





Nelly BASTIDE

# Ruptus

*roman*

*Editions La Cause du Poulailler*

© Editions La Cause du Poulailler  
cause.du.poulailler.free.fr  
Dépôt légal : 1<sup>o</sup> semestre 2010

La réalité,  
c'est quand vous regardez  
par le trou de la serrure  
et que quelqu'un arrive à pas de loup  
dans votre dos  
pour vous flanquer un grand coup de pied  
dans le derrière.

Jim Harrison



Il ne faut pas croire que j'ai toujours été un monstre Non Avant je ressemblais à une femme normale Avant la bête était sous contrôle et j'étais une épouse agréable chaleureuse J'avais l'air sincère intègre courageuse raisonnable pure gentille humaine et j'avais même certainement quelque prétention à la sainteté Il m'est arrivé de penser à certains moments que j'étais parfaite ou du moins que j'étais exactement sur la voie qu'il fallait pour le devenir Je ne me demande pas comment j'en suis arrivée là où j'en suis aujourd'hui Je le sais A force d'attendre sur le banc de touche que la vie veuille bien m' enrôler dans l'équipe des parfaits j'ai fini par me faire une idée plus réaliste des hypocrisies qui m'animaient A force de tourner mes pouces vertueux sur le banc de touche des béatifiés j'ai commencé à ne plus pouvoir sentir mes odeurs de sainteté j'ai fini par m'autoriser à détester ce que je m'efforçais de devenir et par devenir ce que les gens disaient de moi derrière mon dos j'ai renvoyé tous les Gandhi les mères Térésa et les Dalaï Lama aux vestiaires et je suis rentrée de force dans le match en ouvrant la porte à mes vices La seule chose que je me demande c'est

comment j'ai pu tenir aussi longtemps comment j'ai pu m'acharner aussi longtemps sur cette idée d'être une personne différente des personnes ordinaires une personne pétrie de bienveillance de compréhension et d'innocuité une brave fille qui avalerait pour toujours avec humanité toutes les couleuvres qui essuierait patiemment les blessures qui pardonnerait pour de vrai sans arrière-pensée les humiliations Comme si pour mériter d'être aimée il fallait accepter de me laisser « martyriser » sans résistance Comme si pour rester humaine je n'avais pas d'autre alternative que celle de m'auréoler d'angélisme Comme si pour tenir tête aux cortèges d'imperfections de la vie il me fallait être irréprochable Parfaite J'ai essayé de faire croire aux autres et de me faire croire à moi-même que je l'étais J'ai longtemps essayé de l'être Ce n'est pas une si mauvaise chose Même s'il a été long ce temps était nécessaire pour que je n'éprouve plus de gêne à l'idée que les gens puissent penser sur mon compte des pensées qui m'échappent Chercher à atteindre la perfection c'était en quelque sorte ma manière à moi de me sauver de cet esclavage et de l'ennui que je voyais poindre à l'horizon des petits faits divers et insignifiants d'une vie qui risquait l'ordinaire Autant dire que si j'éprouve aujourd'hui le besoin d'écrire de quelle manière j'ai brisé l'ordinaire c'est parce que l'odeur de sainteté n'a pas tenu La vertu c'est volatile Mais j'ai survécu Imparfaite Pleine de mes fautes pleine de défauts de bassesses de vices



Novembre : je suis une putain

La mort me laisse froide. Celle des autres. Pour la mienne je verrai en temps utile et en attendant j'évite d'y penser. Je n'ai pas vu beaucoup de morts en réalité mais assez quand même pour remarquer que ça ne provoque en moi aucune émotion, enfin, au pied d'un cadavre ou devant une tombe, je suis en pierre, incapable de faire remonter du dedans la moindre larme. Stupide. Littéralement stupide du mot stupeur et comme suspendue au dessus du vide. C'est pareil pour l'amour. Je dois faire attention avec ça parce que tomber amoureuse m'a rendue des fois aussi stupide mais en réalité je n'ai pas rencontré non plus beaucoup de gens susceptibles de me rendre vraiment amoureuse.

Les cultures orientales affirment qu'il existe un lien étroit entre l'amour et la mort. Il paraît que ce lien est très subtil et que les orientaux savent le tisser avec sérénité. Mais pour nous, c'est une autre histoire. Nous nous y laissons prendre et paralyser comme des insectes dans une toile d'araignée. Et puis nous nous y entortillons en faisant du drame inutile dans nos vies. Dans ma vie à moi ce fil entre la mort et l'amour est sans équivoque : c'est la stupeur. Dans

ma vie à moi, l'amour et la mort relèvent du même effarement : quand je me suis laissée aller à aimer je finissais toujours par me trouver stupéfaite je finissais toujours par me retrouver suspendue au-dessus du vide. Même si je me doute un peu que les scènes tragiques de l'amour sont des petits riens je les ai chaque fois rejouées à l'identique comme des mauvais scripts pour un mauvais cinéma que je me ferais. Maintenant, je sais qu'il faut que je fasse très attention à moi. Avoir des joies calmes, des chagrins secs, ça je ne sais pas bien comment y arriver. Rester humaine sans être pitoyable ou burlesque, c'est difficile. Maintenant, je sais qu'il faut faire attention avec son humanité.

Bonne Maman est morte en novembre à quatre-vingt-quinze ans. C'était une grande dame de la petite aristocratie de province. Elle ne s'est jamais vantée de son titre de marquise polonaise mais il était affiché sur sa figure et également sur le mur de son salon dans un cadre doré à côté des armoiries de ses ascendants. J'étais la femme de son fils et sans rire à ce titre j'aurais pu revendiquer une qualité de baronne. La baronnie sur laquelle régnait mon petit peuple de noblesse déchue était un hameau de sept maisons accrochées en haut d'une colline autour de son château viticole. J'ai vécu là vingt-cinq ans avec le baron de fils dont Bonne maman disait : "avec son égoïsme il finira par nous donner un cœur de pierre". J'étais la femme de l'égoïste.

Je peux jurer que jusqu'à la mort de Bonne Maman, j'ai fait mon possible pour sauvegarder les apparences. Sérieux. Je faisais tout ce que je pouvais et ça aurait vraiment pu durer longtemps si elle avait duré plus longtemps. Mais le jour où ses enfants s'étaient pour une fois mis d'accord et l'avaient placée dans cette maison de repos pour les malades atteints d'Alzheimer, j'avais eu la certitude qu'ils venaient de signer à très court terme son arrêt de mort. Tant qu'elle était au château, Alzheimer ou pas, Bonne Maman se tenait à son rang de châtelaine. Sans son château, elle ne tiendrait plus à rien. Si j'avais eu mon mot à dire, j'aurais dit : elle ne tiendra

pas trois mois si vous la sortez de chez elle. Mais je n'avais pas mon mot à dire. Elle n'avait tenu que quarante-cinq jours. Flottant l'œil inquiet dans ce monde blanc, inconnu, sans aucun repère. Et puis un dimanche, elle s'était laissée mourir. Proprement. Pendant la nuit. Pour déranger personne.

J'ai passé vingt minutes seule avec elle quelques heures après sa mort. Je l'ai touchée trois fois parce que j'avais au bout des doigts la curiosité de sentir le froid la prendre. La voir comme ça sur son lit de mort le bec grand ouvert comme s'il cherchait encore du souffle, s'il cherchait on sait pas quoi avec ce mauvais air de pie crevée, ça ne m'a pas choquée. J'avais toujours su que Bonne Maman cachait sous ses fanfreluches de marquise un petit oiseau très ordinaire et qu'elle me laisserait un jour ou l'autre l'entrevoir.

Vingt petites minutes.  
Au pied de son cadavre.

C'est là que j'ai décidé qu'il faudrait que je quitte son fils. Vingt-cinq ans de vie commune avec l'égoïsme, ça faisait tout juste la moitié de ma vie, des enfants, des petits enfants, une sacrée tranche de vie... Je n'ai pas pu faire autrement. Au pied du cadavre de Bonne Maman, j'ai pensé tout d'un coup c'est pas humain, il y a quelque chose de pas humain dans cette journée que je suis en train de vivre et peut-être même dans mes derniers vingt-cinq ans et dans tous ces efforts que j'ai faits jour après jour pour construire quoi finalement ? Les barreaux d'une cage. Oui juste une cage où un papillon que je ne connaissais plus se voyait tout d'un coup pris au piège. Dans ma tête, le papillon battait des ailes et se cognait à des barreaux, là, aux pieds de Bonne Maman. J'ai eu envie de casser quelque chose ou de mordre quelqu'un très fort et très calmement, sans aucune colère... C'était la première fois que je sentais que je pourrais devenir méchante.

Bonne Maman et moi, on a eu une jolie histoire ensemble. Pourtant, au départ, on n'était pour tout dire vraiment pas du même bord et dans un monde en ordre, un monde où il y aurait une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, on aurait dû ne pas se rencontrer. La première fois qu'elle m'a adressé la parole, j'avais les bras chargés d'un énorme sac d'engrais de cinquante kilos qui me cachait toute la figure et je sentais le guano. J'avais ouvert le sac d'un coup de couteau, il était rempli principalement de fiente de mouette qui est un produit extrêmement fertilisant et puant. Il fallait que je soulève ce fardeau d'un coup sec plus haut que mes épaules et quand j'avais réussi à le soulever, je devais le basculer dans le conquet de l'épandeur en évitant qu'il ne s'éventre par terre. Cette opération nécessitait un sacré effort de concentration et représentait une performance physique phénoménale pour ma musculature. Elle est arrivée pile au moment le plus dur du combat : je portais le sac à plein bras et j'essayais tant bien que mal de le lever plus haut que le rebord du conquet pour y déverser son contenu. Elle était maquillée pomponnée bijoutée de partout. J'ai pensé, en la voyant approcher du tracteur, ses mocassins rouges vont être couverts de glaise.

Je crois qu'elle a sacrifié ses souliers rouges ce jour-là juste pour me montrer qu'elle appréciait que je fasse l'ouvrière agricole sur l'exploitation familiale. Bonne Maman appréciait que les gens sachent rester à leur place. J'étais fille de prolo et à ses yeux même si je couchais avec son fils ma place était parmi ses gens. Il n'y avait que là au bout des rangs de vignes, la boue aux bottes, qu'elle pouvait accepter de faire ma connaissance. Elle a dit : vous avez du courage, mais faites attention c'est peut-être un peu lourd pour vous. Je ne sais pas si elle parlait du sac d'engrais de cinquante kilos sur mon corps ou du poids de son fils sur ma vie. A ses yeux, ma vie ou ma personne ne pesaient sans doute pas bien lourd. J'ai fini mon opération, j'ai essuyé mes mains sur mon pantalon et j'ai répondu la première formule de politesse qui m'est venue à l'esprit en tendant une main sale qu'elle a

ignorée en souriant. Sa souveraineté sur le domaine me rendait polie, ses cheveux blancs, pas gris, blancs comme neige... ça m'impressionnait que les gens bien n'aient pas de cheveux gris. Son teint de porcelaine, cette beauté travaillée je n'avais pas l'habitude. Ma grand-mère qui avait le même âge montrait depuis longtemps des signes de délabrement, des allures ratatinées de maître Yoda et une figure fripée de vieux pruneau. A soixante-dix ans Bonne Maman n'avait pas de rides et elle se tenait toujours droite. Pour moi, venant de là où je venais, il y avait en quelque sorte de quoi se méfier. Même après, quand on s'est connues, appréciées, confiées, aimées, j'ai toujours avancé vers elle à pas prudents comme si Bonne Maman était trop jolie pour être honnête.

Bien plus tard, notre relation en est arrivée au point où on pouvait se parler et s'écouter. Elle me disait souvent qu'elle était contente que j'aie épousé son fils, il aurait mal tourné et il avait besoin de quelqu'un d'équilibré pour s'occuper de lui et on croyait que personne... on avait peur qu'il ne trouve jamais quelqu'un qui pourrait le supporter. Je ne trouvais rien à répondre. Je pensais que si ma mère avait dit des choses comme ça sur moi et si elle avait dit ces choses-là à l'homme qui m'aimait, elle aurait eu vraiment de biens mauvaises motivations. Quand il la faisait pleurer, de temps en temps, Bonne Maman répétait son mantra, il finira par nous donner un cœur de pierre avec son égoïsme, elle avait appris cette phrase par cœur pour exorciser les mauvais moments.

Bonne Maman est morte et moi j'étais à moitié surprise de me retrouver au pied de son lit, toute seule, à me demander si c'est bien normal de se sentir aussi stupide. J'ai regardé autour, cette petite chambre blanche et froide où ils l'avaient mise. Le volet roulant avait été baissé et laissait filtrer une lumière exactement grise. La pièce était vide de décoration à part un bouquet de fleurs blanches. C'est sûr qu'ici elle était très loin du domaine sur lequel elle avait régné. Trop loin de sa vie pour continuer à s'y accrocher. Je ne savais vraiment pas ce qu'on doit faire au pied d'un

cadavre alors je me suis dit que je devais lui parler peut-être. On a l'air malines, toutes les deux, maintenant, avec nos cœurs de pierre, hein, Bonne Maman ? C'était assez pratique au fond d'imaginer qu'elle entende et de pouvoir lui dire ce tas de choses dont je n'aurais pas osé lui parler de son vivant :

- Et eux alors ? Oui vos enfants, votre fils qui est mon mari et votre fille qui est ma belle sœur, oui eux, ils devraient être là à cette heure-ci, vous pensez pas ? Pourquoi ils sont pas là pour voir ça ? Comment ça se fait qu'ils s'épargnent ça, Bonne Maman, votre tête pas jolie de pie crevée avec le bec ouvert, comment ça se fait que c'est moi qui m'y colle à la regarder ?

- .....

- Mais bon, vous inquiétez pas... Ça me fait rien. On se connaît assez bien maintenant toutes les deux. Combien de fois je vous ai glissé de force la petite cuillère dans la bouche quand vous ne saviez plus comment desserrer les lèvres pour manger ? Combien de fois je vous ai mis du talc sur les fesses comme à un petit bébé ? Combien de fois je vous ai tenu la main en silence l'après-midi pendant que votre autre main jouait avec une mèche de mes cheveux ?

- .....

- Non, non, promis, votre tête morte ça fait rien, il y a longtemps que je l'ai vue venir. Eux non, ils n'ont pas vu, ils verront pas. Ils ont toujours eu des bons prétextes pour ne rien voir venir. Alors se retrouver en face de leur mère morte et la regarder avec la culpabilité de ne pas l'avoir aimée ça leur arrachera pas le bleu de l'œil n'est-ce pas ?

- .....

- Qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que je fais à cette place qui n'est pas la mienne mais leur place à eux ? Qu'est-ce que je fiche là Bonne Maman, pendant qu'ils sont ailleurs, le jour où vous êtes morte ?

- .....

- Parce que c'est important quand même de dire au revoir à sa mère, d'être là, non, vous trouvez pas ?

Elle ne répondait pas. Evidemment. Ça m'aurait presque énervée de la voir immobile comme ça et sans réaction, comme si elle faisait semblant de pas m'entendre. Mais je ne pouvais quand même pas lui en vouloir. Il ne fallait pas me laisser impressionner par son silence. J'avais tellement de choses à lui dire. Et tant pis, si elle ne répondait pas. Pendant un bon moment, j'ai continué :

- Vous savez, vous êtes la seule à qui je peux dire ça, parce que je sais bien que vous allez pas le répéter, mais aujourd'hui, là, ce matin, j'ai l'impression qu'il est temps que je laisse tomber, il n'y a plus de raison suffisante pour que je reste, il y a trop de raisons suffisantes pour que je parte, pour que je quitte mon baron de mari, votre fils. Celui qui nous met une peau en pierre sur le cœur. C'est pas facile à dire, à penser, à avouer, et dit comme ça, ça pourrait faire un peu prétentieux mais je crois qu'il est resté en dessous, coincé en dessous d'un endroit où je l'ai trop attendu. Et maintenant, j'ai cette idée qui s'agite dans ma tête, devant vous, cette idée de le quitter, qu'est-ce que vous en pensez Bonne Maman? Je reconnais que dans les circonstances présentes, c'est une pensée déplacée, c'est sûr, mais c'est comme si elle allait de soi tout d'un coup, comme si c'était inévitable maintenant. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'est confus dans ma tête ce remous tout d'un coup et en même temps je dois dire que c'est une idée parfaitement claire : il faut laisser cet homme. Je ne pourrai pas faire autrement que partir.... Ce que je veux dire c'est que c'est déjà presque plus une question...

J'aurais quand même bien aimé qu'elle dise quelque chose, qu'elle me souffle la réponse de son bec ouvert. Mais rien. Et cette rupture soudaine s'est mise à flotter entre elle et moi partout dans le silence de la chambre, je voyais cette vie brisée tout d'un coup. Je la voyais, réelle, je n'avais aucun doute.

Avant de venir, j'avais appelé mon mari. Pour le prévenir. Il m'avait fallu quelques minutes de réflexion pour

trouver les mots qui conviennent avant de composer son numéro. Comment on fait au mieux pour annoncer à la personne avec qui on vit que sa mère est morte ? J'avais fini par trouver les mots et maintenant la conversation qu'on avait eue n'arrêtait plus de tourner en bruit de fond dans ma tête comme un petit animal venimeux :

- Allô ? Oui c'est moi. Ta sœur vient de m'appeler. Elle essaie de t'avoir sur ton portable depuis une heure...

- Oui, j'ai vu...

- Il faut que tu répondes. Elle a besoin de te parler.

- Qu'est-ce qu'elle veut ?

- Bonne Maman est morte ce matin à six heures.

- Putain, elle fait chier. C'est pas vrai. Elle a bien choisi son jour... Ecoute, là, ça tombe vraiment mal. T'as qu'à dire que t'as pas réussi à me joindre.

Il avait dit : elle a bien choisi son jour style, elle m'emmerdera jusqu'au bout celle-là. Il avait dit : t'as qu'à dire que t'as pas réussi à me joindre style, t'as qu'à te démerder avec ça et j'avais raccroché après avoir entendu cette voix dans le téléphone. C'était sa voix. C'était mon mari. C'était sidérant. Et depuis, je tournais ces pauvres phrases encore et encore dans ma tête : putain elle fait chier. Oui on peut répondre ainsi dans le téléphone à son épouse qui annonce : ta mère vient de mourir. Et dans ce cas là on pourrait même dire crever tant qu'on y est oui ça existe de répondre de cette façon en apprenant que Bonne Maman vient de crever. C'est comme ça la vérité. Elle vous claque à la figure pas forcément au bon moment. L'égoïsme de mon homme c'est comme ça qu'il est entré dans mes oreilles à nu, cru, à plein. T'as qu'à dire que t'as pas réussi à me joindre... Raccrocher. Pauvre type. Tu viens de signer en toute innocence l'arrêt de mort de notre couple. Non, c'est vrai, tu as raison, je n'ai jamais réussi à te joindre.

J'avais conduit jusqu'à la maison de santé pour retrouver le cadavre de ma belle-mère. J'avais appris en arrivant que sa fille ne voulait pas aller la voir dans sa



chambre avant qu'elle soit "préparée". Et puis l'infirmière avait fermé la porte derrière moi et on était seules toutes les deux. Mortes. Elle pour de vrai. Moi pour quelques minutes. En quelque sorte morte dedans, d'une stupeur sans mots, juste ces quelques mots entendus au téléphone : putain, elle fait chier. Allez, tiens, tant que j'y suis, cette fois je vais cafter :

- Ecoutez - bien - Bonne Maman – voilà - ce – que – votre - fils - vient – de – dire : Putain, elle fait chier, vous le croyez ça? Je ne peux plus rien attendre de cette vie-là partagée avec cet homme-là qui a dit cette chose-là, n'est-ce pas?

- .....

Je regardais Bonne Maman, son menton tendu vers le plafond, je l'ai pris entre mon pouce et mon index,

- Hein, Bonne Maman, dites-le bon sang que c'est pas réparable, ça, putain elle fait chier ...

- .....

Elle a rien dit du tout mais elle a eu l'air d'accord avec moi que c'était trop cette fois, pas réparable. Bon sang, ça faisait du bien d'en parler avec quelqu'un. Je respirais mieux.

Mépris.

Une infirmière est entrée et elle a commencé une manipulation compliquée qui consistait à refermer de force la mâchoire tout en entortillant la tête de la morte d'un bandage qu'elle a fermé avec un gros nœud sur le dessus de la tête en disant excusez-moi mais il faut absolument le faire avant que la rigidité cadavérique soit trop avancée, autrement après on est obligé de faire craquer carrément l'articulation de la mâchoire et ça met deux fois plus longtemps et puis... Elle est repartie après lui avoir fermé le bec. Bonne Maman avait une tête d'œuf de Pâques.

Mépris. Dans la chambre mortuaire, un faisceau de lumière blanche est braqué sur l'homme que je me suis appliquée à aimer pendant vingt-cinq ans.

Mépris. C'est en train de naître, là dans la chambre obscure silencieuse, c'est déjà indélébile. Impossible de le regarder maintenant autrement qu'avec ce faisceau blanc et

cru braqué sur lui. Impossible. Le mépris va grandir, prendre toute la place, et je vais essayer quand même encore de réparer cette bêtise, sans doute, de raccommoder cet accroc, comme j'ai fait avec tous les autres accrocs mais je ne pourrai pas y arriver cette fois. Y arriver à le regarder encore une fois dans les yeux. Y arriver à être encore la moitié de l'homme qui dit ça. Non. Trop tard. La phrase n'aurait pas dû être dite. Il aurait pu la penser. Juste la penser. La garder dedans, au secret de ses pensées sales. Mais la dire, non. La dire c'était admettre que je pouvais l'entendre. Non. Putain, elle fait chier, c'est pas partageable ça. J'ai passé le revers de ma main sur la joue de Bonne Maman. Elle était froide maintenant, plus froide que l'air. Comment être encore la femme de votre fils Bonne Maman?

En repartant je n'ai pas pris l'ascenseur mais l'escalier, marche après marche essayer de digérer cette surprise : je vais devoir abandonner quelque chose, quelqu'un, une histoire, un endroit où mes racines, mes pieds, mes doigts se sont accrochés. Et penser qu'il va falloir comme ils disent refaire ma vie, m'y remettre, réinventer du possible. Ailleurs. Autrement. Où ? Comment ? Marche après marche, en descendant l'escalier, rien que d'y penser c'était déjà harassant, affolant. Je pourrais prendre mes jambes à mon cou, et partir ventre à terre dans la direction opposée à cette folie. Si j'écoutais la petite voix qui crie dans un coin de ma tête danger, danger, danger, je pourrais peut-être oublier, je pourrais peut-être me reliquifier, me recouler dans le moule. Oui, peut-être je finirais par l'avaloir, par le faire passer. Vraiment la question de ce moment-là ce n'était pas du tout comment je vais me passer de cette personne, de cette vie mais plutôt qu'est-ce qui va m'être arraché, de quoi je vais être amputée quand je serai déplantée de ce cadre qui me tient. Et pour tout dire c'était une question pleine de douleur future et de moments difficiles en perspective et d'angoisses. Alors je me disais ça passera. Tu verras tu ne partiras pas. Tu prendras le temps. Ça passe toujours. Ça a toujours fini par passer. Cette fois encore ça va passer. Je me

disais t'agite pas. Prends ton temps. Attends que ça passe. Fais en sorte que ça passe. Marche après marche. Je savais que non. Que cette fois je ne voulais plus que ça passe.

En bas de l'escalier, sur le trottoir de la ville, dans la voiture en revenant vers la maison, ça finira bien par passer quand même. Je suis rentrée dans la maison, il n'y avait personne. J'ai traversé le salon et je l'ai trouvé sombre et froid. La cuisine sentait le chien mouillé. Je suis allée direct m'asseoir à mon bureau, une peur diffuse plein la tête, des fourmis sous la peau, des aiguilles tout le tour des lèvres. Cette fois ça ne passerait pas. Il faudra partir d'ici. Il ne manquait plus que le courage.

Dans ma boîte aux lettres, j'ai trouvé un long mail de mon cousin. J'étais tombée par hasard sur son adresse internet quelques jours avant et comme je ne l'avais pas vu depuis plus de trente ans, je lui avais envoyé un bref message lui demandant de ses nouvelles. Il répondait que oui il avait eu bien plaisir à me lire et n'avait rien oublié de ce passé même si sa mémoire était parfois sélective et rien oublié des révoltes et rêves d'avant, quand on était adolescents, qu'on ne devient pas toujours ce qu'on voudrait et qu'on est toujours en devenir avec des retours en arrière parfois des plaisirs simples des passions inexplicables des ruptures des questions qu'on laisse en suspens des attentes des envies de pauses, que ça serait bien pourquoi pas qu'on se fasse un jour la surprise de se revoir, qu'on pourrait se risquer à caler un rendez-vous mais seuls parce que des occasions comme ça il faut y prêter attention et qu'on était sans doute toujours aussi rétifs aux trop adaptés sociaux et que si on s'apercevait qu'on pouvait rire ensemble ça serait sans doute un moment qui compte dans la vie, qu'il appréhendait quand même parce que ça allait sûrement le faire vieillir un peu plus d'un seul coup, et même le troubler, qu'il ne savait pas s'il me serrerait la main ou s'il me serrerait dans ses bras, qu'il était parfois un peu idiot et il finissait son

mail en me demandant quelle idée j'avais eue de vouloir le retrouver.

C'est moi qui me suis retrouvée toute troublée devant mon écran d'ordinateur. Pour tout dire, je ne m'attendais pas du tout, ce soir de novembre, avec les événements de la journée, à être saisie comme ça par l'écho du passé et au plaisir que j'éprouvais à lire et relire ce long mail de plusieurs pages. Mais je sentais que le moment était quand même étrange pour en profiter pleinement et ça commençait à faire beaucoup de choses qui s'agitaient dans ma tête pour une seule journée. Tout s'est mélangé, la blancheur de Bonne Maman morte avec le bilan de ce qui m'avait retenue dans les draps du mari que j'allais certainement quitter un de ces jours et aussi maintenant le souvenir du passé, comme une perruque sur cette soupe conjugale refroidie, le souvenir de ma vie avant la baronnie, le souvenir de ce cousin compagnon d'adolescence... la dernière fois qu'on s'était vus on n'avait pas vingt ans et maintenant on en avait cinquante et voilà qu'il me demandait ce que j'étais devenue. Devant l'ordinateur et avec tous ces questionnements et ces émotions du jour dans la tête, c'était vraiment le bazar là-dedans. Je me suis mise à penser à la meilleure manière de raconter ces trente ans de vie. Y'a pas de quoi être fière ma pauvre fille. Pas possible d'envisager une minute de montrer mon spectacle à quelqu'un qui m'avait connue à l'âge des révoltes et des courages, de lui présenter le théâtre de ma vie actuelle. Le décor, les acteurs et le mauvais scénario. Non, pas possible de résumer, d'expliquer comment on fait pour se retrouver collée dans le pire vaudeville d'un cadre bourgeois, collée à un homme qu'on a fini par mépriser. Pas possible de raconter les jours, les semaines, les mois, les années d'un couple qui ne peut plus se parler, plus se toucher, plus se voir, plus se sentir, littéralement plus se sentir. Pas possible de raconter comme ça de but en blanc, tiens tu tombes bien parce qu'aujourd'hui figure-toi que j'ai quelque chose d'intéressant à raconter : je crois bien que j'ai décidé de quitter mon mari... Alors j'ai fait ce que j'avais l'habitude de

faire depuis trente et un ans pour ne pas avoir à parler de moi : j'ai écrit un long mail sur mes enfants. C'était bien la seule chose que j'avais réussie dans ma vie. Oui, là, il y avait de quoi être fière. Il y en a qui se noient dans le travail. Il y en a d'autres qui se noient dans l'alcool ou dans la drogue ou le sport ou je ne sais quoi d'autre. Moi je m'étais noyée dans la maternité et je trouvais mes enfants formidables. C'était le fil conducteur de ma vie. Après tout, c'était déjà pas mal. Et quand on n'a pas vu quelqu'un depuis si longtemps, autant lui parler de ce qui va bien, de ce qui est présentable, de ce qui est partageable. Mes quatre enfants étaient formidables oui. Et même s'ils étaient maintenant tous adultes et tous partis vivre leurs vies d'adultes, ils étaient bien le seul fil qui me tirait par la tête pour que je tienne debout. J'ai écrit un joli paragraphe dithyrambique sur chacun d'eux. Puis j'ai ajouté que les meilleurs moments de ma vie étaient ceux où j'arrivais à un certain état de grâce qui me rend capable d'attraper au vol la main ou le regard ou les mots d'un autre et que c'était un peu ça ma conception de ce qui compte dans la vie : être présente dans cette espèce de champ magnétique humain, à me remuer sans trop savoir, à me retrouver ainsi, attirance pour certaines situations et certains êtres, répulsion pour d'autres et jamais le pourquoi le comment et tirer à mes hameçons de temps en temps un petit instant d'harmonie à ajouter aux autres. Et je glissais discrètement que ma vie rêvée, elle, se trouvait un peu au point mort et que peut-être j'avais tellement rêvé que je n'osais plus par moment, m'y risquer à nouveau, que j'aurais bien aimé vivre dans un monde où tout est transparent mais que ma vie transparente était celle d'après le courage... ce courage qu'il me faudrait trouver un jour pour me regarder dans le miroir et lui demander autre chose et entendre la réponse.

A la fin de mon mail, j'ai écrit à mon cousin qu'il avait raison : on devait se voir seuls, lui et moi et personne d'autre.

J'ai relu tout. En cliquant sur « envoyer », je me suis dit il faudra un jour que tu arrêtes un peu avec ton lyrisme à

deux balles et le mail est parti. Quelques minutes après, mon mari est rentré et je lui ai dit que j'avais des nouvelles de sa mère et qu'elle n'allait pas mieux et on a fait comme si c'était de l'humour.

Il y a l'enterrement.

La maison est froide. Je n'ai mangé que des miettes depuis trois jours.

J'ai des reproches plein la gorge, lourds comme des pierres, mais je ne dis rien. Trop lourd. Trop énorme. Depuis trois jours, j'ai l'impression de vivre à côté d'un monstre. Je sais que c'est exagéré, qu'il faut être plus indulgente avec lui mais je n'arrive pas. Je n'ai plus envie. Je ne peux plus. Me taire est le seul moyen de faire durer un peu au moins un simulacre de considération. Alors je me tais. Il me semble que si je lui disais ce que je ressens, est-ce que tu te rends compte de ce que tu as dit ? est-ce que tu as une idée de ce que ça m'a fait, il me semble que si je formulais à haute voix le reproche, j'enterrerais définitivement sa décence et il n'y aurait vraiment plus rien de possible entre nous, plus une seule chance d'arriver à arranger ça. Je me tais pour lui laisser encore une chance. Il ne paraît pas en avoir conscience. Il aime avoir des rôles à jouer. En ce moment c'est celui de l'orphelin, le fils qui a perdu sa mère. Il excelle à coller au personnage.

Aujourd'hui, avec l'enterrement, c'est plus facile pour moi oui plus facile. J'ai une place à tenir. Moi aussi j'ai un rôle à jouer. La femme de l'orphelin. Je fais ce qu'il faut avec l'impression étrange que c'est peut-être la dernière fois que je suis encore, devant tous ces gens, l'épouse du fils et que rien ne leur permet de s'en douter. Bye Bye Bonne Maman, on se comprenait un peu toutes les deux. On avait réussi à s'aimer un peu alors qu'on aurait pu se détester. Avec votre fils c'est juste le contraire on a réussi à se détester pleinement alors qu'on aurait pu s'aimer. Mais il ne le sait pas. Il ne sait pas encore que je l'ai disqualifié. Il ne sait pas encore non plus que vous l'avez déshérité, que vous avez établi un testament non recevable où votre main a écrit : je lègue tout ce que j'ai à ma fille ..... Pour lui, pas un mot, comme s'il n'existait pas. Je voudrais bien voir la tête qu'il va faire quand le notaire lui apprendra, dans quelques semaines, que vous l'avez rayé de la carte, j'imagine qu'il rentrera effondré et rageur, il dira que ça lui a mis un coup, toutes des salopes même ma mère et ma sœur. Les bourgeois sont pauvres en mots quand il s'agit de régler leurs comptes de conscience. Non, pas une salope. Une rancunière certainement. Mais si bien déguisée. Bonne Maman était une marquise, elle avait appris à faire croire aux autres qu'elle leur souriait quand elle leur montrait les dents.

Novembre Je suis toujours la femme de l'héritier mais j'ai vu le sourire affreux que les thanatopracteurs ont dessiné sur la bouche de sa mère pour la mise en bière. On ferme son sourire dans la grande boîte en bois. En y regardant de près, on voit la marque de leurs doigts, imprimée en creux en bleu sous la couche de maquillage à la commissure de ses lèvres. Elle sourit. Je ne prendrai pas la suite dans la dynastie. Je ne veux pas avoir ce sourire-là sur mon lit de mort. Je ne serai plus la moitié du précieux ridicule, c'est déjà presque décidé. Chacun de ses gestes, chaque parole convenue qu'il prononce me sont pénibles. J'ai envie de faire du scandale. De dire aux gens sur le ton feutré de la conversation d'enterrement, oui, il a l'air de tenir le coup, il cache bien sa peine, il n'a plus de parents maintenant, tiens,



vous ne savez pas ce qu'il m'a dit quand je lui ai appris que Bonne Maman était morte, putain elle fait chier, ah, il est impayable non ? Mais je ne fais pas de scandale.

Il boit du champagne parce qu'elle aimait le champagne. Il met de la musique, il prend sa guitare, il dit qu'il faut rire parce qu'elle était joyeuse. Il est joyeux parce qu'elle était joyeuse. Il reçoit avec une distance élégante et confite les condoléances de sa cour. Il a des sourires contrits plein la bouche en disant à qui veut l'entendre qu'il n'aime pas les enterrements. Je prépare à manger pour les courtisans en le détestant, je veux qu'il s'étouffe avec sa joie élégante et douceuse, je veux le mordre.

Matin de novembre. Soleil glacé et temps radieux. Il souffle un petit vent vénéneux à travers les allées et tout le monde grelotte. Dans le caveau de famille, le plus imposant au milieu de ce petit cimetière de campagne, on descend à pourrir le corps de Bonne Maman. Je pense à Eluard. *Le froid sera froid en terre / dans les vignes d'en dessous...* Elle était raffinée et délicate. Marquise ou pas, grande dame ou pas, elle finira comme ses gens à engraisser la terre viticole. Ils sont tous là, la bande des domestiques, au complet, serrés en petit troupeau, compassés et sincères, un peu en retrait, avec leurs gueules burinées, leurs mains calleuses, leurs corps calamiteux tordus abîmés par le travail. La dame de compagnie, à l'écart aussi, pleure à chaudes larmes en y mettant tout son cœur pendant que je me demande comment j'ai pu vendre ma vie à ce goujat pendant que je répète doucement entre mes dents serrées putain elle fait chier, espèce de salaud, tes yeux sont tellement pleins de toi-même que tu ne vois même pas qu'à cause de quatre mots je suis en train de te quitter, chaque jour de plus où tu me verras à tes côtés sera un jour où je suis en train de me vendre.



Il s'installe dans le fauteuil devant la télé. Le salon est sombre. Le salon est toujours sombre, une grotte. Elle lui avait dit pourtant que ce toit lourd en tuiles de Gironde qu'il a choisi pour la véranda enlèverait de la lumière. Mais ça lui est égal il n'aime pas la lumière. Il n'a jamais voulu ouvrir une fenêtre à cette pièce qui est maintenant aveugle. Et de toute façon, il est chez lui. C'est lui qui décide. Il allume une cigarette et se cale bien au fond de son fauteuil dans l'obscurité devant la télé. Il sourit. Comme un homme aisé. Il sourit d'être à l'aise dans sa condition. A l'aise dans son art de vivre. A l'aise dans la fraîcheur de son salon bourgeois qui a l'allure d'une scène de théâtre. La télé marche en sourdine, il ne pense pas à la regarder. Par réflexe, il joue avec la télécommande et zappe deux trois chaînes. Souvent, il s'ennuie. Souvent il ne sait pas quoi faire. Il n'a pas choisi d'être riche. Il est né un vingt-cinq décembre, à treize heures, juste avant le repas de Noël dans la grande maison familiale où le couvert de fête était dressé. Son père aimait raconter qu'il l'avait porté dans la salle à manger, enveloppé dans un linge en piqué blanc sur un plateau d'argent pour le présenter aussitôt au cercle des convives. Devant certaines

personnes, il y avait de quoi avoir parfois un peu honte de cette arrivée dorée dans la vaisselle de Saxe mais après ça, il n'aurait pas su être pauvre. Son père était fier d'avoir un fils. Quand il était là, il lui a toujours donné tout ce qu'il a voulu. Après tout, il ne va pas s'en plaindre, il en est même au fond assez satisfait. Même s'il en éprouve parfois comme une gêne devant certaines personnes, il jouit de son aisance, il en jouit vraiment, naturellement, avec désinvolture et il ne pourrait pas supporter l'idée que l'immensité de ses désirs ne soit immédiatement comblée.

Sa mère est morte il y a seize jours. Il s'en fout. Elle ne l'aimait pas. Lui non plus. Il n'a pas eu de peine sur le moment et il n'en a toujours pas. D'ailleurs, à quatre-vingt quinze ans, on ne meurt pas, on finit de mourir. Elle avait mis huit ans. Si personne ne l'avait trouvée un matin d'hiver sur la route en bas de la propriété, en chemise de nuit, une petite valise vide à la main, peut-être qu'elle serait morte très vite, d'une pneumonie ou des suites de ses blessures après avoir été heurtée par une voiture dans le virage. Mais c'était pas son heure, ce matin-là sur le bord de la route. Elle attendait immobile au ras du fossé en grelottant dans sa chemise et quelqu'un s'est arrêté. Elle avait dit qu'elle ne pouvait pas monter dans la voiture de cet homme. Elle avait dit qu'elle attendait sa fille qui allait venir la chercher pour l'emmener chez elle. L'homme l'avait laissée là et il s'était avancé jusqu'aux maisons pour appeler la gendarmerie mais on n'avait pas eu besoin des gendarmes. Il se rappelle que c'est lui qui est allé la chercher et qu'elle l'avait suivi sans faire d'histoire. Il se rappelle qu'il avait eu honte pour elle devant cet homme. Après, la maladie l'a dépouillée lentement et sûrement, morceau par morceau, pendant huit ans. A la fin, ce qui restait d'elle n'était plus elle. La marquise, elle était bien découronnée. Elle ne savait plus parler, plus manger, plus marcher et elle portait des couches. Il n'a pas voulu la voir comme ça. Il n'a pas voulu une seule fois veiller sur elle dans cet état. Prendre ces tours de garde, de surveillance pour l'empêcher de se faire du mal, de tomber, de se perdre, de se mettre en danger, c'était bon pour sa sœur ou pour sa

femme. Enfin, c'est un truc de femmes, ça. Lui, rien ne l'obligeait à subir ses comportements étranges, qu'elle mette son mouchoir sur sa tête quand elle le voyait arriver pourquoi s'infliger de supporter ça, qu'elle le regarde comme ça craintivement, comme un inconnu, avec une curiosité apeurée de petite fille au fond des yeux, cet air inquiet qui lui montrait si bien qu'elle ne l'avait jamais voulu dans sa vie. Il n'a pas voulu supporter ces moments où elle revenait, le tutoyait et l'appelait tout d'un coup par son prénom, ces autres moments où elle le prenait pour son père. Très vite il n'est plus allé la voir, la visiter, inconnu dans cette chambre du premier dans la grande maison où il a passé son enfance et puis quoi encore... C'est lui qui a organisé son enfermement. Il a fait venir un psychiatre expert pour constater sa « démence sénile ». Après ça a été plus facile. Elle avait les moyens de se payer une dame de compagnie alors avec la tutelle sur ses comptes on lui a acheté de la compagnie. Dans la branche maternelle de sa famille on vit vieux, quatre-vingt quinze ans c'est pas rien quand même. Ça lui laisse pas mal de temps devant lui. Mais on perd la raison. Il se rassure en pensant que la folie, c'est plutôt le lot des femmes. Sa grand-mère, son arrière-grand-mère ont fini à l'asile, sa tante folle dans un fauteuil à la fenêtre de son salon. Elle disait qu'elle surveillait son petit frère qui grimpait aux arbres. Il sourit à l'idée que sa sœur n'y coupera pas. A soixante ans, elle doit commencer à y penser, elle doit guetter les premiers signes de son délabrement mental. Elle ne peut pas ne pas y penser. C'est son tour maintenant. A elle. Il l'imagine avec plaisir toute seule dans son grand salon, la tête embrouillée, les souvenirs en désordre, et puis vide. Bien fait. Il se demande s'il y a eu une période de sa vie, un moment d'enfance où sa mère l'a aimé. Non, pas la peine de se demander. Il sait. Elle ne l'a jamais aimé autant qu'elle a aimé sa sœur, avec cette passion dévorante destructrice servile qu'elle a eue pour sa sœur et qu'elle lui a toujours jetée ouvertement à la figure comme des gifles discrètes et convenables. Leurs petites connivences dans son dos. Leurs petits trafics cachés de tapis, d'œuvres d'art, d'héritage

détourné. Colère. Par bravade il pense : toutes des salopes. Même ma mère et ma sœur. Il n'a pas voulu la voir malade. De toute façon elle ne comptait que sur sa fille, elle l'avait dit si souvent. Et bien, elle a vu comment elle pouvait compter sur sa fille.

Il n'a pas voulu la voir morte. Non plus.

Tout d'un coup, il s'intéresse à l'écran de la télé. Il vient d'entendre le carillon de la porte d'entrée et sa femme rentre dans le salon. Il concentre son attention sur ce que dit le journaliste. Ce n'est pas que ça l'intéresse particulièrement mais il voudrait éviter d'engager la conversation avec sa femme. Il y a maintenant plusieurs mois peut-être des années qu'ils ne se parlent presque plus, qu'ils ne parlent plus que des choses sans importance, des soucis d'utilité, d'organisation matérielle, en évitant de se montrer qu'au-delà de ça ils ne sont finalement d'accord sur rien. Après tant d'années ensemble, vient un temps où ça ne sert plus à rien de faire semblant. Alors pour éviter les tensions ils font comme s'ils n'avaient plus rien d'intéressant à se dire. Des fois, ils ne prennent même pas la peine de se répondre. Et ils ne s'en font pas le reproche. Ils sentent qu'il est trop tard pour essayer d'arranger les choses. Comme il y a presque toujours du monde autour d'eux, ça passe plutôt bien mais vraiment, c'est lourd, ce malaise entre eux, quand ils sont en tête à tête et ce soir les enfants ne sont pas là. Il redoute le moment où le silence va devenir visible épais le moment où ils seront à la même table devant leurs assiettes où il faudra chercher avec quoi meubler ce vide entre eux pour faire semblant de ne pas le voir. Là tout de suite, si elle pouvait passer sans s'arrêter et sortir de la pièce il serait soulagé mais elle s'assoit dans le fauteuil. Elle n'a pas dit bonjour, elle ne s'est pas approchée pour l'embrasser, elle s'assoit juste dans le fauteuil sans le regarder.

«- Pfff..... c'est dingue la circulation qu'il peut y avoir... j'ai mis plus d'une heure à sortir de Bordeaux.....

- Tu n'avais qu'à attendre...partir plus tard.....

- ..... J'ai attendu j'ai trainé devant les boutiques mais j'en avais marre de traîner ...pfff..... la ville au bout d'un moment ça me saoule tous ces gens...

Il a envie de lui dire qu'elle avait qu'à rester à la maison qu'elle est pas obligée d'aller en ville si elle aime pas ça, elle a qu'à faire ses achats de Noël sur internet mais il se retient, il se tait. Il essaie toujours d'éviter de la vexer parce qu'alors, elle s'enferme dans le mutisme et le mutisme, c'est encore plus lourd que le silence. Il regarde la télé.

- ... En plus j'ai vraiment rien trouvé d'intéressant j'ai rien acheté du tout c'est dingue on dirait que c'est partout les mêmes trucs c'est pas la peine qu'il y ait autant de boutiques pour trouver partout la même chose.

- C'est parce que tu ne vas pas aux bons endroits. Il faut connaître. Moi je sais où il y a plein de boutiques originales mais il faut savoir les dénicher dans les petites rues, c'est sûr.

Ben voyons elle pense, toi tu connais les trucs intéressants que les autres ne trouvent pas évidemment toi tu es plus malin que les autres mais elle ne le dit pas. Elle n'a pas envie de faire d'histoire. C'est comme ça qu'ils font quand ils ont des reproches à s'adresser. Des mauvais commentaires. Ils les disent mais dans la tête, silencieusement, sans que l'autre les entende. Ils les gardent pour soi. Comme des pelotes d'aiguilles dans la bouche. Comme ça ils peuvent se dire leurs rancœurs, s'insulter même, ça fait du bien à soi, ça fait pas de mal à l'autre.

- Et ta réunion ?

- ....Ma réunion ?

- Oui. Ça s'est bien passé ?

- Ah.....Pff.. sans surprise. Une petite pétasse blonde bronzée en tailleur jupe courte avec des talons qui font clac-clac qui passe son temps à faire des effets de mèches. Juste là pour restituer ses cours de managng. Elle arrêta pas de répéter « il faut respecter le process ! c'est très important de respecter le process ». Elle nous a tenus avec ça toute l'après-midi. En plus, elle avait une voix hyper désagréable, aigüe. Ridicule. Elle m'a saoulée.

- Bah... tu t'y attendais un peu, non ?

- Oui.... Enfin, voilà, une journée pour rien. Il faudra que j'y retourne pour les achats de Noël...ça va approcher vite maintenant ...

Il se concentre encore sur la télé : *Ainsi, la Cour des comptes vient de publier un rapport qui, en dénonçant les politiques de l'immigration conduites depuis trente ans en France, met l'accent sur une intégration qu'on a laissé se faire d'elle-même, et incrimine le logement, l'école et l'emploi comme responsables de l'échec constaté. La politique du logement en vigueur aurait créé la ségrégation urbaine. L'école, pas suffisamment adaptable, n'aurait su ni intégrer les immigrés, ni leur ouvrir la voie de l'ascension sociale. La probabilité pour un élève de sixième de sortir du système scolaire sans qualification varie du simple au double entre un enfant français et un enfant de famille étrangère...*

- Tu as téléphoné à ta sœur pour le rendez-vous chez le notaire?

- Non... Elle peut m'appeler elle aussi, non ?

- T'as dit que c'était toi qui l'appellerais...

- Oh... celle-là, on sait jamais quand elle est chez elle.

- Tu peux laisser un message au moins pour qu'elle te rappelle. Elle doit attendre. Elle appellera pas

- Tant mieux, elle a qu'à attendre.

*... Ces handicaps toucheraient encore plus fortement les jeunes nés à l'étranger ou ceux dont les parents sont originaires du Maghreb. A cela s'ajoutent les rigueurs d'une carte scolaire qui ne peut qu'alimenter un parcours d'échec entamé en amont....*

- Ah au fait... Je trouve qu'il y a un bruit bizarre à ma voiture. Un truc qui claque à l'arrière. Je crois.

- Bon , je regarderai demain, c'est sans doute un cardan.

- .....Tu as vu le lapin ?

- Quel lapin ?

- Il y a un lapin écrasé dans l'allée.

- Ah ? Non, j'ai pas vu.



- J'irai le ramasser demain. C'est dégueu. Bon sang, il faut rouler quand même pour écraser un lapin dans l'allée. Un jour, c'est un chat qui va y passer.

- Ces locataires, ils font chier, ils démarrent toujours comme des malades. Je vais leur dire qu'ici je ne veux pas de rodéos. D'ailleurs je les avais prévenus quand ils sont arrivés. Non mais, pour qui ils se prennent là? Avec leur caisse de mangane ? Ils se croient où ? Oui, demain j'irai leur dire deux mots. C'est toujours comme ça, les gens si tu vas pas leur gueuler dessus, ils se croient autorisés à empiéter....

Il la regarde se lever. Il se sent con. Pourquoi il a inventé ça ? Pourquoi il n'a pas osé lui dire que c'est lui qui a écrasé le lapin en partant et que quand il a voulu le ramasser au retour la chatte était dessus en train de le boulotter et qu'il n'a pas pu s'approcher, que l'estomac lui a manqué pour faire le nettoyage. Et si ça se trouve bien sûr, elle a deviné et c'est pour ça qu'elle vient de se lever sans rien dire et qu'elle a préféré s'éloigner. Tout d'un coup il se dit que ce sera toujours comme ça, qu'il n'éprouvera plus auprès d'elle la moindre confiance en lui, qu'il ne pourra plus rien lui dire, qu'il n'aura plus avec elle la moindre complicité, qu'ils n'auront plus l'un pour l'autre la plus élémentaire sympathie. Combien de temps ça peut durer encore ?

Il lui en veut. Sans savoir de quoi il lui en veut. De ne plus se sentir concerné par elle. De sentir qu'elle n'est plus concernée par ses misérables petits mensonges. De voir qu'elle ne prend plus la peine de réagir. De sentir qu'elle s'en fout. Toutes des sal..... Non. Pas elle. Vis à vis d'elle, il n'ose pas aller jusqu'à penser ça. On sait jamais. Si ça pouvait porter malheur à leur couple, si ça attirait une espèce de mauvais œil.

C'est dingue ce qu'il a pu aimer cette femme, aimer sa lumière, sa joie, avec quelle passion il a aimé la connaître. Il avait vraiment cru qu'ils seraient toujours heureux ensemble. Il avait vraiment cru qu'elle était son double. Ils se

répétaient sans cesse des tas de projets, comme le refrain d'une chanson à fredonner ensemble, on fera ceci, on aura cela, on ira là, on.... Et maintenant, ils n'osent même plus penser à ce qui pourrait se passer demain. Ils comptent le présent. Ouf... un jour de plus. Après vingt-cinq ans voilà ce qu'il reste : de l'indifférence à peine polie qui traîne entre les matins comme une menace. Pire. Du silence. Maintenant, leur vie est éteinte. Triste. Elle lui fait peur. Oui, c'est comme ça. Il a peur de sa femme.

Enfin, ça fait un moment maintenant qu'elle a pas l'air trop en forme et qu'il ignore pourquoi. Il ne sait plus quand il l'a remarqué. Il croyait qu'il lui en parlerait. Mais il n'a pas osé, il n'a pas trouvé les bonnes questions. Il ne voudrait pas l'entendre dire que c'est à cause de lui ou à cause de ce qu'ils sont devenus. Il n'aurait rien à redire, rien à répondre à ça. Il a peur de lui parler. Il a peur de la toucher. Il a peur de ses réactions, de ses jugements. Il a peur de ce qu'elle pense, de ce qu'elle pourrait dire. Peur de ses silences. De ses regards réprobateurs. Et aussi de la perdre. Merde.

*.....Quant à l'accès à l'emploi, le manque de qualification des demandeurs conjugué avec les discriminations qui les frappent les a amplement desservis. Aussi bien la droite que la gauche sont responsables de la dérive observée en la matière....*

Il l'entend qui trafique dans la cuisine à préparer le repas et il se dit que ce sera encore un supplice dans quelques minutes d'être ensemble et de manger ensemble cette relation refroidie posée sur la table en faisant semblant de ne pas avoir remarqué qu'ils ne s'aiment plus. En plus, il a vraiment l'impression qu'elle lui fait carrément la gueule depuis quelques jours. Va savoir pourquoi. D'ailleurs va savoir si elle fait vraiment la gueule. Il ne voit pas ce qu'il a pu faire ces derniers temps pour la mettre en rogne. Avec la mort de sa mère, il pensait qu'elle serait plus proche. Des fois elle a vraiment des réactions inattendues, incompréhensibles. Normalement elle devait le soutenir. Pff... tu parles ! Il n'a pas

senti le moindre soutien. Au contraire. Même le jour de l'enterrement, elle ne lui a pratiquement pas adressé la parole. Avec elle comment savoir ?

Ils mangent en silence. Tous les deux. C'est comme ça. Ils mangent ensemble. Se disant que parce qu'un jour ils se sont mariés, ils doivent manger ensemble leur pitance conjugale jusqu'à ce qu'ils aient fini leur assiette. L'amour est comme l'estomac : sensible à la façon dont on le nourrit. Il peut s'étioler jusqu'à la mort quand c'est la famine, oui mourir de faim, de manque, ou aussi bien mourir de thrombose, surnutri, replet, obèse si on l'a trop gavé, ou tout simplement s'empoisonner. Et de toute façon, il faut finir son assiette comme on leur a appris, comme disait le maire « jusqu'à ce que la mort vous sépare », même s'ils n'arrivent pas à deviner s'ils sont en train de mourir de faim, d'overdose ou d'intoxication. Assis l'un en face de l'autre à la table de la cuisine, misérables à voir, ils s'étouffent ensemble avec cette nourriture mal partagée dans leur maison dont les fenêtres petit à petit sont murées de pierres lourdes. Sans savoir quoi se dire. Ils ont tous les deux horreur de ce qu'ils sont devenus, du spectacle lamentable de leur solitude. Combien de temps ça peut durer ?



Décembre : je suis une menteuse

Je n'avais pas dormi comme il faut sur mes deux oreilles depuis des années. Cette accumulation du manque de sommeil était sans doute la cause de la fébrilité que j'avais dans les nerfs certains jours. Mes nuits étaient épouvantables. Tous les soirs, un vrai cauchemar, j'attendais de l'entendre ronfler pour monter me coucher, je rentrais dans la chambre sur la pointe des pieds, je m'allongeais sur le bord du lit sans faire le moindre bruit et je restais longtemps immobile dans le noir à espérer le sommeil qui ne venait plus, les oreilles prises par ses bruits. Depuis des années, c'était comme ça. Je laissais entre son corps et le mien un espace de sécurité qui restait vide toute la nuit, et toute la nuit, malgré cet espace de sécurité, je sentais la chaleur de sa peau se glisser dans les draps jusqu'à moi comme une langue glacée et, immobile, j'étais parcourue de la tête aux pieds par de longs frissons d'appréhension. Des fois, le ronflement s'arrêtait et il semblait cesser de respirer et après de longues secondes, l'air comprimé jaillissait de sa bouche avec une sorte d'explosion et il recommençait à ronfler. Cet air vicié venu de lui me sautait directement dans les poumons

et à mon tour, je me retenais de respirer. Occupée à ce jeu pitoyable, je ne dormais presque plus. Je ne rêvais plus du tout. Je m'interdisais d'allumer la lumière pour lire ou pour faire des mots croisés par crainte de le réveiller et le plus souvent je restais comme ça à surveiller la marée de ses respirations toute la nuit et à redouter qu'une vague dans son sommeil ne le colle contre moi. Le matin, j'étais soulagée de l'entendre se lever et s'asseoir sur le bord du lit, je fermais les yeux et je faisais semblant de dormir jusqu'à ce qu'il sorte de la chambre et puis, quand je l'entendais en bas se préparer le café, je pouvais enfin dormir une heure ou deux. Pendant environ huit ans on a dormi ainsi côte à côte sans se toucher, sans même se frôler, sans échanger au lit le moindre mot, honteux tous les deux d'en être arrivés là, sans jamais trouver le courage d'en parler.

La première chose que je faisais en me levant chaque matin, c'était enlever les draps pour les mettre à la machine, les sécher et refaire le lit avant le soir sans qu'il s'en aperçoive. Il ignorait que je remettais les draps propres tous les jours, qu'il me fallait laver cette idée qu'ils étaient imprégnés de sa transpiration, que toute la literie, draps, coussins, matelas, couette, tout me paraissait à jamais contaminé par ses odeurs. Je ne peux pas vraiment dire qu'il était sale mais j'avais remarqué qu'il se douchait de moins en moins souvent et mes inspections matinales avaient décelé que ses pieds laissaient chaque nuit au fond du lit une large usure grisâtre, que sa taie d'oreiller était marquée d'une auréole grasse et malodorante, que le drap, à la place de son corps, se marquait chaque nuit de plis longilignes comme collés par une cire. J'aurais bien voulu que mes nuits soient débarrassées de cet homme, de ce corps plein de bruits et d'odeurs inconvenantes. Je ne sais pas pourquoi j'ai continué à coucher dans le même lit que lui et à laisser grandir ce dégoût. Après plusieurs années, la privation de sommeil commençait à atteindre mon équilibre psychique et ma santé. J'étais prise de plus en plus souvent de sortes de tremblements incontrôlables qui me secouaient les muscles

des jambes et mon cœur se mettait à battre follement et ma respiration cherchait l'air. Ça me prenait n'importe où, à n'importe quel moment et ces crises m'inquiétaient. Elles me laissaient dans un état d'épuisement lamentable pour plusieurs jours, comme si j'avais fourni une performance physique au dessus de mes forces. Et je lui en voulais de me mettre dans un état pareil. Au fond, je suis sûre qu'il faisait exprès de salir notre lit. Il faisait exprès mais sans s'en rendre compte comme tout ce qu'il faisait. Pour pourrir ce qu'il y avait autour de nous. Bonne Maman m'avait raconté que son mari avait toujours refusé de lever la lunette des toilettes et que toute sa vie, cet homme s'était obstiné à empuantir d'urine une porcelaine dont elle exigeait de ses bonnes qu'elle soit rutilante. Elle ne lui avait jamais reproché ouvertement ce manquement aux bonnes manières mais vingt ans après la mort de son mari, elle s'en plaignait encore et disait de lui que, sur ce plan-là, il avait toujours été un porc. Il doit y avoir dans cette famille une tradition de salissure que les hommes se transmettent de génération en génération. Je me demande ce qui m'a pris de venir me coller là-dedans. Le grand-père, lui, avait renoncé à se laver les dents pour le restant de sa vie à partir du jour malheureux où sa matrone de femme l'avait traité de sale menteur.

Moi aussi je suis une menteuse. Le 30 novembre 2004, j'avais un rendez-vous avec mon cousin que je n'avais pas vu depuis trente ans et j'ai commencé à mentir à mon mari.

- Je ne serai pas là ce matin.
- Ah... tu seras où ?
- Je vais à Bordeaux.
- Tu vas voir tes parents ?
- Non. J'ai un rendez-vous.
- Un rendez-vous ? Avec qui ?
- A l'agence. Ils réunissent les enseignants tous les ans...
- Ah bon... je croyais que tu détestais les réunions.
- Oui. Je déteste les réunions.

- Ben alors, pourquoi tu y vas ? C'est pas obligatoire... Si ?
- Je veux voir comment ils s'y prennent. C'est tout.
- ... Bon..... Et bien.....
- Je ne sais pas combien de temps ça va durer. Il y a un repas dans un restau mais j'ai dit que je n'irai pas.
- Tu seras là à midi ?
- Bon... je vais y aller... Peut-être que je serai là à midi. Je ne sais pas. Si je le sens, je resterai peut-être en ville pour commencer les achats de Noël. Mais sinon, tu as des trucs dans le frigo.
- C'est bon. Je me débrouillerai.

Je n'ai jamais aimé le mensonge. Je pensais que s'il n'y a pas assez de transparence entre deux personnes pour qu'elles puissent se dire les choses telles qu'elles sont, si on est obligé de se déguiser pour se parler, la relation ne vaut pas le coup. Alors je ne sais pas pourquoi j'ai inventé cette histoire de réunion, pourquoi je n'ai pas pu dire franchement : je vais rencontrer mon cousin, tu te rends compte, c'est génial, on ne s'est pas vus depuis l'adolescence. Bon, tu comprends.... Pour la première rencontre on préfère se retrouver en tête-à-tête. C'était rien d'extraordinaire pourtant et dans une relation normale, on devrait pouvoir se dire les choses simples simplement. J'ai menti par instinct. D'ailleurs je n'avais pas dit non plus que j'avais retrouvé mon cousin sur internet et je n'avais même jamais dit que j'avais un cousin. Je me suis toujours représentée comme quelqu'un qui n'aimait pas raconter des salades. Je ne pouvais pas être une menteuse. C'est faux. Ça m'est arrivé souvent de cacher des vérités à certaines personnes pour les ménager ou pour me ménager. Dire aux enfants que les chatons ont disparu au lieu de dire que j'ai gazé toute la portée à l'éther, dire à mes parents que mon mari a du travail et qu'il n'a pas pu venir alors qu'il est en Andalousie avec sa maîtresse, dire à mon directeur que j'ai la grippe alors que je suis dans la salle d'embarquement à l'aéroport ne m'a jamais posé de problème. Au fond, je me fiche bien de mentir. Ce que je n'aime pas c'est qu'une personne ou une situation soit assez



nase pour m'obliger à le faire. Ce coup-ci, je n'y ai pas vraiment réfléchi mais j'ai eu le pressentiment immédiat de quelque chose qu'il vaudrait mieux cacher et j'ai aimé tout de suite l'idée d'en faire un secret. Ce qui venait de mon passé, de ma vie avant lui, je ne l'avais jamais vraiment partagé avec mon mari. C'était une part qui ne lui appartiendrait pas, une part sur laquelle il n'avait pas d'emprise.

C'est comme ça que j'ai découvert que ce n'est pas difficile et que c'est même jubilatoire de mentir pour la première fois à un menteur. En le faisant, je savais que c'était notre relation que je mettais en danger, mais elle l'était déjà. J'ai menti sans aucun scrupule, avec la voix ferme et le regard bien droit et avec une assurance effrayante, aussi banalement que dans les livres quand le chef d'entreprise passe son week-end de séminaire dans une chambre d'hôtel avec sa secrétaire. Quand je pense au nombre de fois où je lui ai fait la morale sur sa sale habitude de mentir pour un oui ou pour un non tout le temps, j'aurais bien dû avoir ne serait-ce qu'un minuscule tout petit scrupule. Mais non. Rien. Et même au contraire. J'ai jubilé intérieurement de lui avoir menti. C'était un vrai plaisir de savoir qu'à partir de ce jour-là, il m'aimerait peut-être mais pour ce que je n'étais plus, il me prendrait encore pour quelqu'un qui est incapable de mensonge. Je ne sais pas ce qu'il méritait mais je savais qu'il ne méritait plus la loyauté.

Sur le plan de la loyauté, la mort de Bonne Maman nous avait bel et bien mis le coup de grâce... Elle m'avait révélé que j'étais une menteuse depuis longtemps parce que j'avais vu dès le début que notre avenir marcherait toujours en crabe, parce que j'avais fait comme si je n'avais rien vu, parce que j'avais laissé croire que c'était bien ça, ma vie, alors finalement qu'est-ce que ça pourrait bien changer, le vrai, le faux, de dire ou de ne pas dire. Ça faisait juste un sale effet de penser que je partageais une vie, mon temps, sa maison, mes enfants, nos photos souvenirs, des objets, les moments mémorables, quelques joies, nos erreurs, mes

silences, ses silences, la peur, la faiblesse, des larmes, des années de jours communs, de nuits avec quelqu'un qui me croyait incapable de mensonge et à qui je me sentais obligée de mentir, avec quelqu'un qui... des années à attendre, jour après jour, ce coup de grâce.

Toute seule dans les rues de Bordeaux à dix heures du matin. C'était vraiment bien d'aller vers cette rencontre, vers quelqu'un qui connaissait une période de ma vie dont personne ici ne savait rien et je me suis sentie vivante comme jamais depuis longtemps. J'étais en avance bien sûr. Pendant un bon moment, j'ai fait dans le quartier Victor Hugo des cercles concentriques qui me rapprochaient petit à petit du café des arts. J'ai revu des petites rues où j'avais habité, des portes derrière lesquelles on m'avait cachée. Je n'avais pas marché dans les rues de Bordeaux depuis des années. J'allais vers ce bar en toute confiance, sans aucun *a priori*, sans aucun scrupule et avec une respiration lente et ouverte. Je n'avais pas respiré comme ça depuis des années. Je regardais attentivement tous les hommes que je croisais en essayant de retrouver le souvenir que j'avais gardé de Lucas. Est-ce que ça pourrait être celui-là ? Non. Trop jeune. Trop vieux. Trop petit. Trop strict..... Des regards croisés. Des sourires. Des fois, on se sent pleinement présent au milieu des inconnus. Juste la curiosité autorisée c'était délicieux. Aller toute seule à la rencontre de quelqu'un c'était délicieux. Et aussi la curiosité de ce que les années auraient changé par exemple en chacun de nous et de ce qui aurait survécu aux changements, aux accidents de la vie et comment ça se verrait, comment ça se cacherait peut-être. J'ignorais tout ou presque de ce que ces trente ans avaient bien pu faire de Lucas. Les quelques mails échangés portaient à croire qu'on était à même de bien s'entendre, mais il se pourrait bien aussi qu'on soit devenu des inconnus et qu'il n'y ait que ça à constater après deux ou trois minutes de conversation laborieuse. Mais non. Je me sentais solide, forte, émue comme quelqu'un qui s'échappe vers sa vie. Mes enfants étaient adultes, Bonne Maman était morte depuis

quinze jours, mon mari me dégoûtait, mon chien sentait mauvais, ma maison était en désordre, ma voiture mangeait trop d'huile et je vivais en résistance une vie de château de cartes à laquelle je n'avais jamais pu adhérer tout à fait aux côtés d'un châtelain qui n'avait plus rien à voir avec moi et voilà ce que je me disais en marchant dans les rues, sans aucune inquiétude. *Mentir : donner pour vrai ce que l'on sait être faux ou nier ce qu'on sait être vrai. Tromper par de fausses apparences.* Non. Aucune inquiétude, je me disais, c'est très bien d'avoir des moments importants.

L'heure avançait. Mes déambulations resserraient leur cercle et j'avais de plus en plus d'émotion dedans c'est sûr en cherchant à le reconnaître dans le regard des hommes croisés à mesure que j'approchais de ce bar où on avait rendez-vous et à me dire à chaque silhouette qui approchait que ça ne pouvait pas être lui. A chercher ce que j'avais de présentable. A chasser cette pensée d'arrière-fond qui me collait à la tête : ta vie bascule, tu te sens joyeuse et pleine d'énergie nouvelle et sereine parce que ta vie bascule, parce que tu sais que ce n'est pas seulement une rencontre, pas seulement un petit rendez-vous secret, pas seulement marcher libre dans les rues, parce que tu sais que ta vie vient de s'arrêter, tu as entendu la sirène qui l'annonce, tu sais que c'est bien plus qu'une petite cérémonie de retrouvailles, tu sais que tu commences aujourd'hui quelque chose de nouveau et c'est ça qui te rend fébrile, qui t'excite comme ça, pas seulement l'idée de revoir Lucas, mais la fierté de t'être permis cette rencontre au nez et à la barbe de ton existence morose, le plaisir oui le plaisir de t'être donné cette permission d'être une menteuse...

Et puis je l'ai vu. Cours Victor Hugo, à trente mètres du bar, devant la sortie du lycée Montaigne, il avançait droit sur moi. Il se tenait très droit et regardait devant lui dans le vide entre les passants. Il était plus grand que je me l'étais imaginé. Il marchait lentement à grands pas réguliers comme s'il glissait sur ce trottoir noir. Je l'ai reconnu tout de suite, je

me suis cachée derrière mes cheveux et il m'a croisée sans me voir. Mon cœur a sursauté de surprise, tout ce que j'avais dans la tête a été emporté dans le creux de l'entonnoir et je suis passée en baissant la tête. Ce n'était pas la peine de lui mentir.

Il ne se sent pas bien du tout et personne n'a l'air de s'en rendre compte. Ça l'a pris au milieu du repas. Un malaise. Impossible d'avaler le paquet de nourriture qu'il a dans la bouche. Mâchoires verrouillées. Mais il n'a rien dit. Hier, elle a encore passé la journée en ville et en rentrant, elle lui a annoncé qu'elle s'absentera tous les mercredis soirs, elle a accepté une proposition de son agence pour donner des cours d'alphabétisation à Bordeaux le jeudi matin. Elle dormira chez Kath et ira directement au boulot le matin c'est juste à côté comme ça elle n'aura pas à s'occuper des embouteillages pour rentrer dans Bordeaux aux heures de pointe. Il se sent encore glacé. En vingt ans de vie commune, elle n'a jamais dormi ailleurs. Des cours d'alphabétisation ! Et en ville en plus ! Elle a toujours dit qu'elle n'aimait pas la ville. Merde ! Ici c'est le paradis. Ça lui suffit pas ? Comment on peut avoir envie d'aller faire autre chose ailleurs ? Va savoir ce qui peut bien lui passer par la tête.

Il quitte la table en laissant son assiette presque pleine. Ça n'a pas l'air de la déranger. Il déteste quand elle fait comme s'il n'existait pas. Il quitte la table en plein milieu d'un plat et ça ne l'étonne pas, ça ne la questionne pas, ça ne la gêne pas, au contraire. Maintenant, depuis le couloir, il

entend leur conversation s'animer, il l'entend qui se met à plaisanter avec Eleonor, rire, ça le rend dingue de l'entendre rire avec les autres quand il sort d'une pièce. Elles continuent leur repas comme si de rien n'était. Il sait que s'il revient à table elle arrêtera de rire, elle se remettra à faire sa gueule gelée ... Il a l'habitude maintenant. Elle ne rit plus devant lui depuis longtemps et il n'essaie même plus d'être drôle parce qu'à chaque fois elle fait comme si elle ne s'en était pas aperçu.

Il se sent pas bien du tout. Dans le couloir, il ouvre son armoire. Son cœur bat trop fort et trop vite. Tout d'un coup, devant l'armoire ouverte il a du mal à respirer et l'estomac noué. Il s'accroche aux portes. Son diaphragme est complètement coincé. Il met un caleçon propre et un tee-shirt dans son sac. Il faut un livre aussi. Il en prend un au hasard. Et un cahier de mots croisés. Un crayon. La carte vitale. Putain qu'est-ce qu'il a fait de sa carte vitale ? Il cherche l'air mais ses poumons se bloquent. Tout se contracte dedans et l'air ne rentre pas. Rire, là bas, à table. Il en a marre de les entendre. Ah ! la carte vitale. Il se rappelle. Elle est dans le vide-poche de la voiture. Il voudrait s'éclipser sans qu'elles le voient. Combien de temps elles mettraient avant de s'apercevoir qu'il n'est plus là ? Et si son cœur lâchait là tout de suite, combien de temps elles mettraient avant de trouver son cadavre refroidi dans le couloir ? Est-ce qu'alors, elles arrêteraient de rire toutes les deux ? Tiens, il aimerait bien filer sans rien dire. Mais il est obligé de repasser à côté d'elles qui mangent en plaisantant et qui tout d'un coup s'arrêtent de rire et le regardent se diriger lentement avec son petit sac et ses clefs de voiture dans la main vers la porte d'entrée alors que son assiette froide est encore pleine sur la table entre elles deux. Son cœur accélère encore.

- Tu t'en vas ?
- euh..... oui .....je vais aux urgences
- Tu vas aux urgences !!!
- ..... Oui je vais aux urgences.

- Mais pour quoi faire ? Tu t'es fait mal ? Qu'est ce que tu as ? Elle se retient. Elle voudrait dire qu'est-ce que tu as *encore* mais elle ne veut pas faire d'histoire. Elle sait très bien ce qu'il a.
- Non, non, je me suis pas fait mal, je suis en train de faire une crise cardiaque.
- Quoi ?
- Je suis sûr que je suis en train de faire une crise cardiaque.
- Attends tu vas pas prendre le volant si tu fais une crise cardiaque.
- Mais si... ça va aller je peux conduire jusqu'à l'hôpital
- Allez. Arrête.. Tu t'assois et j'appelle le docteur ;
- C'est pas la peine. Le docteur ça va faire que retarder. Il vaut mieux que j'aille directement aux urgences. De toute façon c'est là qu'il va m'envoyer.
- Ecoute. Si tu veux on va aux urgences mais je t'emmène.
- Non. Non. Pas la peine. Restez à table.
- Mais tu ne vas pas....
- Oh, ça va. Je peux conduire. Y'en a pour dix minutes.
- Mais je peux t'accompagner...
- Je préfère y aller tout seul, je te dis. Je t'appellerai quand ils m'auront mis dans une chambre.
- Bon ben écoute, si tu préfères y aller tout seul, t'as qu'à y aller tout seul.....

Il sort. Elles entendent la voiture manœuvrer sur les graviers de l'allée et s'éloigner. Elles ne rient pas.

- Ça alors ! une crise cardiaque ! T'es un peu dure quand même avec lui. Tu aurais pu insister pour l'accompagner.
- Oui j'aurais pu insister mais tu vois, c'est la troisième fois qu'il va aux urgences pour une crise cardiaque en six mois. Les deux autres fois, il n'avait rien du tout.
- Tu veux dire que c'est du flan ? Il a rien ?
- Je ne sais pas. Il est allé huit fois aux urgences cette année.
- Huit fois !!

- Dès qu'il a mal au ventre, il part demander une échographie, dès qu'il a la moindre migraine, hop ! il file aux urgences et il exige un scanner pour sa tumeur au cerveau.

- Et ils lui font un scanner ?

- Bien sûr qu'ils lui font un scanner. Je sais pas ce qu'il leur raconte pour les embrouiller, mais ils lui font. Il a eu tous les scanners possibles et imaginables, des IRM, des radios, des bilans sanguins à la pelle, il a de quoi tapisser tous les murs de la maison avec ses clichés et ses résultats d'analyses. Je suis sûre qu'à lui tout seul, il a creusé au moins la moitié du trou de la sécu. Et tu veux un scoop ?

- Oui. Vas-y ;

- Chaque fois, quel que soit le motif, il n'avait rien. Ils ne lui ont jamais rien trouvé.

- Mais alors qu'est-ce qui cloche chez lui ?

- Va savoir ! Tu sais pourquoi il a une crise cardiaque ?

- Non ?

- Parce qu'il a fini par repérer que quand tu arrives aux urgences avec un problème cardiaque tu passes devant tous les blaireaux qui attendent. Prioritaire ! Il aime bien être prioritaire.

- Malin. Alors là tu me scies ! Il est incroyable lui quand même. Il sort de table, il nous plante là en plein milieu du repas et il file aux urgences en simulant une crise cardiaque pour passer le premier ? Bon sang, s'il a rien de mieux à faire, il doit vraiment s'emmerder dans la vie !

Elles rient et se servent un verre de vin.

- Oui. Incroyable, isn't it ? Bon, tu comprends, maintenant, pourquoi je n'insiste pas pour l'accompagner. Les deux premières fois je l'ai fait. Sans trop y croire, je t'avoue, mais je l'ai fait . Je l'ai accompagné. Alors, voilà, ça va. Maintenant, s'il veut pourrir les urgences, il a qu'à y aller tout seul.

- Franchement, ton mec, il est pas fini ! Mais dis donc, un jour, ça pourrait être vrai !

- Le jour où ça sera vrai, ça se saura. Déjà, il sera pas en état de conduire, tu vois ?



- Ben, aux urgences, s'ils voient arriver le même mec, en Mercedes, tout seul, tous les quatre matins, avec son petit sac bien prêt et une crise cardiaque, ils doivent quand même commencer à l'avoir repéré non ?

- J'en sais rien. Sans doute.

- Et ils ne le renvoient pas ?

- Ils peuvent pas. Ils sont coincés. Quelqu'un qui arrive avec un problème cardiaque, ils peuvent pas le renvoyer avant de s'être assurés qu'il n'a rien. C'est un protocole très strict. Et pour s'en assurer, ils sont obligés de lui faire toute la batterie des tests. Alors, ils vont lui faire les tests, ils vont le mettre en service cardio, le garder en observation jusqu'à demain soir et il va m'appeler tout à l'heure pour me dire qu'ils ont rien trouvé mais qu'ils pensent qu'il vaut mieux qu'il reste là-bas. Il aura des électrodes plantées partout, des infirmières qui passent toutes les cinq minutes et il sera content de lui.

- Bon sang, j'y crois pas, c'est pas un cardiologue qu'il lui faut à ton mec, c'est un psy.

- T'inquiète pas. Je pense qu'ils vont pas tarder à lui suggérer.

Elle a plaisir le soir venu à s'allonger toute seule dans son lit. Au moins, quand il fait des crises cardiaques, ça lui fait un soir de vacances. Lui, il dort à l'hôpital. Il est content. Il a trouvé quelqu'un pour s'occuper de lui. Elle est allée le voir en fin d'après-midi, dans la chambre blanche. Elle ne lui a pas fait de remarques. Elle a porté des revues et sa trousse de toilette qu'il avait oubliée et elle est même restée un moment comme une bonne épouse, le silence installé entre eux, blanc comme les draps. Chacun plongé dans un magazine, ils ne se sont pas dit grand-chose mais le contraire l'aurait étonnée. Ils sont tellement habitués à ne rien se dire qu'ils sursauteraient si l'un s'avisait de couper le silence à l'autre en lui adressant la parole. Elle a fait semblant de s'intéresser à la feuille de soins au pied du lit. Toutes les constantes étaient normales. Evidemment. Elle n'a plus de bienveillance pour lui. Plus du tout. Rien. Même s'il était vraiment malade, elle ferait sans doute les gestes conventionnels de réconfort, mais elle

ne ressentirait rien. Dans la chambre d'hôpital, elle s'est surprise à penser que pour une fois ça serait amusant que l'interne de garde entre dans la chambre avec un air catastrophé et qu'il lui apprenne qu'il est vraiment malade, qu'ils lui ont trouvé vraiment quelque chose. Une malformation du ventricule qui était passée à la trappe les autres fois ou un truc bien sérieux dans le genre. Qu'ils le gardent un bon mois avec des traitements bien pénibles, qu'ils lui disent qu'il aurait des séquelles irréversibles, qu'il ressorte de là avec un handicap définitif et le moral dans les chaussettes. Au moins, ça lui ferait les pieds et il se plaindrait pour quelque chose. Elle est partie au moment où l'infirmière venait lui prendre la tension. Comme ça, elle n'a pas été obligée de l'embrasser.

Elle étire longtemps ses jambes jusqu'au bout des draps propres. Elle est toute seule dans sa chambre. Il y a plus de quinze jours qu'elle n'a pas dormi dans ce lit. Dans sa chambre. Et il ne s'en est même pas aperçu. Depuis quinze jours, elle a erré la nuit dans la maison et dormi tour à tour dans tous les lits qu'elle a trouvés libres. Celui qu'elle préfère, c'est celui de sa fille. La chambre est petite et bien fermée. Elle s'y sent comme dans un nid. Elle mettait son réveil à cinq heures et quand il se levait, il croyait qu'elle s'était réveillée avant lui, elle était déjà à écrire à son bureau et il prenait son café tout seul. Il sait qu'il ne doit pas la déranger quand elle écrit. Et même s'il attend qu'elle ait le dos tourné pour fouiller ses tiroirs, ses feuilles et ses cahiers, il respecte l'interdiction : il ne rentre pas dans son bureau quand elle y est.

Ce soir, parce qu'il n'est pas là, elle est revenue habiter dans son lit. Pour voir. Elle s'étire encore. Se met en travers. Elle prend toute la place bras et jambes écartés, elle s'amuse à remplir le lit. Elle se sent joyeuse comme une veuve et chasse cette idée qui est trop incorrecte. Mais n'empêche que oui elle est soulagée de lui, elle sait qu'elle va bien dormir ce soir, comme un tas de pierres, lourde à faire des trous dans le sommier. Elle se réjouit d'avance de ce

sommeil sans alerte qui l'attend. Soulagée de lui, elle pourrait dormir. Des semaines entières. Elle ferme les deux yeux, elle cale bien sa tête dans le creux du coussin, persuadée qu'elle est bien partie ce soir pour rattraper au moins cent nuits de sommeil. Longtemps, elle suit les petites étoiles bleues qui se promènent sous ses paupières. Puis elle étire encore ses jambes et fait craquer ses articulations des chevilles. Elle se retourne sur le ventre. La figure à moitié écrasée dans le coussin. Sur le ventre, elle s'endort plus facilement. Mais ses pensées s'accrochent à la nuit comme des barbelés. Comment ça se fait que vingt-cinq ans après elle soit toujours avec cet homme ? Dès le premier coup d'œil, elle avait su qu'il n'était pas pour elle. Comment ça se fait qu'elle se soit laissé séduire par lui malgré cette intuition ? Comment ça se fait qu'elle se soit embarquée là-dedans ? Elle l'avait rencontré à une banale réunion parents enseignants à l'école où elle bossait. C'était son premier poste. Une classe de maternelle dans un petit village où elle ne connaissait personne. Depuis deux mois, elle dormait à droite à gauche chez des amis à Bordeaux avec ses enfants, elle faisait la navette tous les matins et tous les soirs, elle cherchait un logement, une location, et elle n'avait même pas eu le temps de regarder les petites annonces. Elle était contente d'être à la campagne mais il lui fallait un logis. Elle était prête à prendre n'importe quoi. Après sa journée de classe, elle embrayait sans enthousiasme sur une de ces réunions avec le comité de parents d'élèves dont il ne sortait jamais rien d'utile. C'est lui qui l'avait accueillie en lui ouvrant la porte de la salle avant même qu'elle pose la main sur la poignée. Mais elle était préoccupée, elle ne l'avait pas vu. Elle avait remarqué un chapeau de cuir noir et des bottes. Cette tenue était incongrue dans ce milieu rural où on ne faisait pas de fantaisie. Entre les deux, entre le chapeau de cuir et les bottes, il y avait un homme qu'elle n'avait même pas salué.

- On vient de me dire que vous cherchez un logement dans le secteur...

Alors, elle avait posé les yeux sur lui. Elle avait vu qu'il était petit, trapu. Le cou trop large, comme un cou de taureau mais sans puissance, un cou épais et mou, qui débordait d'une écharpe indienne. C'était la première chose qu'elle avait remarquée pendant qu'il lui parlait. Son cou. Cet homme affublé d'un costume de parade et d'une suffisance molle n'avait pas grand-chose pour lui plaire.

- Si ça vous intéresse, j'ai un petit logement à louer.
- Ah...il faut voir, je ne sais pas ce qu'on vous a dit mais il me faut quand même quelque chose d'assez grand, j'ai deux enfants. Je cherche une petite maison avec deux chambres et si possible un jardin....
- Oui, ça pourrait convenir je crois. Il y a une grande cuisine et deux pièces, plus une troisième pièce dont vous pouvez disposer une partie de l'année mais qui sert de réfectoire pendant les vendanges. C'est libre tout de suite, les anciens locataires viennent de partir.
- Oui, ça a l'air de correspondre à ce que je cherche. Et c'est où exactement ?
- Pas loin. A deux kilomètres quand vous prenez la direction de Lugon. C'est un hameau qui nous appartient. Les Andres. Je suis sûr que vous avez dû en entendre parler, non ?

Oui, elle en avait entendu parler. Les Andres. Les mœurs de ses habitants alimentaient des commérages de village qui remontaient jusqu'à la cour de récréation de l'école. C'étaient des originaux. Du moins, la rumeur le disait, aux Andres, il se passait des choses pas très catholiques qui intriguaient la population locale. Mais peut-être que pour la rumeur, il suffisait d'attirer l'attention avec un chapeau en cuir pour être un original. Ce propriétaire avait l'air fier d'être l'objet de la curiosité publique et bouffi d'un sentiment naturel de supériorité.

- Ce serait possible de visiter ?
- Ah bien sûr. Ce soir si vous voulez..... Après la réunion.

- Non, ce soir je ne peux pas, mais demain après la classe, vers dix-huit heures si vous êtes disponible ?

Il était disponible. Ils s'étaient mis d'accord sur le lendemain après la classe. Puis elle avait demandé le montant du loyer et là, cet homme arrogant l'avait toisée de la tête aux pieds, lentement, en prenant bien son temps, comme un maquignon qui soupèse la croupe d'une vache, ou un maquereau qui évalue une pute.

- Le loyer... ça dépend..... c'est à la tête du client...

Ça l'avait sidérée qu'il puisse se croire permis de lui parler sur ce ton. Pauvre type ! Elle avait pensé pauvre type. Sur le coup, elle l'avait trouvé vraiment macho, elle s'était demandé s'il la draguait ou s'il était tout simplement *has-been* et stupide, elle n'avait pas l'habitude de fréquenter des gens comme ça. Elle avait rejoint ses collègues qui faisaient bloc à l'autre bout de la salle, et au fond, ce type pouvait bien lui parler sur le ton qu'il voulait, le lendemain elle était allée aux Andres. Elle avait vraiment besoin de ce logement. Elle n'avait pas signé de bail mais elle en avait pris pour vingt-cinq ans !

Maintenant, vingt-cinq ans après, elle était toujours aux Andres, mariée à cet homme qui avait très vite répudié sa bourgeoisie pour être avec elle, elle avait porté et mis au monde ses enfants, elle avait taillé ses vignes, elle avait balayé sa maison, elle avait cuisiné sa nourriture, elle avait changé ses draps, elle avait cousu ses chemises et repassé ses pantalons, elle avait coupé ses cheveux, il était à l'hôpital pour une fausse crise cardiaque et elle gigotait dans leur lit, le nez collé au fond du coussin, en attendant le sommeil. La veille, pour la première fois en vingt-cinq ans, elle l'avait trompé. C'est à dire trompé vraiment, comme une femme trompe son mari, comme dans les livres ou dans les films. Elle avait été rejoindre quelqu'un d'autre dans un autre lit et elle avait fait l'amour avec quelqu'un d'autre. Elle avait eu un plaisir incroyable à faire ça et elle avait retrouvé dans son ventre un désir qu'elle croyait mort depuis des années.

Elle ouvre l'œil libre et voit que le radio-réveil marque deux heures vingt deux. La lueur laiteuse de la lune éclaire la fenêtre. Elle se remet sur le dos. Elle caresse son ventre. Elle a de la fièvre dans les doigts. Elle a de la fièvre dans le ventre. Elle a de la fièvre dans la tête. A deux heures quarante-trois elle sait que c'est plus la peine d'insister. Nuit blanche. Elle n'arrivera pas à s'endormir. Elle déteste cette chambre. Il faudra bien un jour qu'elle se décide à ne plus jamais y mettre les pieds. Elle se lève et descend à son bureau.

Janvier : je suis un traître

C'était de ma faute. Les choses n'en étaient pas arrivées là toutes seules. C'est moi qui avais construit ma vie de manière à en arriver là. C'est moi qui m'étais trompée avec mon obsession d'être parfaite. J'avais voulu qu'on dise de moi que j'étais parfaite. J'avais voulu être exemplaire. Une femme exemplaire. Une mère exemplaire. J'avais voulu être remarquable. Qu'on trouve que j'étais une personne remarquable. J'avais voulu être la meilleure. La « femme de sa vie » de quelqu'un. Celle que quelqu'un aimerait comme une sœur et connaîtrait, celle qui l'accompagnerait le mieux, la bienveillante. Je n'avais rien réussi de tout ça. J'avais trahi ma confiance. Au lieu d'être combative, j'avais été impuissante. Au lieu d'être transparente, j'étais devenue menteuse. Au lieu d'être bienveillante, j'étais devenue revancharde.

Pourtant j'avais essayé. J'avais fait de mon mieux. J'avais fait des efforts. J'avais toujours pris le temps de réfléchir avant de réagir devant les situations qui posaient problème. J'avais été dévouée. Sincère. J'avais fait preuve

d'intelligence, de patience, de compréhension, de courtoisie. J'avais voulu lui montrer que j'étais forte. Que j'étais la meilleure pour ce qui était de prendre soin de lui. Irrremplaçable. Que j'étais la seule capable d'encaisser tout. Et de faire toujours quelque chose de bien avec ce qui se présentait. La seule capable d'inventer des réponses qui le surprennent, le provoquent, le terrassent. Sans m'apitoyer, sans jamais me plaindre. J'avais voulu croire que j'y arrivais, et alors je pouvais montrer que j'assumais, plus tu montres que tu peux encaisser et plus on t'en rajoute et j'y prenais un plaisir masochiste, j'atteignais mon degré d'ivresse à montrer que j'étais celle qui peut surmonter tout positivement et avec un sourire toujours égal. Regardez-moi. Je vais bien. J'avais voulu que personne ne se doute de rien et que tout le monde me trouve formidable. Je vais bien. Personne jamais ne me regardait dans les yeux en me demandant comment tu vas. Tout le monde croyait que j'allais bien.

Mais à l'échelle cosmique, ça dure à peine cinq secondes d'être parfait et aussitôt après on a déjà trahi la confiance qu'on avait en soi. J'allais pas bien. Je ne le montrais pas et je le disais à personne mais j'allais pas bien. Chaque jour, j'avais remisé un petit problème au fond du hangar. Et puis, des problèmes de plus en plus gros, lourds. Chaque jour, j'avais fermé les yeux sur les signes de défaillance de notre histoire. Chaque jour, j'avais laissé les orties grandir un tout petit peu dans le fossé qui nous séparait. Je ne le connaissais plus. Je ne me connaissais plus. Le résultat je l'avais devant les yeux tous les jours. Tous les jours c'était un peu plus flagrant. Vingt-cinq ans dans sa maison et je n'arrivais même plus à reconnaître en lui ou en moi la plus petite expression, le plus petit geste qu'on aurait pu tenter pour essayer de se plaire. Il ne restait rien de nous. Rien de ce qui m'avait plu. Je n'avais même pas le souvenir de quelque chose qui m'avait plu en lui. Il n'y avait rien à y faire. Il ne restait rien de lui. Quand on a un homme à côté tous les jours et que tous les jours on voit que ce n'est plus du tout l'homme qu'on aimait, qu'il est devenu un autre,



devenu un homme qu'on ne connaît pas, c'est normal de se mettre à douter. Tous les jours, je me disais je suis pas folle quand même, c'est pas le même, il n'était pas comme ça, il n'aurait jamais dit ça *avant*, il n'aurait jamais parlé sur ce ton *avant*, avant quoi ? C'était pas facile à définir, mais j'étais sûre que c'était lui qui avait changé. Et puis, moi non plus, je n'avais rien sauvé de ce qui avait été son épouse. C'en était fini de la mère Térésa du devoir conjugal. Je ne serais ni parfaite, ni forte, ni bienveillante, ni la seule. Je devrais vivre avec plus de modestie. J'étais juste quelqu'un d'ordinaire, une petite toutlemonde, avec des cicatrices ordinaires, une mauvaise épouse ordinaire et depuis hier, j'avais fait de lui un cocu ordinaire. C'est tout.

Pour ce qui est des rêves de grandeur qui avaient animé nos premiers jours, on était tous les deux des traîtres.

Pour ce qui est de le trahir lui, je l'avais trompé dès que j'avais poussé la porte de ce café où Lucas m'attendait, dès que je m'étais assise en face de Lucas, dès que j'avais senti que rien, en trente ans ne m'avait changée. Que rien ne changeait. Ni moi. Ni Lucas. Ni ce café. Peut-être une petite différence dans l'intensité des éclairages ou une nuance dans la couleur des murs. A peine. Le café des Arts était intact. Tout était intact. Les clients attablés étaient intacts. On aurait pu croire qu'ils étaient restés figés là, figurants immobiles du temps. C'étaient les mêmes gens depuis trente ans. Pour Lucas, c'était pareil. Il n'avait pas changé. Une nuance, à peine, dans l'intensité du regard peut-être. J'ai vu tout de suite que Lucas était intact.

Je suis restée debout à la porte trois secondes, le menton dans le jabot, comme un pigeon gelé. Il faisait froid. L'hiver a soufflé dans le bar. J'ai trouvé son regard. Je me suis avancée jusqu'à sa table. J'ai vu ses mains sur sa tasse, ses yeux, et je n'ai pas ressenti le petit flottement de quelques secondes où on se demande si on va trouver un seul mot d'intéressant à dire. Non.

- Tu vois, on s'est reconnus.....

On ne s'est pas serré la main. On ne s'est pas serré dans les bras. On s'est embrassés un peu maladroitement. Une bise dans l'air en se touchant les joues, tout le reste de nous tenu à l'abri. Et puis, on a commencé à se parler doucement de pas grand chose c'était aussi simple que ça, on continuait simplement une phrase qu'on avait laissée en suspens trente ans plus tôt. Quel plaisir, de te revoir ! Comment tu vas ? Il y a longtemps que tu attends ? *Non Lucas, je sais qu'il n'y a pas longtemps que tu attends. Tout à l'heure, sur le trottoir, tu ne m'as pas vue, je t'ai croisé, je t'ai reconnu tout de suite, je me suis cachée derrière mes cheveux, je t'ai laissé aller à notre rendez-vous, j'ai attendu sans panique avant de te suivre, le temps que tu t'installes, je voulais que tu aies le temps de choisir cette table plutôt qu'une autre, que tu aies le temps de préparer un sourire, une phrase. Je vois que tu es ému aussi on est des grands maintenant on essaie de cacher nos émotions...* Il avait un voile très doux dans les yeux, un air d'enfant accroché à un nuage dans son regard qui ne se dérobaient pas au mien.

- Non. Pas longtemps. Tu veux boire quelque chose ? Un café ?

- Un café. Oui. Non. Un thé plutôt.

- Ça alors. J'en reviens pas de te voir... Tu arrives juste ?

Je connaissais cette voix. Elle aussi avait traversé les années sans s'érailler sans torsion.

- Non..... J'étais en avance. J'ai marché dans les rues. C'est dingue, j'ai l'impression que je ne connais pas cette ville. Je ne connais plus. Je m'y sens déplacée. Ça fait un drôle d'effet.

- Oui... je vois bien de quoi tu parles. Moi, maintenant, j'arrive à marcher dans les rues sans rien voir...

- Je crois que c'est comme une ivresse. Les gens, tous ces gens croisés... trop de gens. Et moi, au milieu, je suis au spectacle. Je n'ai pas l'habitude. Je regarde tout le monde. Tout rentre à plein et leur hâte à s'activer m'enivre. Il y a tellement longtemps que je vis à la campagne. Je ne sais plus ce que c'est qu'être parmi les gens sans saturation.

En parlant, je regardais sa main sur la tasse de café. La peau fine et blanche, lisse. Les doigts larges. Une main soignée. Une main qui touchait les idées. Mes mains à moi étaient marquées par la terre, par les outils, par les épines des ronces et l'eau froide des jardins, séchées par le vent des années. C'était comme une plaisanterie tout ce temps qui avait passé. Quelques mots. Quelques questions réponses d'introduction. On n'avait même pas flotté. Le lien était retissé avant que nos tasses soient vides. C'était tellement bien d'être là, face à face, à reprendre une conversation que la vie ne nous avait pas laissé poursuivre.

- On va marcher ? Un peu ? Tu veux bien ?

- Oui, on va marcher. Tiens, tu vas me montrer ta ville. Je ne la connais plus.

- Où ? Où veux-tu aller ?

- Je ne sais pas. Un endroit tranquille. Il commence à y avoir du monde ici.

- Sur les quais, c'est tranquille. Au bord de l'eau. Ça te dit ?

- Oui, tu as raison, ça sera plus calme.

- Tu as faim ? On peut s'arrêter dans un restau si tu as envie

...

- Non, je n'ai pas faim.

- Moi non plus. Viens. On y va....

On avait marché sur les quais de Garonne et parlé pendant des heures de ce qu'il y avait de plein dans nos vies, en oubliant les vides, en oubliant les heures, en oubliant de prévenir que je ne rentrerais pas avant dix-neuf heures, en oubliant que trente années auraient pu nous changer. Toute la journée on s'était rendu l'un à l'autre ce qu'on croyait avoir perdu à dix-sept ans. On s'était questionné, écouté. Le soir, il m'avait accompagnée jusqu'à ma voiture tout en haut de ce grand parking urbain, on avait monté l'escalier à pieds et en lui disant au revoir sur le toit du parking j'avais eu envie de toucher sa main sans oser le faire bien sûr et sans arrière-pensée d'attirance sexuelle ou de truc de ce genre, de toucher sa main naturellement comme ça par plaisir de le

connaître, d'être sa cousine à nouveau. Mais je ne l'avais pas fait. J'étais repartie. Il faisait nuit et je roulais mes pensées dans la nuit sur cette quatre-voies encombrée par l'heure de pointe oui vraiment heureuse de l'avoir retrouvé d'avoir reconnu en lui quelque chose d'intact par rapport au souvenir que j'avais gardé de notre adolescence.

Retour à la maison. Retour à la case départ.

Le soir sur internet on avait eu en même temps les mêmes mots pour dire que la vie était vraiment généreuse de nous avoir donné l'occasion d'un moment pareil et on s'était amusé d'avoir les mêmes mots dans la tête. Le lendemain son mail se terminait par cette phrase "si tu n'étais pas dans cette vie si prise quels moments pourrions-nous vivre ensemble?". Cette phrase imprévisible dans le vécu de retrait que je m'étais organisé m'avait bouleversée, littéralement, retournée à l'envers. Je n'avais pas fini de la lire que déjà, toutes les vannes de contrôle avaient lâché et tout ce qui était retenu au fond de mon ventre tremblait d'une envie terrible d'être serrée dans ses bras, une envie physique, une envie de chair, de peau. Le flot s'était libéré d'un seul coup. Et vraiment ma surprise était totale, j'étais sciée en deux, là, devant un ordinateur, par un état de désir complètement délirant et je relisais la phrase. J'y croyais pas d'être en train de lire ça et surtout que ça me fouette au profond à ce point et je relisais encore avec, dans le ventre, une lumière très brûlante qui s'allumait. C'était une excitation juste insoutenable voilà. Cet instant où on est juste juste avant l'orgasme où tout est tendu à l'intérieur parce que le plaisir va arriver dans un centième de seconde, j'étais comme ça devant mon ordi, déjà en train de tromper mon mari qui suçotait son ennui dans la pièce d'à côté et c'était impossible à contrôler.

J'étais restée comme ça dix-sept jours avec ce secret dans le ventre. A qui aurais-je bien pu parler d'un choc pareil dans cet entourage qui m'avait cousu un costume de sainte ? Et puis pour dire quoi ? Que je me sentais bien, heureuse,

vivante, affolée, aimable ? Dix-sept jours sans rien dire. Ça ne s'était pas calmé une seconde. Ça ne passait pas. Dix-sept jours au bord de cet orgasme virtuel jusqu'à ce que je vienne me jeter dans le lit de Lucas et apaiser mon corps contre son corps avec une faim de louve et une trouille bleue. C'était la première fois que je pratiquais « l'adultère ». J'avais été attirée une fois assez fort par un autre homme qui s'appelait Jef mais je ne l'avais pas montré, je n'avais rien fait, tout gardé dedans et classé dans les affaires sans suite. Et là, le jour des trente ans de mon deuxième fils j'étais contre le corps de mon cousin incroyablement bien incroyablement en terrain connu et comme vierge de caresses avec tout à redécouvrir serrée contre ce corps connu et inconnu et tout était explosé dedans. Toute cette sagesse que je m'étais appliquée à cultiver pendant des années avec le recul la distance par rapport à l'évènementiel le sens que je donnais à mes actes et tout ça et je savais bien que c'était fou oui barjo cette idée de tomber amoureuse de lui! qu'on appartenait chacun à notre vie et qu'il était follement dangereux de s'aventurer dans la vase de ses propres rives et qu'il y avait autour de nous tout un contexte du passé familial qui faisait que dans toutes les relations envisageables celle-là en particulier était la moins envisageable et pendant que je devenais instantanément amoureuse d'être dans ses bras on s'est transformé en enfants terribles. C'était exactement le bon moment. C'était exactement ce que j'avais besoin de devenir.



Il devrait être content. Depuis des années pas une seule fois elle n'est venue aux vignes à un moment où il s'y trouvait. Depuis des années elle s'occupe de sa pièce toute seule. Elle y va toute seule aux heures qui l'arrangent. Elle y travaille toute seule. Et il doit bien reconnaître qu'elle s'en sort plutôt bien, elle finit toujours le boulot à temps, du travail bien fait, rien à redire. Aujourd'hui, il la voit descendre le sentier pour se joindre aux employés auxquels il est en train d'expliquer ce qu'ils doivent faire. Il y a vingt-cinq ans, il lui a appris la taille dans cette pièce de vignes. Ils étaient amoureux. Ils y étaient descendus main dans la main et ils s'embrassaient presque à chaque pied. Il voit qu'elle a son sécateur à la main. Aujourd'hui, pour la première fois depuis des années, elle descend pour tailler la vigne avec lui. Il devrait être content. Il devrait aller vers elle, l'accueillir, lui prendre la main. Mais ce n'est plus possible. Rien que prendre la main, c'est devenu compliqué. Ils ne sont plus capables de gestes simples.

En la voyant arriver, il n'est pas content du tout, il est en rage. Il n'a pas envie d'être gentil. Il en a marre. Il ne comprend rien à ses revirements. Il se doute que si elle vient ici aujourd'hui ce n'est pas pour rien. Qu'elle veut lui montrer

quelque chose. Lui démontrer quelque chose. Peut-être qu'elle veut qu'il sache qu'elle est encore capable d'un geste gentil. Mais il en a marre de ses démonstrations. Marre. Si elle veut faire un geste gentil, elle a qu'à commencer par revenir dormir avec lui. Si elle croit qu'il s'en est pas aperçu.... Toutes les nuits ! Madame dort dans une autre chambre maintenant. Madame veut être tranquille. Et elle le dit même pas en face. Elle fait comme si de rien n'était. Elle le prend pour un imbécile, oui. Elle croit peut-être que ça va durer longtemps comme ça, de plus se parler et de même plus dormir dans la même chambre la nuit et de s'éviter dans la maison à longueur de journée.... Mais ça leur sert à quoi alors d'être mariés ? On se le demande. Il ne comprend plus ce qu'elle attend de lui. Il ne comprend pas pourquoi elle vient l'emmerder ici tout d'un coup alors que depuis des mois elle fait comme s'il n'existait pas et si elle croit qu'il a envie de l'avoir dans les pattes tout l'après-midi elle se fout le doigt dans l'œil. D'ailleurs il n'a pas prévu de rester cet après-midi avec les employés. Il va leur expliquer ce qu'il y a à faire et après il se tire. Lui aussi, il peut aller passer des journées à Bordeaux. Lui aussi, il peut avoir des choses à faire ailleurs. Voilà. Il la regarde descendre, s'approcher.

Elle prend un rang directement et commence à tailler.

- Tu peux attendre les autres ? Je suis en train d'expliquer pour tailler la petite plante.

Elle n'a pas entendu. Elle continue son travail. Il gueule ;

- Oh ! tu peux attendre ?

Elle se relève, surprise. Ne comprend pas pourquoi il crie aussi fort mais comprend qu'il est en colère. Elle croyait qu'il serait heureux de la voir dans les vignes. Elle s'est plantée. Il crie plus fort.

- Tu attends les autres.

- Ben, c'est pas la peine. Je les aiderai à finir leur rang si je finis avant eux.....

- Non. Je t'ai dit d'attendre, tu attends que je t'explique comment tailler les jeunes plantes.



Alors elle comprend qu'il veut la faire passer pour quelqu'un qui n'y connaît rien. Il lui parle sur ce ton parce qu'il a du public. Parce que c'est un sale con de macho qui veut faire voir à ses ouvriers qu'il a l'autorité sur sa femme. Et elle hésite. Est-ce que ça vaut la peine de ruer ? Elle n'a rien à prouver. Elle peut se taire et attendre les autres. C'est ce qu'il voudrait qu'elle fasse, qu'elle se taise et qu'elle attende les autres. Ça coûterait rien du tout. Le laisser à sa connerie sans batailler. C'est comme ça qu'elle répond d'habitude. En ignorant ses colères, en silence, en faisant ce qu'il attend, en évitant l'affrontement. Mais elle se baisse et se remet à tailler en lui tournant le dos, en haussant les épaules, à peine.

- Je sais très bien comment on taille les jeunes plantes. Ce n'est pas la première fois que je le fais. Tu te rappelles pas ?

Elle a parlé en élevant la voix mais calmement juste pour qu'il l'entende. Elle le connaît, elle sait qu'il va exploser, elle a choisi l'insolence.

- Non tu ne sais pas ! Maintenant il ne crie plus, il aboie. La colère est remontée encore plus fort dans sa bouche et fait trembler sa voix, la rend plus aigüe et en même temps plus épaisse, elle étouffe la fin des mots, elle l'étouffe. T'entends ce que je dis ? Tu peux hausser les épaules. Tu fais comme tout le monde ! Si je dis d'attendre tu attends !

Qu'est-ce qui lui a pris de venir le provoquer comme ça ? Des fois il voudrait lui claquer le bec une bonne fois pour toutes. La prendre par les deux épaules et la secouer, la jeter par terre. La battre. Oui. La cogner. Lui envoyer des gifles, des coups. Pourquoi elle vient l'emmerder dans SES vignes ? Qu'est-ce qu'elle croit ? Qu'il est pas capable de lui arracher son sécateur ? Qu'il va la laisser se foutre de lui comme ça devant tout le monde ? Il l'imagine par terre dans le rang de vigne, les cheveux collés dans la boue. C'est vrai, quoi, pour qui elle se prend ? Elle peut pas le laisser tranquille ?

Elle s'est relevée. Elle a pensé : si tu savais à quel point tu peux être prévisible. Elle a regardé dans le vide dans

sa direction, elle a verrouillé son sécateur et elle a souri. Un sourire mortel. Le genre de sourire qui laisserait des traces de doigts bien grasses et définitives là où il se pose, le genre de sourire qui dit : pauvre type, j'aurais dû me douter que tu n'étais rien de plus que ça, j'aurais dû le voir dès le premier jour. Puis elle est repartie sans un mot de plus, sans insister. Il passe la main dans ses cheveux. Il regarde ses employés, goguenard. Vous avez vu ça ? Qui c'est qui commande ? Faut pas le prendre pour un con. Il la regarde remonter le sentier vers la maison. Il sait qu'elle n'est pas contente, vexée, blessée peut-être mais au moins cette fois il sait pourquoi et elle aussi. Sa colère ne retombe pas. Saloperies de bonnes femmes. Décidemment, il a pas de chance avec les femmes. Sa mère a jamais pu le saquer. Sa sœur lui a toujours fait des sales coups dans le dos. Ses filles ne lui parlent plus. Sa première femme, il n'y avait que le fric qui l'intéressait, elle lui a piqué tout ce qu'elle pouvait. Et celle-là, la deuxième, non seulement elle ne l'aime pas mais on dirait qu'elle est venue au monde exprès pour lui pourrir la vie chaque jour. Il aurait jamais dû se remarier.

Il ne sait même pas ce qu'elle lui reproche. Si elle l'attaquait de front, au moins, une bonne dispute, bien agressive... Ils auraient besoin de ça. Une bonne dispute. Il n'y a rien de mieux pour crever les abcès des couples, mais non. Il faut toujours qu'elle se défile. Et de la voir comme ça, remonter le sentier, drapée dans sa dignité, le chien dans les jambes, sans se retourner, comme si elle ne devait plus jamais revenir, et lui cet abcès de colère qui mûrit chaque jour un peu plus dans sa poitrine, ça le rend fou de rage. Elle fait exprès c'est sûr. Elle sait bien ce qu'elle lui fait. C'est sûr, il aurait préféré qu'elle lui fonce dessus, qu'elle lui crache à la figure, qu'elle lui crie qu'il était un goujat, le dernier des cons, un monstre ou n'importe quoi d'autre. Il sait très bien que c'est ce qu'elle pense, là, en ce moment, en remontant vers la maison. S'il l'a engueulée c'était pour son bien. C'était pour lui rendre service. Pour qu'elle réagisse enfin. Quoi qu'elle en dise, ça lui a toujours bien réussi quand il l'obligeait à réagir.

Par exemple, quand elle avait su qu'il couchait avec Isabelle, elle l'avait bluffé. Elle ne lui avait fait aucun reproche. Elle avait juste dit un matin avant de partir travailler: je sais que tu couches avec Isabelle. Pousser des cris ou faire du scandale, c'est vrai c'était pas son genre. Mais elle s'occupait quand même de l'affaire. A sa manière. Elle était allée parler avec Isabelle, si mon mari est polygame alors tu prends tes affaires et ce soir, tu viens t'installer à la maison, c'est assez grand et tu y trouveras ta place, mais moi je ne veux pas de ces mensonges, de ces cachotteries dans mon dos, c'est tout, ça m'énerve, ça fait perdre du temps et de l'énergie. Moi, j'ai aucun préjugé contre la polygamie. Si mon mari est polygame, et bien il doit être fier d'être polygame, il doit l'être courageusement, il doit être polygame à la face du monde. Et toi, si tu aimes cet homme, alors tu dois l'aimer comme il est, c'est à dire avec déjà une femme dans ses poches. Autrement vous êtes juste des rigolos, des petits figurants minables de vaudeville et vous n'êtes pas intéressants. Devant sa détermination Isabelle était partie en courant. C'est comme ça qu'elle avait réglé l'affaire et il savait qu'elle était vraiment prête à accepter une deuxième épouse dans sa maison. Il s'était senti idiot mais il l'avait admirée pour ça. Il l'avait trouvée forte. Elle ne trichait pas. Elle n'aurait jamais accepté de jouer les victimes. Pas par fierté ou par orgueil. C'était plus subtil que ça. Le rôle classique de la femme trompée par son mari ne l'intéressait pas alors elle cherchait ce qu'elle pouvait faire d'intéressant avec. Et elle trouvait toujours quelque chose.

C'est fini maintenant ces surprises qu'elle avait pour lui. Elle ne cherche plus des réponses. Elle joue la carte de l'humiliation, la sainte outragée et puis elle se barre d'un air tranquille, comme aujourd'hui. Chaque fois, c'est pareil de toute façon. Il sait très bien ce qu'elle va faire. Elle va rentrer à la maison, elle va se préparer un thé et elle va s'enfermer dans son bureau. Et après elle essaiera de se calmer en écrivant sur ses cahiers. Elle est devenue tellement

prévisible. C'est ça qu'il a perdu : la femme qui le surprenait. Ce qu'il voudrait c'est qu'elle redevienne comme avant. Qu'elle redevienne quelqu'un. Qu'elle redevienne sa femme. Celle qui lui inventait des surprises. Celle qui était capable, quand il la blessait, de lui envoyer douze lettres de rupture en poste restante aux quatre coins du monde avec son adresse à lui marquée dans la case de l'expéditeur. Et des mois passaient et les lettres non réclamées à Katmandou, à Athènes, à Nairobi, à Port-Louis, à Pondichéry, à Tunis, lui revenaient les unes après les autres, à lui, des mois après qu'elle les ait écrites. Il y lisait la douleur qu'elle avait à vivre sans lui, à l'avoir perdu, à supporter une rupture qui n'avait pas eu lieu en réalité. Il y lisait de la souffrance imaginaire pendant qu'elle était dans une pièce à côté de lui, encore là, à écrire tranquillement ou à préparer tranquillement le repas. Il lisait et il cachait les lettres sans lui en parler, en ayant un peu honte de lui, un peu honte de lui avoir mis quelques mois auparavant cette inquiétude dans la tête, mais fier qu'elle soit capable d'inventer pour lui des combines pareilles. Oui tellement fier d'elle.

Il a pas envie de quelqu'un d'autre, il a rien contre elle. Il voudrait juste qu'elle soit comme avant. Comme au début. Parce qu'elle lui donnait envie de vivre, il se dit que c'est un peu bateau de dire ça, sans doute, mais oui, elle le rendait vivant. Voilà. Et maintenant quand elle se barre comme ça en faisant sa mijaurée, en faisant comme si c'était pas important, comme si elle avait mieux à faire, comme si ça valait pas la peine, et bien, elle le rend mort. Et il se voit pas aller lui expliquer ça. Tu vois, quand tu fais ça, je suis mort. Elle le prendrait mal. Elle penserait qu'il l'accuse de quelque chose. Elle comprendrait pas et de toute façon c'est pas assez précis dans sa tête, il ne saurait pas trouver les bons mots pour qu'elle comprenne. Elle se rend pas compte mais il y a des jours où c'est exactement comme s'il se voyait crever, de se sentir ignoré comme ça, vraiment oui comme s'il était moins que rien.

Les ouvriers se sont mis au travail. Il traîne un peu dans les rangs. Il ne se sent pas le courage de remonter tout de suite à la maison. Il resterait bien tailler un moment avec eux mais il n'a pas pensé à prendre son sécateur. Ils le prennent déjà pour un flemmard alors il va pas rester planté là sans rien faire à les regarder bosser pour lui.

Dans sa voiture, il se sent un peu mieux. Il va aller à l'océan voir le soleil se coucher. En roulant, il allume un pétard, il en a toujours un d'avance dans la boîte à gants. Bon sang. Ça fait plaisir de se détendre. Il sait que l'air de la mer va lui faire du bien. J'en ai rien à foutre de ses conneries. L'habitacle de la voiture se remplit de fumée bleue. Rien à foutre. Cent quatre-vingt sur la quatre-voies, il roule un peu trop vite c'est pas grave il connaît la route par cœur. Il pourrait la faire en marche arrière les yeux fermés. Il se sent quand même un peu merdeux de lui avoir crié dessus. Mais bon, elle le sait pourtant qu'il est comme ça. Alors qu'est-ce qu'elle vient le chauffer ? C'est sacrément compliqué l'amour. Enfin, si elle est aussi intelligente qu'elle en a l'air, elle doit comprendre que c'est pas un drame. Il lui a dit cent fois qu'il l'aime et qu'il a du respect pour elle. C'est pas parce qu'il se laisse emporter une fois..... Il faut qu'il pense à autre chose maintenant. Ça sert à rien de se prendre la tête. Il pense qu'il va s'arrêter à la villa pour voir si tout va bien. Il doit y avoir les volets à repeindre. Tiens, il pourrait faire ça. Repeindre les volets. Il resterait un petit mois tranquille au bord de l'eau et ça leur ferait sans doute du bien. Il pense que ce sera agréable de rester quelque temps tout seul à la villa. Et puis comme ça, au moins, elle l'aura pas sur le dos. Il pense qu'il va avoir le temps de passer chez Isabelle. Si elle est là, ils iront marcher sur la plage. Elle au moins, elle l'écoute quand il parle.



Mars : je suis lâche

Je vais partir. Je suis remontée des vignes avec cette phrase autour de la tête comme une couronne de ronces. Cette fois ça suffit je vais partir. Cette fois il va trop loin. C'est fini. On est des ennemis. Ça y est. On se parle comme des ennemis. On se regarde comme des ennemis. Je remontais en me disant que je ne pourrais pas supporter une minute de plus, non, pas une de plus, que j'en pouvais plus. Que j'allais craquer si je restais une minute de plus. Que j'allais me mettre à pleurer là comme une imbécile et que d'ailleurs j'avais qu'à pleurer puisque j'avais envie tout le temps depuis des jours et des jours. Je vais partir c'est facile à dire. Ça faisait déjà quatre mois que je pensais à partir. Et j'étais toujours là. Et de voir en haut du sentier au milieu du pré le vieux chêne, lui il était là depuis cinq cents ans et plus, j'ai senti comme une terreur me serrer les poumons, une terreur qui me faisait perdre la force de retourner à la maison et de quitter la maison, une terreur qui vidait tout.

Je vais partir. Tu parles ! On ne part pas comme ça. D'abord l'idée ça avait été comme un clou dans la tête, planté bien droit au sommet du crâne. Je vais partir. Incroyable le temps qu'il fallait des années peut-être encore pour s'y faire parce que dans la réalité on ne part pas tout de suite, on se demande juste partir où et après le paradis il n'y a rien d'envisageable, au début rien. Et recommencer oui mais recommencer quoi? Comment savoir à quoi ça ressemblerait, j'aurais bien voulu savoir pourtant pour quelle ombre je pouvais lâcher la proie des habitudes. Mais je ne voyais rien. Je ne savais rien. Je n'envisageais rien. Rien. Il y avait juste du vide devant et cette injonction je vais partir. Je le ferai. Je le ferai pas. Même ça je ne savais pas encore si je trouverais le culot ou ce qu'il fallait, le courage peut-être, c'est un bien grand mot le courage, l'inconscience oui si ça se trouve c'était ça qu'il faudrait de l'inconscience ou de l'hyperconscience pour passer à l'acte. Alors en attendant à quoi bon en parler? Et pour dire quoi ? Non je restais à vivre là encore un peu avec ce secret cette question. C'était descendu dans l'estomac, une boule, un nœud, tout le temps, une envie de vomir les habitudes, je vais partir? personne ne le voyait. Je restais là à observer, oui je ne pouvais plus rien faire d'autre qu'observer ces habitudes qui allaient finir. Je continuais un peu là, dans ce qu'il faudrait quitter, sans y vivre tout à fait, avec ce regard plissé de chat.

Je me suis assise sous le chêne. Je n'avais pas le courage de remonter jusqu'à la maison. Ça pouvait continuer longtemps comme ça, un peu chaque jour et après tout c'était peut-être bien la seule chose que je ferais jusqu'à la fin, continuer un peu. Sous ce nouvel éclairage c'était presque intéressant de voir ma lâcheté qui donnait à tout une autre gueule, de voir qu'il y avait une autre lumière quand les yeux arrivaient à trouver un autre biais pour le regard. Tous les jours, le spectacle des habitudes semblait nouveau. Je me le prenais dans la figure tous les jours. Et je me trouvais tous les jours, insolite, saugrenue, une tâche au milieu du cadre.



Je me sentais en quelque sorte exotique d'être dans ma propre maison. J'y perdais la tête, l'appétit, la voix. Je n'avais plus le cœur aux casseroles, je ne connaissais plus les recettes des bons petits plats, les temps de cuisson, je n'avais plus le nez aux parfums du jardin, je n'avais plus le cœur à sa place dans ma maison en désordre. Des fois il explosait comment je ferai quand je n'aurai plus cet arbre centenaire pour venir m'asseoir et regarder le coucher du soleil, comment je ferai pour adopter un autre arbre après avoir abattu celui-là ? Des fois, j'avais des sanglots au fond de l'estomac. Lourds comme des pavés. Mais je restais à vivre là sans y vivre. Sans conviction. J'avais semé des graines dans le potager. Est-ce que je serai encore là pour la récolte ? Qu'est-ce que ça peut faire ? J'avais laissé les mauvaises herbes pousser entre les plants. Je n'avais plus le cœur à jardiner.

Il y avait des jours monotones, sans bruit, sans vague et des jours à rebondissements comme ce jour-là, avec de la colère et des cris mais il n'y avait plus de quoi en faire un drame, je n'avais plus le cœur à ce drame. J'avais le cœur juste à l'espoir de régler ça une bonne fois pour toutes, je vais partir, je vais partir.

Quand ça allait mal, j'aimais bien aller m'asseoir sous ce chêne monumental. Les fesses dans l'herbe mal fauchée, j'ai tout bien regardé. C'était beau et ça faisait du bien. Partout autour de moi, la délicatesse, la douceur, le velouté du drap de brume que la tombée de l'hiver tendait sur les champs. Tout d'un coup, j'ai eu l'impression de prendre la mesure de ma vie avec un microscope. Ça me saisissait à la gorge et j'ai senti mon corps se creuser. J'étais imprégnée de la présence de cet océan vert vert vert au point d'en oublier de penser, au point d'en oublier la chaleur animale à l'intérieur de ma peau. Je savais que j'entendais tomber les dernières feuilles de ce vieux chêne sous lequel, tant de fois, j'étais venue chercher un refuge où apaiser les folies de mon esprit. Les feuilles mortes des chênes ne se résignent à se

détacher de l'arbre que sous la poussée des nouveaux bourgeons de printemps. Je savais que je ne reverrais plus jamais cet endroit comme je le voyais là. Que c'était la dernière fois. J'ai entendu le murmure un peu inquiet de quelques oiseaux qui voyaient venir peut-être encore quelques jours froids. J'ai entendu aussi, au loin, le cri d'un animal que je n'ai pas su identifier et je me suis demandé s'il était blessé et par quoi... et l'aboiement lointain d'un chien attaché dans une ferme.

Ce que j'avais fait de ma vie ne ressemblait pas aux films que j'avais admirés ou aux livres que j'avais relus. Je n'étais l'héroïne de rien. On n'est le héros de rien. On reste à vivre, c'est tout. On continue jusqu'à la fin. Petit à petit, les heures passent, ça fait des jours, les uns après les autres, y'a pas de quoi en faire un drame. Petit à petit, ça s'éclaire. La lumière se focalise sur des moments, des ratages, des endroits du temps qu'on a loupés, des jours heureux quelquefois, si c'était possible on aurait presque envie de les revivre. Petit à petit, la mémoire n'a plus de pitié. Elle opère le bilan de tout ce qui s'est fripé. La peau se ride, le désir s'efface, la joie s'obscurcit, l'enthousiasme s'éteint. Et un jour, on a la sensation que c'est la gourmandise spontanée pour les choses qui s'est perdue.

C'était fini l'héroïsme. J'en étais réduite à ces petites expéditions prudentes de reconnaissance dans l'autre monde, des tentatives. Dormir ailleurs des soirs. D'abord dans d'autres lits de la maison. La maison était grande. Essayer les chambres les unes après les autres. L'œil ouvert toutes les nuits. La collection de nuits blanches, la lune dans l'œil ouvert, l'angoisse par la fenêtre. L'air derrière la fenêtre. Etouffer. Mais ça respirait quand même ça survivait. Puis tous les soirs un lit différent ne plus avoir de lit dans la maison alors ne plus dormir. Et puis aller un peu plus loin. Dormir ailleurs avec quelqu'un d'autre. Et après ? Oui, qu'est-ce que ça réparait ? Qu'est-ce que ça arrangeait ? Rien du tout. Ça posait des questions nouvelles, c'est tout. Mais la vie

continuait à s'épuiser. Comment accrocher chaque matin à l'hameçon un peu d'indulgence pour cette vie épuisée ? Je suis restée sous mon chêne longtemps. Il y avait, autour, toute cette beauté. Un cadre pour le paradis. Mais pas un seul ange. Un tableau bucolique et déserté dans lequel j'étais peinte, dans l'herbe irrégulière, au pied de mon vieillard de chêne, seule, immobile, vide.

Une fourmi noire et laide.

Au loin, en bas, les vignes bien rangées. Des griffes noires dans la terre en lignes bien droites. Leurs bras commençaient à se couvrir d'un duvet de bourgeons à peine ouverts. Dans quelques mois, des feuilles, des grappes, les vendanges. Et dire que ce monde n'était plus pour moi. Je suis restée là longtemps à fouiller l'herbe du bout des pattes, sans arriver à me calmer. Avec, dedans, cette vague qui montait. Etre juste là, la tête creuse, juste les doigts qui tondaient un cercle d'herbe autour, essayer de vider dans l'herbe avec les doigts cette vague qui refusait de déborder. Dire que ce monde n'est pas pour moi.

Tous ces derniers mois, j'avais regardé mon petit mari trapu avec mes yeux plissés de chat, prête à bondir sur lui au moindre geste pour planter mes griffes dans son dos et mes canines dans sa jugulaire. Je ne voyais rien d'autre que sa laideur intérieure. Je me sentais laide et sans ressort. Le regard comme une fente meurtrière dans le rempart d'une forteresse. A l'abri pour tirer. Tous ces derniers mois, je me disais c'est aujourd'hui, il faut le faire aujourd'hui, s'asseoir à la table des négociations, à la table d'opération, faire à deux l'autopsie de cette chose qu'on a laissé mourir entre nous, la poser toute molle et malade sur la table comme si ça avait été un corps une chair Trouver ce qui la tuait. Inventer le remède. Guérir. Mais non, je me taisais. La seule habitude qui avait survécu c'était celle de s'éviter. Voilà. On avait vingt-cinq ans de vie conjugale. On parlait encore de la météo, de la facture d'électricité, de la vidange de la voiture, des puces du chien, on ne parlait plus de ce qu'on avait dans la tête, de

l'avenir, de nos craintes, de nos envies. On ne parlait pas de ce qu'il faisait quand il partait avec sa voiture et disparaissait pendant trois jours. On ne parlait pas de mes cours d'alphabétisation à Bordeaux qui n'existaient pas, qui n'étaient qu'un mensonge pour aller faire l'amour avec Lucas. On ne parlait pas des semaines longues où Lucas ne donnait pas signe de vie et où je me retrouvais coincée dans mon mensonge, obligée d'aller à Bordeaux quand même, pour rien, et sans savoir où dormir, ni quoi faire à part errer dans les rues, m'asseoir dans des bars et écrire sur mes cahiers. On ne parlait pas de cette haie pleine d'épines qui cultivait son épaisseur entre nous deux. On parlait avec d'autres. On leur parlait d'autre chose. Moi j'avais Lucas. Mais je ne lui parlais pas de mes histoires. Lucas avait dit qu'il se sentait incapable de se lancer dans une nouvelle aventure humaine, qu'il se sentait incapable de relationner amoureusement... Lucas souffrait de quelqu'un d'autre. Avec Lucas, on mettait au point les règles de notre jeu d'enfants terribles, on s'était trouvés pour jouer ensemble. Mais quel jeu ? On ne savait pas trop. On testait ensemble nos deux désirs blessés et on le faisait sans fioriture. On jetait nos corps l'un contre l'autre comme si c'était la dernière fois qu'on avait l'occasion de croiser un être humain, comme deux radeaux sur des récifs. On se risquait à ce plaisir nouveau, violent, dangereux, pendant deux trois heures, juste quelques heures par mois, et puis à bientôt... A bientôt. On ne savait jamais s'il y aurait une autre fois, et chacun repartait avec ses débris flottants de mort dans l'âme dériver à la surface de sa réalité. On se parlait presque pas mais on s'écrivait. J'essayais de me retenir de tomber amoureuse. Dans les circonstances actuelles ça n'aurait pas été très convenable. J'avais du mal à me retenir de tomber amoureuse. Chaque fois que je sortais de chez Lucas, l'air me caressait les cheveux, les trottoirs glissaient sous mes semelles, je croisais dans les rues des cohortes d'extra-terrestres qui me souriaient parce qu'ils me trouvaient radioactive, je marchais longtemps dans la ville en attendant l'heure officielle de la fermeture de mes cours d'alphabétisation qui n'existaient pas, et je rentrais menteuse

à la maison comme on retourne dormir à la prison après avoir respiré une journée de liberté conditionnelle. Quand je ne voyais pas Lucas pendant trop longtemps, j'étais une peau vide et lourde pendue à des cheveux secs, l'air me brûlait les yeux et je croisais dans les rues des cohortes d'êtres humains qui m'évitaient parce qu'ils me prenaient pour une épave. J'étais amoureuse.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? disait Eleonor.
- Quoi, qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi tu me demandes ce qui m'arrive ?
- Allez, fais pas comme si t'étais surprise. Il se passe quelque chose en ce moment je suis sûre. Tu as changé.
- J'ai changé ? Comment ça, j'ai changé ?
- Tu es bizarre.
- Ah ? Vous avez dit bizarre... et bien alors si tu me trouves bizarre c'est que rien n'a changé... non ? Ça fait dix ans que tu me dis que je suis bizarre.
- Non, je ne plaisante pas. Il y a des jours où tu me donnes une drôle d'impression. Tu as l'air complètement déboussolée et en même temps je te trouve rayonnante, rajeunie. Et même je peux te dire que ça me fait énormément plaisir de te voir comme ça comme si tu avais repris du poil de la bête, comme si...
- Tu veux dire comme si je n'étais pas triste, destroy, fatiguée de l'existence, comme si tout allait bien, comme un bisounours au pays de Candy ?
- Tu vois ce qui est chiant avec toi c'est que tu éludes toujours les questions sérieuses avec des blagues à deux balles. Alors je sais pas ce qui t'arrive et je sais pas si tu m'en parleras mais tout ce que je peux dire c'est que je préfère te voir comme tu es en ce moment. En tous cas tu es plus agréable à fréquenter. C'est toujours ça de gagné.
- Merci.
- Ne me remercie pas, je crois que je n'y suis pour rien.
- Allez te vexe pas. C'est vrai.
- Comment ça, c'est vrai ?
- C'est vrai qu'il se passe quelque chose.

- Aaahh... tu vois. Je savais bien. Alors ?
- Alors je vais te poser une question. Supposons que je fasse quelque chose d'inattendu, quelque chose que personne aurait pensé que je puisse le faire un jour... Est-ce que tu me soutiens ?
- Comment ça est-ce que je te soutiens ?
- Est-ce que tu es de mon côté ? Est-ce que tu me fais confiance ? Est-ce que tu peux me soutenir inconditionnellement ? Est-ce que tu peux me promettre de me soutenir quoi qu'il advienne ?
- Pourquoi tu dis ça ?
- Non. Tu poses pas de question. Tu réponds par oui ou non. Tu me suis les yeux fermés ? Oui ou non ?
- Oui.
- Je vais partir.
- Hein ? Partir !? Qu'est-ce que.....
- Partir. Oui. Je vais partir. Me barrer. Quitter mon mari. Quitter les Andres. Filer d'ici.
- Mais..... Tu en es sûre ? Je veux dire... c'est peut-être un moment difficile à passer et puis ça va s'arranger...
- Si je n'étais pas sûre, je n'en parlerais pas.
- Et..... Alors..... tu sais ?..... tu vas quelque part ? Tu sais où?
- Non j'en ai aucune idée. Mais je vais chercher.
- Bon je suppose que c'est inutile que je te demande pourquoi.
- Exact.
- De toute façon je m'en doute un peu. Bon sang, ça me met un coup ! Les Andres sans toi, t'imagines un peu ?
- Biiip... ça c'est une question stupide. Comment veux-tu que j' imagine les Andres sans moi ? Non. J' imagine pas les Andres sans moi. Je suis bien la personne la plus mal placée pour imaginer ça... Les Andres sans moi ce sera pour les autres, pour ceux qui restent.
- Mais tu te rends compte de ce que ça va être ? C'est quand même toi la gardienne du feu ici non ? Et tu vas faire quoi ? Je te jure, tu m'inquiètes. Tu vas quand même pas te retirer

dans une lamaserie pour te lever à trois heures du matin et bouffer ton bol de riz quotidien en méditant sur ... ?

- Très drôle... alors là, si c'est comme ça que tu me vois, tu me scies mais tu es plutôt loin du compte.

- J'ai compris ! T'as un mec. Tu vas partir rejoindre quelqu'un ?

- Ah ah .... Encore plus drôle !!!

- Ça alors ! Je n'aurais jamais cru que tu ferais un truc pareil. Vraiment ça m'en met un coup. Et t'as pensé à nous un peu ?

- Nous ? Qui ça nous ?

- Et bien, nous tous, tous ceux qui gravitent autour de vous. Merde. J'en reviens pas ! Vous étiez une référence quand même, une deuxième famille. Tu te rends pas compte. Tu vois, ça me fait comme si mes parents divorçaient une deuxième fois... ça va être hyper dur... Putain, ça va être d'une tristesse sans nom...

- Arrête. Tu as dit que tu me soutenais. Je vais partir c'est tout.

Après ça, tous les matins, en ouvrant ses volets, Eleonor aurait un pincement au cœur en cherchant du regard ma voiture sur le parking. Ma voiture était toujours là. Tous les matins, Eleonor lâcherait un soupir de soulagement. Mais un jour tout s'arrêterait. Un jour, je passerais à l'acte. Elle le savait. Elle était la seule à le savoir. Et sans doute qu'elle m'en voudrait le jour où la voiture ne serait plus là. Comme on en veut à ses parents de ne pas avoir continué à sauver les apparences même si on sait bien qu'ils ont eu raison au fond de ne pas continuer à vendre leur dignité aux apparences.

Partie.

J'ignorais si j'arriverais à passer de la décision à l'acte. Avant, il y avait des idées claires dans ma tête. Avant, les décisions ne posaient pas de problème. Avant, il y avait encore une masse solide et pleine tout autour de moi. Un bloc de réalité et quelqu'un dans cette réalité, un moi qui prenait son parti d'y être, et voilà le bloc s'était en quelque sorte désagrégé, les pensées, les envies, les peurs, les moments, les conversations, les rires, les amis, les enfants, les jours et

les nuits, les radis dans le jardin, les murs de la maison tous les morceaux étaient là encore mais plus rien de cimenté, plus rien ne tenait ensemble. C'était fini. Moi aussi, je m'étais désagrégée. J'étais en petits morceaux éparpillés, partout dissoute dans cet endroit de paradis, de parade. Là, assise sous mon chêne, il me semblait que pour m'arracher il me faudrait faire un bond formidable à travers toute cette matière, à travers les plis du temps. Et je n'avais même pas la force de me lever de dessous cet arbre et de remonter vers la maison. Ou alors non, peut-être que ça se faisait tout seul, peut-être que la netteté de la situation se défroissait tout d'un coup et qu'avant de me rendre compte de quoi que ce soit, je serais dans un autre vie, dans un autre lieu... Il fallait que j'arrive à voir clairement ce jour-là, ce matin là, cet instant-là où je déciderais de parler, que je le voie clair comme eau de roche, tous les mots bien en ordre dans la tête pour dire : je te quitte, raison un, raison deux, raison trois... Sortir la tête de l'eau... Maintenant ça suffit.



- Il faut qu'on parle...

Chaque fois qu'elle dit ça, son sang se glace. Mais cette fois, elle ne lui a même pas dit. Et ça, c'est encore pire. Un mail ce matin dans son ordi. Juste un mail qu'il trouve au réveil. Et elle, elle est dans son bureau à six mètres de lui. Elle aurait pu se déplacer, arriver dans son dos sans bruit, poser ses mains sur son épaule, l'embrasser dans le cou... Bonjour, tu as bien dormi ? Tu sais, je voudrais bien qu'on parle un peu... Non. Elle ne s'est pas déplacée. Elle a écrit : - " Il faut qu'on parle..." c'est tout. Ces mots... une petite poignée de sable dans les engrenages de la tranquillité. Des miettes de verre. Ces mots lui font mal. Il faut qu'on parle c'est à dire il y a un problème, il y a quelque chose qui ne va pas. Il ne veut pas qu'il y ait un problème. Et s'il n'a pas envie, lui, qu'on parle des problèmes ? Il pense « la fête est finie » et il ne faut pas penser à ce qui pourrait arriver. Il ne se sent pas bien réveillé. Des courbatures partout, une migraine diffuse et cette aiguille dans les cervicales, c'est pas la première fois, il faudra qu'il demande à passer une radio, si c'était une hernie discale... on sait jamais. Saleté de chienne de vie. Sa femme est à six mètres de lui. Elle a écrit : il faut qu'on parle, et tout d'un coup, la maison lui paraît froide comme l'estomac d'un cadavre.

Il regarde son café refroidir. Il a des gouttes d'amertume sur la langue et des pensées froissées plein la tête. Il éteint son ordinateur et il va dehors. Il faudrait tondre cette pelouse et tailler les rosiers couverts de fleurs fanées. Avant, elle s'en occupait... Avant quoi ? Cette année elle n'y a pas touché. Cette année elle est claquemurée dans son bureau et quand elle n'est pas dans son bureau elle est à Bordeaux. Avant, elle était toujours là... Avant quoi ? Il ne sait pas trop quoi faire dehors mais il doit absolument s'éloigner de la maison alors il descend dans les vignes avec son tracteur. Il est tôt. Le soleil se lève rouge derrière les moulins. Il va faire beau. Au bout du premier rang, il coupe le moteur et laisse ses mains pendre de part et d'autre du volant. Il fait déjà chaud mais il se sent triste comme un oiseau gelé, il a sommeil, il tombe de sommeil. Il se dit qu'il doit avoir un problème de santé avec le sommeil. Il a entendu parler de ça à la radio. Il y a des gens qui souffrent de narcolepsie, qui s'endorment brusquement à tout moment n'importe où, c'est une vraie calamité cette maladie. Et là il se sent limite, il pourrait s'endormir sur le siège du tracteur, le front sur le volant, alors qu'il s'est levé il n'y a même pas une heure. Il se dit qu'il faudra qu'il en parle au docteur. On sait jamais. C'est pas normal cette envie de dormir tout le temps depuis quelques mois, cette fatigue. Avant, il était pas fatigué comme ça... Avant quoi ? Il baille. Si ça se trouve... bah, il sait que le docteur ne le prendra pas au sérieux. Il se dit qu'il devrait changer de docteur. Franchement, il a de plus en plus l'impression que celui-là ne prend pas vraiment ses symptômes au sérieux. Comme si ça l'amusait d'être malade et de se sentir vieillir !

De quoi elle peut bien vouloir « parler » ? Quand il était gosse, son père disait : j'ai deux mots à te dire. Les deux mots en question, c'étaient jamais des mots gentils. J'ai deux mots à te dire ça annonçait toujours des reproches, des punitions, des humiliations. C'était comme un coup de couteau donné à l'avance, ça vous fichait des glaçons dans le ventre pire que la réprimande elle-même. Il en aurait fait pipi

à la culotte tellement ça le rendait malade de trouille d'entendre son père prononcer cette phrase pourrie. Mais il était pas question de se défiler, il était bien obligé d'avalier l'engueulade sans rien dire en baissant les yeux. Encore que son père, c'était pas un méchant. Au moins, même s'il prenait un malin plaisir à lui faire comprendre qu'il n'était pas à la hauteur des espérances qu'il avait mises en lui, il s'intéressait un peu à son triste sort. Sa mère, elle, elle s'en foutait. C'était pas mieux. Elle avait jamais réussi à s'habituer à l'idée d'avoir un fils, à onze ans elle l'avait placé en famille d'accueil soit disant pour qu'il étudie mieux mais surtout parce que ça lui était insupportable de l'avoir sous ses yeux à ôter le pain de la bouche à sa fille chérie et elle faisait toujours ses sales coups en douce. *Quand je pense qu'elle m'a rayé de son testament !* Même après sa mort elle avait trouvé le moyen de continuer à le faire chier. En fait ses parents se seraient sûrement bien passés de son existence. Il ne sait pas pourquoi il pense à ça tout d'un coup, mais c'est vrai.

Et sa femme, maintenant, il faut qu'on parle. C'est pareil. Elle va lui prendre la tête avec des trucs de nanas auxquels il comprendra que dalle, des petites broutilles, elle en fera une montagne et puis ça ira mieux, elle sera contente. Et d'abord, pourquoi elle lui écrit pas, hein ? Puisqu'elle aime tellement ça... Avant, elle lui écrivait. Elle lui laissait des pages, sur son bureau, sur le lit, dans sa voiture des fois, des longues pages écrites à la main, sans une rature, sans une hésitation, et s'il y avait un problème, elle finissait toujours en l'assurant qu'elle l'aimait et qu'elle avait confiance en l'avenir et qu'ils y arriveraient. Avant quoi ?... Ce mail, ce matin, il faut qu'on parle, elle a même pas pris la peine d'écrire je t'embrasse, ou bonne journée, de signer.

Il lève les yeux vers l'horizon. Le spectacle est magnifique. Les couleurs du matin, il les a photographiées au moins deux cent fois. Cette mer verte avec la mousse rose du ciel, il sent monter la panique, comme si tout pouvait s'arrêter là d'un seul coup. « La fête est finie ». Il a l'impression qu'une

araignée est en train de tisser sa toile dans son crâne. Il va encore avoir la migraine toute la journée, c'est sûr. Il ne veut pas la voir. Il ne veut pas la voir comme ça, debout devant lui avec ses airs graves comme si la fin du monde venait d'arriver. Il supporte pas quand elle prend ses postures raides et catastrophées. Elle est bien contente hein de profiter de tous les avantages qu'il lui offre ici, et de tout ce qu'il a fait pour elle, hein ?... Alors elle ferait mieux de pas faire d'histoire. Parce qu'à force, un jour ou l'autre, à force de lui reprocher tout et n'importe quoi, à force de plus lui parler, à force de ne plus le laisser approcher, de vouloir lui montrer tous les jours qu'il n'est rien de plus qu'une miette de merde, et bien, un jour ou l'autre, elle finira par l'énerver et elle devrait faire gaffe parce que le jour où il lui dira de faire ses bagages et de dégager, et bien, ce jour-là, elle aura qu'à s'en prendre qu'à elle. Non ? Parce que ce qui est sûr, c'est que malgré ses grands airs, elle serait bien embêtée de se passer de tout ça, de se passer de lui. Ça, il n'y croit pas une minute qu'elle en soit capable. Il allume une cigarette et descend du tracteur. Il faut qu'il se dégourdisse un peu les jambes. Il marche vers le petit bois. Il faut qu'il se réveille.

Pling. Pling. Pling. Dans son bureau elle imagine les explosions, les fenêtres, le miroir, le grand vase chinois, les vitres de la bibliothèque, le pot à crayons vénitien en milliflore, la petite statue en cristal, la lampe en pâte de verre, l'encrier de chez l'antiquaire, l'écran de l'ordinateur... Tout ce qui pourrait se briser, elle l'explose. Pas pour de vrai. En pensée. Pling. C'est aujourd'hui. Elle lui parlerait aujourd'hui. Debout devant lui. *J'existe*. Elle sortirait de sa tête la liste chiffonnée de toutes les choses impardonnables. Elle la poserait sur la table de la cuisine sous ses yeux et il regarderait médusé ce tas merdeux. Il n'avait jamais pensé à regarder de ce côté-là. Et puis il sentirait ce qui est en train de se briser dans l'air qu'il respire avec cette grêle de mots qui lui tombent de très haut dans les deux oreilles. Il voudrait protester. Il dirait non ce n'est pas grave tout ça. Il voudrait dédramatiser. Il dirait qu'il l'aime, qu'elle est bandante quand elle est en colère,

qu'il a envie de lui faire l'amour. Il dirait allez viens et il essaierait de la prendre dans ses bras. Mais ça ne fait rien.

Elle tiendra bon. Elle ne le laissera pas approcher.

- Tais-toi. Ecoute-moi. J'en ricanerai presque de t'entendre dire que tu m'aimes, c'était tellement prévisible mais tu vois c'est trop tard. Et d'abord qu'est-ce que ça veut dire que tu m'aimes, ça sert à quoi de le dire si ça ne se voit pas ? Je parle de ce qu'on est en train de vivre, ça ne va plus. Ça ne va plus du tout. C'est trop tard, tu comprends ?

- Mais non, il dira, moi, je ne trouve pas que ça va si mal que ça. Je vois bien qu'il y a des trucs qui vont pas, mais c'est pas bien grave... je suis content d'être avec toi, moi. Et puis on a vécu des choses bien quand même... et l'air rentrera très froid dans ses poumons tout d'un coup parce qu'il se rendra compte qu'il parle des choses bien au passé.

- Oui. On a vécu des choses bien. Super même. Mais les choses bien c'était il y a vingt ans. Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on vit maintenant ? Quelles choses bien on vit maintenant ? Le souvenir des choses d'avant ? C'est ça ? C'est suffisant, tu crois ?

- Oui.... Pourquoi pas.... C'est bien d'avoir eu ces moments, il dira, de les avoir en mémoire, tous les deux..... On peut pas avoir tout le temps des moments super bien... c'est normal...

Mais en le disant, il verra tout d'un coup que les choses bien c'était il y a très longtemps, il verra que les choses bien elles sont mortes maintenant posées sur la table de la cuisine devant ses yeux et il verra un morceau de glace à la place où sa femme est assise et il verra qu'elle a déjà commencé une autre vie. Il pensera qu'elle est folle de vouloir briser tout ça. Oui, complètement folle.

Regarde ce que je suis devenue. C'est toi qui as fait ça tu vois je m'en tape que tu m'aimes et je m'en tape des choses bien d'il y a longtemps il y a trop longtemps trop longtemps que je ne le sais plus que je suis aimée. Et je fais l'effort oui tu vois l'effort de te jeter quelques mots

d'explication mais même là je n'ai pas le cœur aux explications. Tu as de la chance qu'il me reste un peu d'humanité j'aurais pu aussi bien partir, laisser la place vide, libérer le poste, sans rien dire ou dire n'importe quoi. Il y a tellement longtemps que je ne te parle plus, que je suis comme fâchée, tu sais, je n'ai pas le cœur à entendre des déclarations d'amour, c'est peut-être demain, peut-être que je pars demain, peut-être que j'ai déjà signé un bail de location, le dernier bail de location que j'avais signé c'était avec toi, rappelle-toi j'en ai pris pour vingt-cinq ans. Et le jour où tu verras cet endroit où je vais émigrer cet endroit quel qu'il soit que je préfère encore à ton paradis tu le trouveras minable tu en riras. Mais il ne rira pas. Il dira juste je ne savais pas que tu étais folle.

Elle se lève de son bureau. Va à la fenêtre. Revient à l'ordi. Un message dans sa boîte à mails :

Accusé de réception : il faut qu'on parle  
Sujet de l'e-mail : il faut qu'on parle  
Envoyé le : Tuesday, 10 May 2005 05:28:09  
Lu le : Tuesday, 10 May 2005 06:14:27  
Statut : Non répondu

Ça y est. Il a lu. Il sait.

Puis elle cherche pour le relire le mail qu'elle a reçu hier de Lucas. Elle a envie de se gifler. Mais elle relit bien qu'elle le sache déjà par cœur. C'est au moins la dixième fois qu'elle le relit.

Bonsoir,..... je ne sais pas si un jour je serais capable de revivre ..... solitude qui me convient assez bien ..... incapacité..... amoureuxment .Je me questionne ..... les places ..... que je ne sais pas occuper et .....j'idéalise..... ne peux plus m'y engager. La dernière personne avec qui..... la seule avec qui. .... ma porte

ouverte..... pour elle .....toujours  
..... rien d'autre..... ce choix  
..... disponible de façon radicale pour elle  
.....pas vivre encore une autre aventure humaine. J'ai eu  
.....un grand plaisir .....te voir  
.....te retrouver .....notre relation j'ai  
peur .....qu'elle ne soit que .....de ne pas être  
..... ce que tu espères car je voudrais essayer de  
construire ..... relation avec elle seule et je ne sais ne  
peux pas être autre chose quelqu'un d'autre.

Elle se giflerait. Idiote. Qu'est ce qui lui a pris ? Oui, pour qui elle se prenait. Pour QUI ? C'est bien fait . Elle pense à la chaleur du corps de Lucas. Pas pour elle. C'est mieux comme ça. C'est mieux que ça en reste là. Descendre de ce vertige. En bas, il y a la terre ferme. Celle où elle grattera pour creuser un nouveau terrier où les orages du désir ne l'exposeront plus jamais aux maux de tête. Elle pense je suis une simple humaine. Pas grand chose. Elle est au bord de la falaise. Un petit rien si léger, si bien plumé... Idiote à pleurer. Oui, elle voudrait bien, là, tout de suite, pleurer à chaudes larmes, à gros sanglots, bruyamment, pendant des heures, et quelqu'un de gentil viendrait lui poser la main sur l'épaule et dirait ça va aller là ça va aller mais elle se sent atrocement calme. Calme comme une eau glacée. Remettre les sentiments à leur place : au dedans de soi, au fond du seau. La serpillière par dessus. Elle a une envie de Lucas terrible tout d'un coup. De la chaleur du corps de Lucas. C'est sa chaleur qui lui manque. Ses bras. Les siens. Pas d'autres. Sa voix. Un désir calme et intense, un vilain désir. C'est là, à l'intérieur. Et en plus, elle aime ça. Elle glisse sa main sous ses habits, empoigne tout ça et elle serre très fort jusqu'à se faire mal. Les enfants terribles doivent vivre sans certitude aucune, jamais. A part celle d'aller vers l'incertain. Elle écrit sur une feuille blanche ces mots de Duras qu'elle trouve exactement beaux : « Ce que je crois, c'est qu'il faut toujours garder par devers soi un endroit, une sorte d'endroit personnel, c'est ça, pour y être seul et pour

aimer, pour aimer on ne sait pas quoi, ni qui, ni comment, ni combien de temps.... Pour garder en soi la place d'une attente, on ne sait jamais de quoi.... » Toute seule. Le désir respire dans son ventre. Elle pense que les choses il faut pas qu'elles arrivent quand ce n'est pas le bon moment. Toute seule il faudra qu'elle trouve la force de quitter cette vie. Pour être toute seule. Oui. Et si elle disait rien ? Si elle ne faisait rien ? Si elle se coulait à nouveau dans le moule ? Si elle restait ici... quand même ?

Elle ne sait pas pourquoi elle pense tout d'un coup à un troupeau de vaches qui rentreraient toutes seules le soir à leur étable à l'heure de la traite. Elle pense est-ce que c'est bien d'être une vache ? Elle pense quoi qu'on fasse on tête toujours un peu à la mamelle du ridicule. Elle pense Clémence avait vraiment des seins énormes. C'est parce qu'ils l'avaient saoulée que les vendangeurs sont arrivés à la convaincre de lui peser ses deux seins énormes sur la balance de la cuisine. Elle pense trois kilos deux cent grammes, c'était le poids de naissance de ma fille. Elle pense qu'elle n'est pas loin de sombrer dans une folie noire.

Maintenant il marche dans la forêt pendant que le ciel commence à se charger de gros nuages venus de nulle part. Il a abandonné le tracteur en bordure de la pièce de vignes. Il sait où il va. Il y a vingt-cinq ans, ils étaient descendus là, une nuit, et ils avaient dormi ensemble pour la première fois entre deux grosses couvertures, au milieu de la clairière dans le bois de pins et ils étaient persuadés que c'était ce qu'on appelait être heureux. La clairière n'a pas bougé. Mais eux... Est-ce qu'ils se trompaient ? Est-ce qu'ils ont été heureux ? C'est sûr, ils ne referont plus jamais ce genre de choses. Finie. La fête est finie. C'était pas sorcier pourtant de s'inventer une histoire magique... Il s'assoie dans l'herbe et il reste planté là, avec rien à faire, les yeux ouverts sur l'épaisseur du tapis d'aiguilles mortes, le corps absent... A une distance infinie de sa vie... Comme si sa vie venait de le lâcher et qu'elle continuait la course toute seule, loin devant lui, impossible à rattraper. Enfin, il ne voit vraiment pas ce



qu'il pourrait faire maintenant pour que ça redevienne comme avant. Elle, c'est sans doute pareil. Elle a sans doute l'impression d'avoir lâché quelque chose d'important, ou d'avoir été lâchée. Ils sont tous les deux tombés du véhicule en marche. Pas sur la même route. Peut-être que c'est la règle du jeu, il pense, peut-être que tout le monde à un moment ou à un autre dégringole sur un bord de route, au fond de son fossé, et en se relevant on se retrouve tout seul, égoïste, méchant, différent de tous les autres qui s'éloignent avec le convoi en affichant leurs sales mines réjouies de gens heureux. C'est le matin. Il voudrait que ce soit encore possible d'être dans leur lit, des draps frais, un plateau sur leurs genoux, l'arôme de leurs deux cafés et aussi des croissants, traîner une matinée tranquille et se demander ensemble ce qu'on va faire de la journée...

Ça sent la charogne. Ce n'est pas une vue de l'esprit. Il doit y avoir une bête crevée quelque part dans le coin. Ça sent vraiment la charogne au point de lui couper la pensée et de le ramener à la forêt. Il hume l'air à la recherche d'une direction d'où arriverait cette odeur. C'est tout près. Ça vient de là sur sa gauche, au milieu de la clairière, on dirait que la terre a été retournée. Il creuse un peu et sent sous ses doigts quelque chose de dur. Comme une boîte. L'odeur devient infecte à mesure qu'il fouille plus vite et écarte la terre. Une vraie puanteur. Et puis il finit par dégager complètement l'objet et il en croit pas ses yeux. Ça alors ! Il connaît ce coffret en bois. C'est lui qui l'a peint. Mais qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à l'intérieur pour que ça pue à ce point ? Et puis d'abord qu'est-ce qu'il fiche là ? N'importe quoi ! C'est elle qui est venue l'enterrer là ? Elle est complètement malade... Il essaie de l'ouvrir mais bien sûr c'est fermé à clef. Il se rappelle qu'il y avait une petite clef en bronze. Il se rappelle que l'antiquaire lui avait vanté la rareté de cette clef qui avait une forme parfaitement originale d'un style dont il a oublié le nom. Une clef en forme de cœur ciselé. Elle était attachée à la poignée par une cordelette mais elle n'y est plus. Avec son

laguiole, il fait sauter la minuscule serrure d'un seul petit coup de lame. Tant pis pour l'antiquité.

A l'intérieur du coffret, il y a un morceau de viande pourrie.

Mai : je suis folle

Et voilà. Maintenant, j'étais en mesure de reconnaître que ces histoires-là, ce n'était pas pour moi. Pas dans ce réel. Lucas, ce n'était pas réel. Lucas, c'était des points de suspension aux couleurs de l'arc-en-ciel entre des parenthèses grises. Dans la grisaille ordinaire il y avait un mari acariâtre qui me jappait aux mollets quand je m'approchais. Ça c'était du réel. Ce n'était pas pour moi non plus. Ils sont pas humains les hommes, je me disais. Et ces petits trafics du cœur, c'étaient juste des méchants petits projectiles tirés par l'intention assassine de mon destin. Chacun sa trajectoire. Des fois on pouvait se croiser. C'est tout. Juste se croiser, voilà. Au passage, les hommes en profitaient pour vous faire du scandale dedans, pour vous offrir un cornet de mauvaise surprise à manger plus tard toute seule dans votre coin avec des vrais morceaux de moquerie au milieu. Je n'en pouvais plus de lire et relire ce mail. Je n'en pouvais plus des coups de dents de ce mari trompé, et c'était le moment de trouver quelque chose. N'importe comment, maintenant, il fallait que je trouve le moyen pour que tout ça finisse vite.

Il fallait en quelque sorte que je fasse un deuil d'une réalité qui avait toujours rechigné à se réaliser à mon avantage. Je me disais comment faire ça ? Comment ? Comment faire le deuil de ma mauvaise réalité ? Oui comment trouver cette cérémonie, inventer une célébration qui me sortirait tout ça du ventre, une cérémonie qui tordrait le cou à mon ventre et à ma tête en même temps. Il fallait la pire. Je me disais qu'il fallait la pire. N'importe quoi mais du pire, du méchant, du sordide, quelque chose à la hauteur de ce qui se tortillait dans ma cervelle, quelque chose de terrible, dégueulasse. Un deuil de mon humanité, il faudrait du sang, du compost, du pourri. C'était comme ça. Ça ne devait plus durer ces pensées qui me réveillaient la nuit juste pour m'ordonner de m'enfoncer les doigts dans le sexe, et ces doigts empressés et obéissants qui cherchaient la carotide d'un fantôme, ce désir fantôme qui m'éventrait toutes les nuits, ce dégoût pour ma vraie vie qui m'écrasait les poumons... il fallait que tout ça finisse. Plus de sentiments pour personne ! Finis les sentiments ! Finies les personnes ! Finis les émotions, l'excitation, le trouble qui vous grincent chaque nuit dans les dents, qui vous tordent la langue à l'intérieur de la bouche, qui vous épinglent des papillons inutiles au bord du ventre, qui vous fourmillent en permanence autour de vos mains trouées, qui vous rongent les rêves. Fini ! Fini ! Tout ça, ce n'était pas réel, pas humain. Tout ça n'existait pas, non, ce n'était pas là. Pas dedans. Pas pour moi. C'était juste des illusions qu'il fallait sortir de là. Il fallait qu'elles me rendent l'âme maintenant.

Il fallait que ça s'arrête, que je supporte de vivre sans les illusions et le plus terrible c'est qu'en même temps que je me disais ça y est, ça suffit, et bien rien ne se passait ! Rien n'explosait, rien ne s'écroulait, rien. Pas une larme. Pas de lamentation. Pas de désespoir. Pas un mot. Rien. Lucas disparaissait tout d'un coup, à la fin d'un mail le jour même où je convoquais mon mari au parlement des couples brisés et qu'est-ce que ça changeait ? Rien. Convoquer mon mari c'était encore être avec lui et la disparition de Lucas c'était

encore jouir de Lucas. Sa disparition c'était encore être avec ça, avec quelque chose qui me remplissait encore... pleine de son absence, avec le plaisir d'un poids mort de lui que je traînerais d'une main et dans l'autre main le poids de l'ombre d'un mariage raté, un seau vide pour longtemps, toujours peut-être maintenant. Et c'était presque du confort d'être installée là dans la vie vide, d'être arrêtée là comme en plein milieu d'un endroit où rien d'autre n'arriverait plus que ça : rester accrochée là, un hameçon entre les omoplates, suspendue à mon inhumanité pour survivre.

Il faut faire attention avec son humanité.

Il faut des fois la rejeter loin des jours et loin des nuits.

Il faut se retenir d'aimer les hommes.

Il faut tout recouvrir avec du pourri, de la décomposition, de la répugnance. Du dégoût.

Sous cette croûte, le vide pourrait vivoter tranquille, avec ses manches relevées, avec ses yeux grands ouverts sur le spectacle, avec l'effroi sans suspense et se creuser dans le ventre jusqu'au fond pour sortir ce qu'il pourrait bien y rester.

On était en mai. Une odeur de printemps périmé s'est mise à flotter dans la pièce, de la lumière un peu crasseuse passait à travers les vitres que je n'avais pas nettoyées depuis des mois, des oiseaux faisaient du bazar dans les bambous, dehors, et j'étais certaine que je me rappellerais pendant des années avec une précision de scalpel chaque détail de cette ambiance avec l'odeur, la lumière, le bruit ressuscités autour de moi dans l'ombre des heures futures.

J'ai éteint mon ordinateur. *Il faut que je m'y mette tout de suite.*

Après, aussitôt après, monter au grenier, chercher la belle jupe rouge que j'avais cousue pour mon mariage, elle m'allait bien encore, le maquillage dans la salle de bain, du rouge vif sur les lèvres, du rose aux joues, du gris autour des yeux, un coup de brosse, les cheveux fous, incoiffables... tant

pis ! Je suis descendue déguisée en mariée, je suis sortie, je me suis assise au volant de ma voiture et je suis allée chez le boucher. Une chanson dans la tête. *Il aurait mieux valu ne jamais se connaître... Dans ce monde.... Qui vieillit... Les rêves que nous avons fait naître.... Il faudra bien... Qu'on les oublie....* "Le boucher", c'était le titre du premier roman de cul que Lucas m'avait donné à lire pour ma rééducation sexuelle. *Oh mon amour... tu m'avais dit que tu m'aimais.... Et que jamais.... Tu n'irais loin...* Le "boucher" d'Alina Reyes je l'avais lu puisqu'il me le donnait à lire, lu avec toutes les stupéfactions parce que j'étais végétarienne d'une part et d'autre part je sortais d'une période d'abstinence de presque dix ans... ....Je l'avais lu, "le boucher" d'Alina Reyes, en me demandant pourquoi il me l'avait donné, ce livre-là et pas un autre, et sans trouver la réponse, ou alors la réponse que peut-être c'était celui-là qu'il avait choisi pour me laisser entrevoir la crudité la dureté des vrais fantasmes mais aussi bien il me l'avait donné par hasard, sans raison précise. Je suis allée chez le boucher du village sans préméditation ce mardi matin en chantonnant. *Mais le nœud que tu as dénoué... dans nos liens..... se serre sur ..... mon cœur chagrin....* Chez le gros boucher à la face porcine, le mardi matin, c'était le jour des abats. Ça tombait bien. Sur l'étal, dans les viscères des bêtes qu'on mange, il y avait un plat sanglant rempli de cœurs de porc. J'ai acheté le plus gros. Donnez-moi celui-là, s'il vous plait, merci, au revoir, bonne journée. Un bon gros cœur à dimension humaine paraît-il les porcs ont le même cœur que moi, les porcs ont le même cœur que les hommes qui sont si maladroits avec les aventures à dimension humaine.

Quand je l'ai déballé sur mon bureau, au milieu des brouillons et des restes de toutes les pages pathétiques que je ne pouvais plus arrêter de m'écrire sans jamais plus jamais les lire surtout, le cœur était comme le mien, froid et mort, minable. *Quand ils auront... cloué mon cercueil... Et que mon heure.... Sera venue....* Luisante, veinée de violet et de blanc, sa peau collait à mes doigts et aux feuilles où elle laissait la trace d'un jus qui ne ressemblait presque plus à du

sang. Des caillots noirs perlaient à tous ses orifices, des gros caillots, des bouchons mous et élastiques et je me disais maintenant est-ce qu'il faut que je le mange, à cru, à froid, mordre à travers et le déchirer avec les dents en me barbouillant les joues de son jus noir, que je le mâche le digère et l'expulse et c'est fini, après c'en est fini de lui. *Viendras-tu dire... Verser une larme et dire....* Mais c'était trop peu, pas aussi facile pour que ça finisse je le savais. Avec la pointe des ciseaux de bureau je taillais dans cette chair des petites échancrures en V, des écailles dont les pointes humides se soulevaient et suintaient doucement. Au bout d'un moment quelques perles roses. *Ci-git un cœur que j'ai connu ?....* Il faisait froid.

Un cœur qui ne bat plus ça donne froid aux yeux et c'est avec ce givre autour des yeux qu'on peut le regarder en face. Je l'ai regardé.

Est-ce qu'il faut que je le rentre, je me disais, est-ce que je pourrais arriver à l'enfoncer tout entier ce cœur de porc dans mon sexe qui ne comprend pas les explications les démonstrations et qui ne sait pas lire le mot fin et qui crève la faim et qui voudrait encore se gaver des hommes. Le rentrer tout au fond et le garder là, pleine. Ce n'était pas ça que je voulais faire mais quoi je ne savais pas je le regardais seulement avec cette glace dans les yeux et j'avais cette urgence de faire n'importe quoi tout de suite quelque chose de pompeux pour célébrer cette pensée sombre que tout ce qui viendrait maintenant viendrait trop tard ou en quelque sorte moins fort que tout ce qui avait déjà été vécu. Il fallait un sabbat calme et noir.

J'ai installé le cœur bien confortable dans une boîte en bois sur un lit de papier. Un petit nid bien souple avec les brouillons déchirés en lanières. Cette petite boîte peinte à l'ancienne avec des fleurs pas très belles et des couleurs passées, mon mari me l'avait offerte pour y mettre mes secrets et elle n'avait encore rien trouvé à contenir. Elle fermait avec une clé de bronze gris, oxydée et terne que j'ai fait jouer plusieurs fois dans la serrure minuscule, aller-retour,

aller-retour avant de soulever le couvercle une dernière fois. Pour regarder une dernière fois ce cadavre de cœur. Nous. Regarder ça comme on regarde une dernière fois tout ce qui va nous manquer sur le visage froid et figé de la mort en cherchant une dernière fois ce qu'il pourrait rester sur sa figure aux lèvres serrées, aux paupières translucides, ce qui pourrait rester de ce qu'on lui a connu et sans trouver bien sûr la moindre trace de ça mais juste l'absence, la disparition qui ne peut être autrement que scandaleusement scandaleuse.

Scandale. Est-ce qu'il faut que je crache dessus, je me disais, avant de le refermer le petit secret dans son cercueil fleuri à la main ? Que je lui laisse un peu de ce jus de ma bouche que je laissais sur les hommes ? oui pour ses éternités un peu de ce jus de ma bouche. J'ai visé. Craché. Doucement. Plutôt laissé tomber un gros filet de salive blanche sur le cœur de porc en arrondissant mes lèvres et j'ai fermé la boîte. Double tour. Jeter la clé aux poubelles. Les poubelles passent tout à l'heure. Comment refermer maintenant le trou qu'ils ont fait dans mon ventre de femelle humaine, je me le demande. Oui comment refermer mon humanité, je ne sais pas.

Sur le bureau la boîte. Dedans il y avait les histoires de cœur, pas mon cœur ou celui de quelqu'un en particulier. Pas nos cœurs à nous tous. Nos cœurs d'humains, ils survivent aux histoires inhumaines, ils pompent, ils continuent de battre la cadence. Celui qui était là, dans la boîte il ne battait plus, il ne battrait plus, il avait palpité quelques années sous la couenne d'un porc, d'un sale porc aux babines collantes, je me disais alors que ma main déjà cherchait l'envie de se glisser sous la ceinture de ma jupe parce que c'était là que les pensées envoyaient mes mains maintenant arrêter cette démangeaison permanente les pensées m'enfonçaient les doigts entre les cuisses les pensées réveillaient un agacement chronique dans mes chairs roses.

Sur le bureau la boîte fermée. Elle commençait à sentir. Dedans, la chose morte se décomposait. Ce n'était



pas une chose à proprement parler mais bien morte quand même. Nous. Pas d'histoire de cœur entre nous. Ce qui respirait encore autour de mes os, c'était de la viande. Juste de la viande. Un corps dans sa viande, mon corps tout entier dans sa viande avec tout juste une petite envie de sentir encore l'odeur de la chair, mon corps tout entier ramassé sur les bords d'une volonté de vivre qui continuerait, par nécessité, à frémir. Les gestes et les pinces du désir de vivre au bout des doigts. Désir de viande. Appareillage vital. Et ça attendrait encore d'être pris par les heures qui défilent, ça lâcherait du soupir solitaire, ça ferait encore circuler du jus rouge inutile. Et ça respirerait encore, molécules d'oxygène dans des cellules. Mais il y aurait la chose morte en soi, elle serait dans la boîte elle respirerait plus, elle. Je ne la regarderais plus jamais. Pas la voir. La toucher. Pas la voir pourrir. Bien fermée dans la boîte. *Je veux qu'elle pourrisse hors de moi. Qu'elle se ronge hors de moi. Qu'elle se ronge de ses vermines et disparaisse de moi. Qu'elle disparaisse, la chose morte entre les toi et les moi, l'histoire de cœur avariée avec tous leurs nous possibles et imaginables, ah ah ah, qu'elle disparaisse.* Je me suis levée de ce bureau avec la boîte dans les mains et dedans la chose morte, *lève-toi et descends enterrer ça à la forêt.* Je me disais ce n'est pas toi qu'il faut que j'enterre. Ce n'est pas lui, eux, pas moi et c'était quoi alors que j'allais enterrer avec ces petits pas légers qui m'ont descendue jusqu'à la forêt, avec ces doigts qui ont creusé patiemment dans l'humus la tombe nécessaire et se noircissaient les ongles ? J'enterrais des sexes mâles dressés entre des doigts en train de se glisser déjà comme des canoés bien huilés dans le ventre des nuits impossibles, j'enterrais les lames bien affûtées qui s'enfonçaient au profond de mes envies, j'enterrais les mains chaudes qui se refilaient le paquet de mes désirs, j'enterrais tout ce qui, désormais, tenterait de m' éloigner de mon réel, *je suis de la viande.*

Et puis la boîte a été sous la terre, sous mes pieds, dans cette forêt que j'aurais voulu montrer en habits de

printemps. Je me disais *espèce de folle, comment tu vas faire maintenant pour respirer après cette histoire si tu continues comme ça à en remâcher les remontées plein la bouche au lieu d'ouvrir le bec; à remâcher comme ça tes arrière-goûts, même pas de quelqu'un ou de quelque chose, tes arrière-goûts de rien. Agis.* J'avais tous les débris du monde dans le ventre, durs et coupants, et j'étais debout à m'essorer le ventre devant la terre retournée et remise. Cœur d'acier. Froid dedans. Les yeux sévères. Je me disais j'aurais quand même pu les inviter à notre enterrement et j'entendais partout autour les petits oiseaux qui se tordaient de rire en silence et ils ont pris des gueules de vautours et la mémoire des arbres de printemps ricanait aussi de voir ça. Je leur avais promis à tous des clairs de lune sans précédents, des émois, le chant d'un corps à corps pas ordinaire qui ferait exploser tous les vertiges de leurs feuilles en tapis. Je me suis promis que plus personne, jamais, n'aurait l'occasion de me trouver romantique.

Et maintenant j'étais debout devant ça, crâneuse et dure, avec en quelque sorte une envie de mordre dans les dents et de faire du mal au monde et pour le moins de mettre le feu à la forêt. Les yeux grelottant d'avoir définitivement froid aux yeux. Des morceaux de viande plein la bouche. Viande froide.

Mais Lucas avait écrit : ce n'est pas le froid le plus difficile.

Il avait raison. Ce n'est pas le froid. Le froid fait du bien. Le ventre le sait. Il n'y aurait que le froid pour l'apaiser. Le plus difficile, ce n'est pas les autres non plus, ce n'est pas cette mémoire de l'autre accrochée encore comme un passager clandestin sur la peau, ce n'est pas d'avoir fait ça avec l'histoire de cœur qui n'a pas eu lieu entre les hommes et moi.

Le plus difficile, maintenant, ce seraient les vautours autour de ma tête, ce serait regarder l'hypocrisie dans l'œil des petits oiseaux et y reconnaître soudain une monstruosité en moi comme définitive et m'horriifier moi-même tout d'un

coup, à être là pour toujours, debout sur le tapis des feuilles mortes, le dos contre un tronc, les os glacés jusqu'à l'os et l'estomac mordu par une violence vénéneuse je me disais mâche et avale, espèce de folle, il est temps de commencer à te digérer. *Viendras-tu dire... Verser une larme et dire....*

*Ci-gît un cœur que j'ai connu ?....*

Je n'ai pas mis le feu à la forêt. Je suis remontée calmement le long du petit sentier où toutes les mûres étaient encore rouges dans les buissons de ronces. Je les regardais d'un œil mauvais et je me disais que personne ne les mettrait celles-là dans des pots de confiture et de toute façon pas moi, que c'était fini les confitures de ces mûres-là et les cueillette griffues dans ces ronces-là. Et quand je suis arrivée en haut j'avais encore cette envie de mettre le feu à quelque chose. Une envie sourde qui me tordait encore l'estomac, alors je savais que je mettrais le feu à ma vie. Je ne pouvais plus regarder dans les yeux les gens de ma vie, pas avec les yeux que mon histoire m'avait faits. On dit vingt-cinq ans de vie commune. Ça ne signifie pas grand-chose. Ça peut s'exploser en trois minutes.

Cette fois j'allais partir. Cette vie entourée d'humains ordinaires qui veulent qu'on les regarde avec des yeux ordinaires j'étais prête pour la quitter, je l'avais laissée en quelque sorte dans la forêt elle aussi. C'était autre chose qui viendrait, du rien, oui pour commencer,

du rien.

du vide.

des jours à venir avec rien personne et nulle part pour les accrocher.

Rien



Il aurait dû l'enregistrer. Il n'a pas pensé à ça. Il aurait dû cacher son dictaphone et tout enregistrer parce que toutes ces conneries qu'elle est en train de dire il aurait été bien content de les garder juste pour lui remettre sous le nez dans quelque temps, dans quelques mois, quand elle aurait l'air de faire comme si elle ne les avait pas dites. Il aurait dû la photographier. Prendre son appareil numérique pour que subsiste un cliché, une preuve, une image d'elle ce jour-là, droite comme un i devant la table de la terrasse. Et pour l'occasion, elle a mis sa jupe rouge, sa jupe de mariée, toute froissée, une guenille, elle n'a même pas pris la peine de la repasser, elle l'a enfilée telle qu'elle l'a sortie de sa malle, on dirait une guenille et il voit qu'elle s'est maquillée, sur son visage il voit des traces de maquillage, comme une pute, du rouge trop rouge, le tour du regard abîmé de fard gris. Raide et empruntée. Ses longs bras maigres pendant le long du corps. Les yeux lointains sans aucune émotion.

Il la regarde en se disant qu'il aimerait bien être comme elle, avoir cet air détaché, en recul de ce qui leur arrive. Impossible. Il se sait incapable de contrôler ses émotions. Il se connaît. Pour le moment ça va. Il la regardera calmement et il lui répondra calmement, sans hausser le ton,

essaiera de la regarder dans les yeux.... Merde. Tout ce qu'il voit dans ses yeux, c'est que lui, il ne s'y reflète plus. C'est ça qui est insupportable. C'est ça qui lui donne envie de la prendre aux épaules en la traitant de salope de connasse et de l'envoyer dinguer par dessus le rebord de la terrasse et de sauter après elle pour la rouer de coups. Alors, à un moment ou à un autre, il le sait, même si c'est dans sa tête à elle que ça tourne pas rond, à un moment il perdra le contrôle, il se sentira fou, fou de colère, fou de dépit. Devant cette froideur, devant tout se qui se rétracte de sa vie, là, debout devant lui, comment faire autrement ? ça il se le demande. C'est peut-être même ça qu'elle cherche, un affrontement, une bagarre. *et si je ne la connaissais pas ? et si je m'étais complètement trompé sur son compte ? et si elle n'avait jamais été pour moi ?*

« Si tu veux, on pourrait se marier ? »

L'idée lui était passé par la tête un matin. Il lui avait demandé au petit déjeuner sur le même ton qu'il aurait employé pour lui demander si elle voulait qu'ils mangent au restaurant le soir ou qu'ils changent de voiture. « Tu veux qu'on se marie ? » Il ne savait absolument pas, après douze ans de vie commune et six enfants à la maison, il ne savait pas si elle dirait plutôt oui ou plutôt non mais ça n'avait pas trop d'importance. Il disait ça comme ça. Il était prêt à accepter son refus. Ils vivaient dans la même maison, ils dormaient dans le même lit depuis douze ans alors se marier ou pas ça changeait pas grand chose. Elle avait demandé pourquoi. Pourquoi tu veux qu'on se marie. Il avait répondu qu'il ne savait pas pourquoi, que ça pouvait être sympa, que ce serait l'occasion de faire une grande fête. Elle s'était levée, avait rincé son bol à l'évier, avait essuyé ses mains à son peignoir avant de les passer dans ses cheveux.

- Alors tu me proposes d'épouser le ministre des loisirs.

Bon sang ! Elle avait de ces formules. Il ne connaissait aucune autre bonne femme à qui il viendrait à l'esprit de

répondre un truc pareil à une demande en mariage. Mais c'était sa manière à elle d'accepter. Elle avait accepté. Elle avait dit je ferai tout. Elle s'y était donnée à fond, elle avait tout fait pour leur mariage. Choisi la date. Dessiné les invitations. Elle avait cousu des habits pour eux et pour tous les enfants. Huit tenues différentes. Huit tenues sur-mesure. Toutes dans le même tissu rouge qui ressemblait à de la soie. Elle avait préparé tous les plats d'un buffet de deux cents personnes. Organisé le couchage des proches, le retour des moins proches. Décoré sobrement toute la propriété de petits signes cachés dans les buissons et les massifs. Elle y avait travaillé jour et nuit, ardente, concentrée, infatigable. Mais elle avait semblé aborder le jour du mariage avec une certaine distance, une raideur, comme désorientée et ça l'avait, lui, étonné, parce qu'il s'attendait à ce qu'elle soit plus détendue, plus joyeuse. Peut-être qu'elle était trop préoccupée par le fait d'avoir l'œil sur tout et que tout devait se dérouler parfaitement bien. A la mairie, elle avait dit -oui- d'une voix mal affirmée, un peu trop aigüe, une voix qui n'était pas tout à fait la sienne, enfin qu'il n'avait pas tout à fait reconnue. Ça non plus, il ne s'y attendait pas. Il pensait qu'elle serait moins troublée, qu'elle avait plus de cran que ça. Ensuite, elle avait bu d'un trait toutes les coupes de champagne que les uns et les autres lui proposaient pour trinquer avec la mariée. A vingt-trois heures on la cherchait partout la mariée. Elle était au fond de son lit, saoule comme un manche de pelle, et c'est sûr elle n'avait pas l'habitude de boire de l'alcool, alors elle avait été malade toute la nuit et toute la journée du lendemain elle était restée au lit à caver sa gueule de bois en gémissant, un gant de toilette mouillé sur la tête, sans vouloir voir personne. La fête avait duré trois jours. Personne n'avait manqué de rien. Elle avait tout prévu, tout préparé pour trois jours, pour tous les invités. Une fête somptueuse. Sans elle. Elle était réapparue en début d'après-midi, le troisième jour, par politesse, au moment des premiers départs, une petite mine pâle et mâchée, les yeux cernés, l'estomac dans les chevilles, encore un peu chancelante de sa cuite. C'était la

dernière qu'elle avait prise. C'était sa manière à elle de se marier.

*et si elle n'avait jamais été pour moi ?*

Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans leur vie pour que cette même femme soit là devant lui aujourd'hui à vouloir lui parler de choses sérieuses avec cet air sérieux ? Cette femme sérieuse qui descend en cachette pour enterrer des bouts de viande dans la forêt. Il n'a rien dit. Il a remis la boîte dans son trou, remis la terre dessus, et il a fait comme s'il n'avait jamais vu ça. Jamais il n'oserait lui demander en face ce que ça pourrait bien vouloir dire. De toute façon il n'en a pas encore eu l'occasion parce que quand il est remonté à la maison, après avoir laissé dans la forêt ce qu'il y avait trouvé, et bien elle n'était pas là et depuis il ne l'avait pas vue. Il ignore où elle est allée, ce qu'elle a fait pendant ces trois jours. Et il ne lui demandera pas. Puisqu'elle n'a pas laissé de mot pour dire quoi que ce soit, pas donné signe de vie, il préfère ignorer les détails de ses aventures. Elle a disparu pendant trois jours mais elle est rentrée, tout simplement, tout à l'heure, à huit heures du matin, avec une lueur de sauvagerie dans les yeux, un regard effiloché de chien errant, une trace de rage comme si elle avait été giflée pendant trois jours. Elle est rentrée et elle a effacé tout ça en un quart d'heure. Maintenant, elle est là debout devant lui, calme, coriace et sèche comme une plante rustique. Pour qu'ils parlent. C'est sa femme et elle l'emmerde. Elle a fait de lui un petit garçon qui a peur de se faire gronder.

- J'ai des choses à te dire. Des choses importantes...

- Oui, je me doute... Je sais d'avance ce que tu vas dire.

- Non. Tu ne te doutes pas. Enfin je ne crois pas que tu sais. Je veux qu'on parle de nous. De ce qu'on fait ensemble. Mais puisque tu sais ce que j'ai à dire, tu vas parler en premier. Je vais t'écouter. Je vais te laisser parler. Et après, c'est toi qui m'écouteras...



- Ouais. Il sourit. Je vois...Facile... Hyper facile ! D'abord tu me dis que tu veux qu'on parle et puis c'est moi qui dois parler....

- D'accord. Alors je vais t'aider. Allons-y carrément. Ça ne va pas. Voilà. Je veux dire ce qu'on vit. Je trouve que ça ne va plus du tout. Enfin, moi, ça ne me va plus du tout. Notre couple. Tu vois. Normalement on est un couple... Et bien je ne le sens plus. Depuis longtemps. Et on en parle jamais. Je veux savoir ce que tu en penses.

- Ouais. Je vois... Il répète.

Pris de court. Elle attaque fort. Il pense elle y va franco il va falloir jouer serré. Il cherche quelque chose à dire. Les filles il faut toujours qu'elles fassent un drame de tout. Il faut dédramatiser, voilà, il se dit, je vais dédramatiser.

- Non... moi je trouve pas que ça va si mal que ça. D'accord on s'est éloigné, on est pas aussi proches qu'au début, c'est vrai, mais c'est pas grave. Je trouve que c'est pas grave. C'est normal. Après des années ensemble. Y'a un temps pour tout. Enfin moi, ça ne me gêne pas. Attention, ça veut pas dire que j'en ai rien à foutre. Je sais bien qu'il y a des trucs qui se passent pas super bien entre nous, je dis pas que c'est pas important, mais tu vois, je me suis fait une raison... Je trouve qu'on vit bien ensemble, on se gêne pas, on n'est pas malheureux, ça c'est important. Et puis je sais qu'on a eu des moments très bien, on a fait plein de choses très bien tous les deux... Alors voilà, si tu me demandes ce que j'en pense, moi je dis : on est un couple normal c'est tout. C'est peut-être pas l'éclate tous les jours, mais c'est normal. Moi ça me convient bien comme ça... enfin quoi, j'ai pas besoin de plus.

- Attends, ne te fiche pas de moi. Tu veux dire que si tu me parles sur ce ton, si tu me fais cette gueule d'un kilomètre, tous les jours, depuis des années, c'est parce que tu es content d'être avec moi, c'est pour me montrer que tu es bien et que tout va bien et qu'il faudrait rien changer, c'est ça ?? Et tu vas peut-être me dire aussi que si on ne s'adresse pratiquement plus la parole c'est parce qu'on se connaît tellement bien qu'on n'a plus besoin de se parler pour se

comprendre et puis... si on fait plus rien ensemble c'est peut-être parce que tu penses qu'on en a assez fait et qu'on a eu notre quota...

- Tu t'énerves. C'est pas la peine de t'énerver. Tiens... Regarde....

- Non, je ne m'énerve pas.

- Alors laisse-moi parler. T'as dit que tu m'écouteras alors écoute. Regarde un peu les couples qu'on connaît. Tu crois que c'est mieux ? Tu crois qu'ils sont tout le temps à fond ? Non. C'est pareil que nous. C'est pareil parce que c'est normal. C'est comme ça. Maintenant si on veut chercher des problèmes, si on veut chercher la merde, on peut toujours trouver des trucs qui vont pas, chez tout le monde... Mais moi j'ai pas envie de chercher la merde. Je comprends pas ce que tu veux. Je suis d'accord pour changer des choses si tu as envie de changer des choses, mais tu dis pas. Tu dis rien. Alors je peux pas changer tout seul parce que moi, ce qu'on vit, ça va bien. Ça va très bien. Je vois pas ce qu'il faut changer. J'ai pas besoin d'autre chose. Je suis pas quelqu'un de compliqué. Je veux dire que s'il y a des problèmes c'est peut-être pas de ma faute tu vois. C'est pas moi qui refuse de te toucher depuis des années, c'est pas moi qui ne veux plus dormir dans notre lit. C'est vrai au début j'ai trouvé dur. Mais même ça, je m'y fais. J'aime vivre avec toi et je peux vivre comme ça avec toi, si c'est ça que tu veux. Voilà. S'il y a des choses à changer c'est peut-être toi qui dois changer aussi. Tu comprends. Mais toi t'as peut-être envie de tout foutre en l'air. Compte pas sur moi pour te dire que t'as raison. Moi, si tu as des choses à me reprocher je veux bien... ce qu'il y a c'est que tu pourrais aussi essayer de voir tout ce qui marche bien... Si tu voulais tu pourrais voir les choses sous cet angle. Au lieu de te bouffer la vie. Voilà. Si tu voulais que ça se passe bien, toi, puisque tu es si intelligente, tu trouverais tout de suite le moyen. Mais, non. Je vois que ça t'intéresse pas. Et je sais très bien ce que tu penses...

- Non.

- Quoi ? Non ?

- Tu ne sais pas ce que je pense. Personne ne sait ce que je pense. On ne peut pas savoir ce que quelqu'un pense. C'est ça, ton problème. Tu crois que tu contrôles tout. Tu crois que tu peux imaginer même ce que j'ai dans la tête ? Tu peux pas admettre que l'autre il puisse penser autrement que ce que tu as décidé. Mais non. Tu ne sais rien de ce que je pense. Tu veux surtout pas savoir. Tu t'en fiches. Sinon tu me demanderais. Tu me dirais pas je sais ce que tu penses. Tu chercherais à savoir. Tu aurais envie de savoir . Mais toi, tu demandes jamais parce que ça t'intéresse pas. Parce que tu préfères décider dans ta tête elle pense ceci ou elle pense cela, ce qui t'arrange. T'as la trouille. T'as trop la trouille pour demander. Alors les jours ils passent comme ça sans rien se dire. Et toi, chaque jour, tu te dis ouf ! Un jour de plus de passé comme si tu avais sauvé quelque chose. Alors que t'as rien sauvé du tout. Au contraire. Même pas les apparences. Parce qu'on est dans la même maison, oui, mais tu vois, on vit plus ensemble. C'est comme si on vivait plus ensemble. On ose même plus se regarder. T'as pas remarqué ? On se croise dans la même maison, sans se regarder. Et toi tu dis, je suis content. Je suis heureux comme ça. Ça me suffit. Et tu te rends même pas compte que c'est humiliant pour l'autre quand tu dis ça me suffit. Ça te suffit que j'existe pas dans ton regard. Ça te suffit parce que t'en as plus rien à faire.

- C'est pas ce que j'ai dit...

- C'est pareil. Si on fait rien pour arranger les choses, c'est qu'on se fiche qu'elles aillent mieux. C'est qu'on en attend plus rien. Et maintenant je vais te dire ce que je pense. Après tu pourras dire que tu sais ce que je pense. Je pense que quand on attend plus rien de quelqu'un, il faut arrêter d'être avec lui. Si on est honnête avec lui, si on est honnête avec soi-même, il faut le quitter. Il faut libérer le poste. Je pense que dans la vie, il faut pas occuper des places où on n'a plus envie de faire des choses intéressantes. C'est tout. Quand je te vois, tous les jours, dans la même maison que moi, j'ai pas l'impression que ça te convient. J'ai pas l'impression que tu respire le bonheur. J'ai même pas l'impression que tu y cherches le moindre bonheur. Je pense qu'il faut pas

continuer comme ça. Moi je peux plus continuer comme ça. Je veux plus. C'est fini. Tu vois c'est comme un cancer. Vraiment. Ce que je vis, comme un cancer. Dans le corps. Dans la gorge. Je peux plus avaler. Je peux plus manger. Je peux plus respirer. Ça grossit dans la gorge. Tous les jours ça grossit un peu. Et comment c'est possible que tu dises ça me va, quand la femme que tu prétends aimer est en train de s'étouffer, hein ? Ça te va, ça ? C'est possible juste si je n'existe plus.

- Mais non. Tu exagères tout ... tu exagères. Moi je suis sûr que je t'aime.

- Non. C'est des conneries tout ça. C'est juste des mots. Qu'est-ce que ça veut dire que tu m'aimes, si ça se voit pas... si je le vois pas, si tu montres le contraire. Tu m'aimes quand tu me gueules dessus dans les vignes ? Tu m'aimes quand tu dis à Eleonore que si je reste avec toi c'est pour ton fric ? Tu crois que ça me revient pas aux oreilles ces choses que tu dis sur moi quand j'ai le dos tourné ? Je m'en tape que tu m'aimes si tu m'aimes comme ça. C'est pas comme ça que je veux être aimée moi. J'avais envie d'autre chose, moi. Je dis pas que c'est forcément ta faute mais j'avais pas envie qu'on en arrive là. J'avais envie qu'on se sente vivants, à deux, qu'on soit ensemble pour se sentir vivants. Et là, j'ai l'impression que ça file tout seul, tu vois, que le train, on l'a démarré et puis il est parti avec tout ce qu'on a vécu au début mais il est parti sans nous, et on est comme des cons sur un quai, et ça sera comme ça maintenant, toujours comme ça. On continuera à la fermer et ça continuera à filer loin de nous sans rien changer. Alors que nous, on a changé, on n'est plus pareils. Et je pense la seule chose importante qui a changé c'est qu'on ne s'aime plus. Et toi, tout ce que tu trouves à dire, c'est que tout va bien, c'est que tu sais ce que je pense hein ? Tu dis que tu sais ce que je pense. Tu sais même pas comment je veux être aimée. Et bien je pense, moi, qu'on ne s'aime plus. C'est fini de s'aimer. Fini. Et si je t'en parle c'est pas parce que je me pose la question non, tu vois. C'est parce que je sais. C'est fini. Terminé. Rien d'autre. Chaque fois que j'arrive à la maison et que je vois que t'es pas là, je

me sens soulagée. Tu te rends compte ? Je me dis pas où il est, qu'est-ce qu'il fait, quand est-ce qu'il va revenir, je me dis ouf, il est pas là. Je me sens soulag...

- C'est bon. Putain, ça me fait vraiment chier toutes tes salades. Moi je me casse. C'est pas la peine de discuter. J'ai compris. De toute façon avec toi c'est toujours pareil. Avec toi, c'est pas la peine de discuter. Tu me fais chier avec ta façon de tout tourner au noir. Tout ça c'est rien que des saloperies pour se pourrir la vie parce que c'est trop bien hein quand ça va mal, quand les choses sont pas simples, quand il y a toujours des problèmes ? Tu veux être soulagée ? Et bien tu vas être soulagée. Parce que moi je me casse. Parce que là tu commences à y aller un peu trop fort. Je me barre, tu entends ? J'en ai marre. Comme ça tu vas pouvoir réfléchir tranquille. Et je te conseille de bien réfléchir. Et je te conseille de faire attention à ce que tu dis aussi parce que quand tu auras tout foutu en l'air avec tes exigences, quand tu auras tout cassé, quand tu te retrouveras dans la merde, et bien, tu verras si tu seras « soulagée » et là, il faudra pas compter sur moi...

Il est parti. Le bruit de la porte qui claque. L'accélération des pneus de la Mercedes sur le gravier. Ouf. Elle pense ouf, soulagée. C'est trop pénible les discussions. Ouf, c'est fini. Bien sûr il est parti, *il fuit, c'est un lâche mais je lui ai dit l'essentiel*. Elle n'a pas tout dit mais elle a dit l'essentiel. On ne s'aime plus. Et maintenant ? Maintenant la voie est libre. Elle se poste devant la fenêtre. Enregistre dans sa mémoire l'image. C'est la dernière fois que je regarde le jardin depuis cette fenêtre. L'essentiel est dit. Même s'il n'en a pas pris toute la mesure, même s'il n'a pas encore compris qu'elle le quitte, qu'elle s'en va aujourd'hui, ou demain, ou dans quelques jours, elle a dit ce qu'il y avait à dire et il l'a entendu. C'est fini. Terminé. Il est parti et quand il reviendra, il n'aura plus de femme dans sa maison. Tout le reste c'est du point de détail. Tout le reste, les points de détail, elle lui écrira. Il suffisait d'un seul mot pour faire basculer leur vie : Fini ! Elle l'a dit. Elle regarde la cuisine autour d'elle, les

meubles qu'elle a cirés, les tableaux qu'elle a accrochés aux murs, les casseroles en cuivre qu'elle a pendues aux poutres, les photos des enfants qu'elle a encadrées, les petits cadeaux des amis qu'elle a collectionnés... Fini. Elle n'emportera rien de tout ça. Elle ne prendra rien. On ne peut pas emporter des morceaux d'une vie qui est finie, on ne peut pas amputer la matière du passé. Elle repartira à zéro. Oui à zéro. C'est comme ça qu'on dit. Elle retrouvera dans les greniers ses vieux objets qu'elle avait abandonnés aux poussières. Ses vieux objets d'avant, de quand elle ne savait pas encore qu'elle vivrait ici pendant vingt-cinq ans. Allez, viens ma cafetière émaillée, ma vieille table bancale, mon petit buffet rafistolé, venez, mes petits soldats boiteux qui n'aviez pas assez de classe pour trouver votre place dans ce décor, comme moi, venez, on repart à zéro. On repart en boitant mais on est entiers, on est indemnes, on n' a peut-être pas gagné la bataille mais on est encore vivants. On peut reprendre du service.

Elle se prépare un thé. Un bon thé à la menthe, dans la tradition. Faire bouillir les feuilles avec le sucre pendant cinq minutes, y jeter la menthe après avoir retiré du feu. Laisser infuser encore cinq bonnes minutes, déguster. Avec un baklava dégoulinant de sirop, ce serait parfait pour reprendre sa vie en main. Mais sur le coup, là, elle se sent plutôt épuisée et courbaturée de partout. Pendant trois jours elle a couché avec Jef. Ce matin, à huit heures, elle revenait de Jef. Elle est allée à Jef comme on va en cure, comme on va à la pompe pour refaire le plein quand la jauge affiche « vide » et qu'on s'inquiète sur le nombre de kilomètres qu'on pourra encore parcourir . Parce que Jef est son jumeau. Son frère. Pas un frère de sang. Pas un frère de famille. Mais il est né le même jour qu'elle, et ils ont la même peau. Deux peaux qui se connaissent. Deux peaux qui n'ont pas eu besoin de préliminaires pour s'aimer. Jef est son ami. Quand elle est remontée de la forêt, quand elle a eu fini d'enterrer sa vie dans la forêt, d'enterrer dans la même boîte son mari et Lucas, elle a pensé à Jef qui est son ami. Qui était son ami il

y a longtemps. « Allô... Jef ? Je sais ça va te paraître sans doute bizarre ... ça fait quoi ? Dix ans qu'on s'est pas vus ? J'ai besoin de te voir. Tu te rappelles ? on s'entendait bien, non ? Il faut que je te dise, Jef, j'étais super amoureuse de toi, à l'époque, oui super amoureuse. J'ai bien caché mon jeu, hein ? je l'ai jamais dit à personne. Je l'ai jamais montré. Même à toi, hein ? Tu t'en es jamais douté, je suis sûre que tu t'en es jamais douté. Si ? Un peu ? Non, non, je ne suis plus amoureuse de toi. T'affole pas. Je veux que tu viennes me voir. Je veux que tu me donnes trois jours et je veux faire l'amour avec toi pendant trois jours. Ah ? tu as une femme ? Tu es fou amoureux d'elle ? Ah... ça ne fait rien Jef. Ça change rien. Je m'en fous que tu aies une femme, que tu en aimes une autre. Je te demande pas de tromper ta femme, d'être amoureux de moi ou des conneries de ce genre. J'ai juste besoin de faire l'amour avec toi. Besoin. C'est une parenthèse. Juste une parenthèse dans ta vie, et après fini, promis. Oui je sais, c'est un peu direct, mais je n'ai pas le temps de faire des détours. Il n'y a qu'à toi que je peux demander ça. Tu peux pas comprendre, je sais. Mais je t'expliquerai. Jef, tu viens ? Tu prends le premier train et tu viens ? »

-« Allô, Isabelle ? C'est moi, oui. Non, ça va pas très fort. Tu es chez toi ? Oui, ma femme... Elle me prend la tête. Je ne sais pas. Je comprends pas ce qu'elle veut. Non, non, on s'est pas disputé. Je crois qu'elle a besoin de recul, elle se pose des questions sur sa vie de couple. Enfin, oui t'as raison, je devrais dire *notre* vie de couple. Tu vas pas t'y mettre toi aussi... Mais bon, je vais pas te parler de ça. Ecoute, c'est pas bien grave de toute façon. Ça va s'arranger. Tu la connais... Elle se prend la tête, elle prend la tête aux autres et puis après ça va mieux. C'est toujours pareil. Dis, je peux passer ? »





Juillet : je suis une salope

J'ai dit à mon mari c'est fini et je suis une salope et ce qui est fait est fait.

Je vais laisser la maison où mes enfants ont grandi et je suis une salope.

C'est pas difficile d'être une salope. Ce qui est difficile, c'est aimer. Aimer les autres et s'aimer soi-même. J'ai bien l'impression que la seule chose qu'on aime c'est ce qu'on voulait engendrer, on s'aime pas soi, on aime pas les autres, on aime croire que la vie nous aimera, c'est tout. Après, il n'y a plus qu'à essayer sur nos figures ses crachats ingénus mais pour ce qui est d'y comprendre quelque chose, ça aussi c'est difficile... de se comprendre, de me regarder en face, dans l'hypocrisie innocente du miroir, de voir la convenance de mes monstruosité cachée au fond de l'œil. Soupçonner. Me soupçonner moi-même de n'être que ça : la bête de somme. De quoi au juste ? Qu'est-ce que j'en sais... D'une petite musique intérieure qui veut saigner. Alors, c'est comme ça, je quitte. Un mari. Un cadre. Un nid avec des enfants. C'est comme si c'était fait. Welcome to Paradise

City, ils disaient. Tu as tout pour être heureuse. C'est ça... Tu as de la chance ils disaient des enfants formidables une jolie maison une bonne santé une vie de rêve qu'est-ce qu'on est bien chez toi le bonheur tu te rends compte de la chance que tu as. Non je me rends pas compte. Je vais partir. Bye Bye paradise. Tu parles d'un paradis !

Je pense qu'il devrait y avoir moins d'eau salée à l'intérieur des humains. Soixante-douze pour cent ça fait trop de pression. Ou alors, ça devrait pouvoir de temps en temps déborder, se vidanger, couler à flots. Ça devrait pouvoir pleurer comme il pleut sous l'orage, comme vache qui pisse. Suer à grosses gouttes. Jusqu'à être vraiment sec, sec jusqu'aux os. Mais la sueur et les larmes c'est jamais assez.

Pendant trois jours je suis allée suer avec Jef et je suis une salope.

De toute façon, on me l'a dit plusieurs fois

Ma grand-mère quand j'avais treize ans, espèce de petite salope, glissé doucement dans l'oreille pendant que ma sœur ainée se faisait tabasser par papa. Alors à treize ans, je suis une salope pendant que ma sœur reçoit les coups. Je me dis c'est pas mon tour, c'est pas mon tour et peut-être il épuisera sur elle son envie de taper, il se calmera sur elle et mon tour ne viendra pas cette fois. Pourvu qu'il continue de la cogner jusqu'à ce qu'il n'ait plus envie, jusqu'à ce qu'il m'oublie, qu'il oublie qu'il a une autre fille qui parle aussi aux garçons, et après tout c'est normal que ce soit elle, c'est elle l'ainée, c'est elle qui doit montrer l'exemple, m'empêcher, au lieu de me montrer le mauvais exemple. Et c'est pas la plus petite qui doit dire à la grande ce qu'il faut faire et ce qu'il faut pas faire mais le contraire. Ma grand-mère le sait sans doute qu'on pense ça en attendant que le tour de recevoir des baffes n'arrive pas: tant qu'il continue à la taper elle, il n'est pas sur moi. Dans le couloir, à côté de moi, elle regarde son fils qui tape sur sa petite fille préférée. A l'autre petite fille, elle dit tout doucement dans l'oreille espèce de petite salope, petite salope et c'est pas du tout parce que je parle aux garçons ça elle s'en fiche, elle aussi elle a parlé aux garçons

quand c'était de son âge. Elle dit petite salope parce qu'elle préfère définitivement ma sœur ainée et elle préférerait en quelque sorte que je sois tabassée à sa place et que ce soit le tour de ma sœur qui n'arrive pas, que ce soit sur moi que l'envie de punir s'épuise. Elle me tirerait bien par les cheveux jusque sous le nez de ce père qui n'en finit pas de cogner sur l'autre, de cogner sur celle qu'elle préfère. Elle pense ça certainement que je devrais me montrer, me présenter aux coups et délivrer la sœur ainée et elle le dit tout doucement avec ces quatre mots qui se glissent dans mon oreille, espèce de petite salope, et il n'y a rien à répondre à ça quand on a treize ans. Après, on y pense souvent. On regarde la grand-mère autrement. On a compris quelque chose qu'on n'ose pas comprendre. Un secret qu'on garde avec la grand-mère paternelle sans jamais en reparler, une honte pour les deux, parce qu'elle aussi elle a honte. C'est partagé en silence et ça restera cru jusqu'à sa mort. On l'embrasse le matin bonjour mamie sans la regarder, tous les matins, je me rappelle de ce que tu m'as dit. Mais le temps fait ce qu'il a à faire et avec les années on y pense moins.

C'est Benoist qui me l'a rappelé : alors, c'est toi la salope avec qui il est parti? J'avais vingt-cinq ans et pendant les vingt-cinq ans qui ont suivi, Benoist m'a répété ça chaque fois qu'il me voyait. Avec de l'humour, de la gentillesse et tout ça, cette phrase trouvait toujours le moyen de se glisser dans la soirée. Benoist était un ami. Il disait qu'il n'aimait pas trop la première femme de ce mari qui était devenu le mien. Son pote, il préférait le voir avec moi qu'avec elle il disait et qu'il avait bien fait finalement son pote de laisser l'autre et de partir avec une salope. Il pouvait pas s'en empêcher de dire ça alors c'est toi la salope avec qui il est parti, cette phrase il me l'a servie chaque fois qu'on se voyait pendant vingt-cinq ans. A la sauce du deuxième degré ça passait bien pour pas entamer l'amitié. Cette phrase elle le faisait bander Benoist ou jouir même en quelque sorte. Il se retenait pas. Il jouissait de ça devant l'assemblée des amis. Avec toute sa majesté de patriarche Benoist pouvait se permettre. On sait pas trop

pourquoi mais il pouvait se permettre alors il s'en privait pas. Moi je plissais les lèvres devant l'assemblée des amis et je montrais les gencives. Sourire. Je ne faisais pas de commentaire. Avec Benoist on faisait pas de commentaire. On souriait pour ne pas être écrasé par la masse du personnage. On en riait avec lui d'être la salope avec qui.... C'est comme ça qu'on est restés amis quand même pendant vingt-cinq ans sa majesté Benoist et moi.

J'ai cinquante ans maintenant. Je suis une salope. Ma fille me l'a dit il y a quelques jours, les femmes sont toutes des salopes, même moi? oui même toi. Même toi ? oui, même moi.

Pour ma grand-mère, pour Benoist, pour ma fille, je ne suis pas sûre. Je ne suis pas sûre qu'ils parlent tous de la même chose quand ils me traitent de salope. Je n'ai plus qu'une vague idée de ce que c'est.

Avec Jef c'est pas pareil. Jef, il parle pas comme ça. Il est délicat. Oui, pour ce qui est de la délicatesse, je peux lui faire confiance. Il était à l'heure au rendez-vous que je lui avais donné et quand il est arrivé, j'ai trouvé qu'il était beau comme avant, comme il y a dix ans, quand j'étais amoureuse de lui. Je l'attendais sur un banc, dans le jardin d'enfant qui est pas loin de la gare, au milieu des toboggans, des balançoires et des rires, je lisais Marguerite Duras et tout d'un coup, en relevant la tête, je l'ai vu, les deux bras appuyés à la barrière, il attendait. Alors, il a sauté d'un seul coup par dessus la barrière et je lui ai dit c'est pas mal quand même à cinquante ans, tu as l'air en forme, il a ri et on s'est tout de suite embrassé sur la bouche longuement comme dans les films au milieu des enfants qui se moquaient de nous et des mamans qui nous ont regardé partir avec des sourires attendris en pensant à la monotonie de leurs vies. En marchant dans les rues, je lui ai tout raconté et tous les vingt mètres on s'arrêtait de marcher et on s'embrassait sur le trottoir comme si on était fous amoureux et encore jeunes. Je lui ai dit qu'il devait faire tout ce que je voulais pendant trois

jours, et il a répondu qu'il était venu pour ça et j'ai ajouté que ce que je voulais c'était qu'on fasse l'amour jusqu'à l'épuisement jusqu'à la douleur et rien d'autre parce que c'était certainement la dernière fois que je le ferais de ma vie et que je comptais sur lui pour que ce soit exceptionnel. Et aussi qu'il faudrait avec sa bouche et ses mains qu'il nettoie tout ce qu'il trouvait de blessé sur moi. Jef a une belle bouche très douce et des petites mains courtes pleines de cicatrices auxquelles il manque une phalange arrachée par un outil. Il est ferrailleur et poète. Il n'a jamais eu peur de se livrer pleinement à son humanité. Il était d'accord pour tout.

D'abord je l'ai amené au café des Arts. La table était libre, celle où Lucas m'attendait le jour où on s'était retrouvés après trente ans, je l'ai fait asseoir et on a bu un café. Puis, je l'ai fait lever et je l'ai amené se promener sur les bords de Garonne, là où j'étais allée avec Lucas. En marchant, en m'écoutant, il a caressé sans cesse mon bras entre ses doigts refermés qui en faisaient tout juste le tour. Mon petit bras maigre et ses doigts de ferrailleur autour, du poignet à l'épaule. Ils montaient et descendaient tout le long et c'était agréable de parler avec cette attention distraite portée sur ce doux va et vient de sa main refermée autour de mon bras. Ensuite je l'ai fait monter en haut du grand parking urbain d'où on a une vue imprenable sur les toits de la ville et où je n'avais pas osé prendre la main de Lucas. Je lui ai dit embrasse-moi. Et après on était prêts pour s'enfermer dans une chambre pendant trois jours. Jef est formidable. Il a joué le jeu à fond jusqu'au bout. Il a voulu déshabiller lui-même mon corps quinquagénaire et avant de l'honorer, il a enlevé un à un lentement chacun de mes habits avec la même émotion que s'il découvrait la plus belle fille du monde. Il a compris que je l'accueillais sous les pans d'un voile dont je ne lui révélerai jamais les vrais secrets, il a compris que j'étais à terre, tombée aux pieds de ma vie mais il en avait vu d'autres et ça ne l'impressionnait pas. Il s'est baissé pour me ramasser, me relever, doucement, gentiment, avec la

sollicitude des grands. Et délicatement, il est arrivé à toucher du bout du doigt le bon endroit.

On dit comme des bêtes. On a fait l'amour pendant trois jours et trois nuits, *comme des bêtes*. Brûlants d'une voracité de se prendre. De s'empoigner l'un l'autre *comme des bêtes* et de se prendre en trois petits jours tout ce qu'il y aurait à prendre et de ne rien laisser. Le matin du quatrième jour, Jef a posé sa joue à plat sur mon ventre et il a dit « c'est fini ». Puis il s'est écarté de moi, il s'est couché sur le ventre, il a dit monte sur moi, allonge-toi sur mon dos et ne bouge plus et on a dormi comme ça un petit moment, cuisants, collants de douleur et exténués. C'était fini. Je n'étais plus en colère contre moi. Je n'étais plus en colère contre ma bestialité. Jef est reparti. Je ne l'ai pas raccompagné parce qu'on ne voulait pas être des amoureux qui se font leurs adieux sur un quai de gare. Jef est retourné à sa vie, il m'avait guérie de ce mal des saintes où rien de ce que je faisais ne semblait jamais assez pur. Il m'avait immunisée contre l'odeur de sainteté. Maintenant j'étais en mesure de faire ce que j'avais à faire.

Jusqu'au bout.

La vie, elle est comme ça. On peut s'y exposer comme un trophée ou s'y jeter au fond de la cuvette et tirer la chasse. Ça ne change rien. La vie, c'est un jeu radical. Ses règles sont impitoyables. On les comprend petit à petit. Rien à gagner et rien à perdre. Juste le jeu pour le jeu, jusqu'au bout. Pas de tragédie. On peut s'y aventurer, s'y égarer à corps et à âme, on ne risque strictement rien. Cap ou pas cap c'est tout. Pas la peine de perdre du temps à se demander qui sont les humains qui nous tombent comme ça du ciel, qui nous tombent dans les bras ouverts... Pourquoi ces humains-là et pas ceux d'à côté....Pas la peine de chercher à savoir le mal qu'ils nous font ou celui qu'on leur fait. Nos bras sont magnétiquement vides, naturellement vides, sans désespoir et sans questions, quelques semblables y tombent au hasard pour remplir ce creux. Voilà. Il faut juste apprendre à rester d'acier pour en sortir survivant.

Immobile indifférence de l'autour, je suis là, je reviens de loin, valises prêtes, toutes affaires cessantes, suspendue dans un temps que plus rien ne démange, comme une imbécile, avec mon petit tas de miettes dans les mains qui a été un cœur battant pour ceux, battant pour d'autres, un triste cœur battu que je ne veux jamais montrer à personne.

Soit. Puisque vous le dites, je peux être une salope. M'amuser à être une salope. Une salope exemplaire pourquoi pas, comme on peut être une mère exemplaire, ou une épouse à sa place d'épouse dans un lit aux draps propres ou autre chose comme la petite fille modèle à sa grand-mère avec la gratitude et tout ça, une amie qui n'a pas de vacherie sur la langue, une grand-mère gâteau avec des histoires plein la bouche, une salope aussi. Pourquoi pas une salope. Une salope exemplaire à sa place dans les lits, avec l'ingratitude et des vacheries. Je suis une salope. Si vous le dites. A cinquante ans, ça ne me fait en quelque sorte ni chaud ni froid. A cinquante ans, je peux tendre la dignité aux assauts comme on tend la croupe. Tout peut s'y enfoncer en glissant. Elle est bien huilée par la salive des crachats qu'elle a reçus. Mon corps aussi. Il a été gagné au cynisme. Il a perdu sa générosité. Il a perdu sa bienveillance. Il a fini de ronger ses envies d'être caressé tout doucement, de recevoir lentement le plaisir, d'être baisé par les anges jusqu'à l'épuisement ou jusqu'au sang maintenant il lèche ses blessures en solitaire *comme une bête* qui se soigne.





Dans le village on dit qu'il a quitté sa femme pour une jeune. On dit qu'il l'a fichue dehors comme ça après des années. Que son premier divorce déjà avec ce que ça lui avait coûté c'était pas assez cher peut-être en tous cas ça lui a pas servi de leçon et pourtant elle avait l'air bien celle-là. Pas orgueilleuse. Pas bêcheuse. Elle méritait pas ça. Qu'il est vraiment ridicule avec ses mines de vieux play-boy sur le retour. On dit qu'il ramenait des femmes à la maison pour faire des choses pas avouables. Qu'il se gênait pas. Ça non ! Il se gênait pas. Et pour qui il se prend ? On dit que ça lui portera pas chance.

Non c'est pas ça. On dit qu'il est trop violent, ce type. Qu'il a des accès de fureur incontrôlables, on dirait pas comme ça mais c'est vrai, une vraie brute. Qu'il l'a rendue très malheureuse. On dit qu'il lui en a fait baver, il paraît et comment elle a fait pour le supporter si longtemps on se le demande. On dit qu'il la battait. Que même, un jour il l'a menacée avec son fusil de chasse et qu'ensuite il a cassé son fusil en deux contre le tronc d'un arbre et n'a plus jamais chassé. Si. Si. C'est vrai. C'est la femme de ménage qui l'a vu. Ah... on peut dire qu'en trente ans, elle en a vu des vertes

et des pas mûres dans cette maison. Elle en a à raconter. C'est sûr.

Dans le village, on dit que pas du tout, on dit c'est une histoire de cul, il couche avec son employée depuis longtemps, c'est tout. Oui celle qui vient le midi manger avec lui au café des sports de temps en temps. La petite. Mignonne. On dit que c'est lui qui a payé la maison qu'elle vient d'acheter. Non pas sa femme. L'employée, elle vient d'acheter une maison et c'est lui qui paye. Si elle se colle avec lui, celle-là, c'est pas pour ses beaux yeux, c'est clair. Oui. Oui. Parfaitement. On l'a même vu avec elle en train d'y faire des travaux. C'est pas pour conduire le tracteur qu'il l'a embauchée cette petite vous pouvez me croire. Et s'il lui paye une maison c'est pas pour rien. Il se cache plus. Même on dirait qu'il est fier de venir se montrer avec une jeune. S'il croit qu'il nous impressionne. On dit qu'à son âge c'est juste une honte, un vieux play-boy sur le retour, c'est ridicule ça doit bien lui faire dans les soixante ans maintenant et que c'est trop tard pour qu'il se mette un peu de plomb dans la cervelle. Qu'il a toujours été un fils à papa et on se refait pas. On dit que sa femme elle le tenait un peu mais sans elle, à faire le chaud lapin comme ça avec des belles filles et des grosses voitures et ses cheveux teints en noir, il aura vite fait de brûler le patrimoine familial. Que c'est souvent comme ça dans ces familles bourgeoises qui regardent tout le monde de haut, s'il n'y a pas assez de discipline, une génération construit le patrimoine et la génération suivante le flambe. On dit qu'on les envie pas. Non. Vraiment. Y'a pas de quoi les envier.

Dans le village, on dit qu'à une époque, cette famille possédait toutes les maisons et toutes les parcelles de vignes jusqu'au collège et même le crédit agricole, la pharmacie, le garage tout ça c'était à eux, c'était une grande fortune, oui, je vous jure, la plus grande fortune du coin, vraiment, mais elle est loin cette époque, et quand on voit ce qu'il en reste aujourd'hui de tout ça, si c'est pas malheureux, quand

même... plus grand-chose c'est sûr, presque tous leurs biens ont été vendus. Si c'est pas une honte.... Ah, vous pensez, si le grand-père voit ça, paix à son âme, il doit se retourner dans sa tombe. Un jour, ses descendants feront les ouvriers agricoles pour quelqu'un d'autre et on dit qu'à l'allure où ça va avec celui-là, ce jour, il n'est pas si lointain qu'on croit.

On dit aussi qu'on l'a vue, elle, dans la salle d'attente du docteur, elle avait une petite mine et les yeux perdus que ça fait pitié de voir ça.



Rien. Rien n'a bougé. La maison est intacte. C'est ça qui le sidère. Comment croire qu'elle est partie. Si ça se trouve c'est pas vrai. Si ça se trouve, ce message qu'elle lui a envoyé sur son portable - *j'ai déménagé hier* - c'est des bobards. C'est juste pour le faire revenir. Tout va bien. Il est revenu. Il a fait dix fois le tour de la maison pour trouver ce qu'elle a emporté. Rien. Il ne manque pas le moindre objet. Si elle est partie, elle serait partie sans rien ? Après tout, ça se pourrait bien. Ce serait sa manière à elle de lui montrer qu'elle peut se passer *entièrement* de lui. Mais non, si elle n'a rien pris, c'est que tout va bien. - *j'ai déménagé* - Quand on déménage, on emporte des choses avec soi, non ? Il pense : si elle part, de toute façon, elle prend tout.

Quand il est rentré, la maison était en ordre. Elle a fait un ménage chirurgical. Elle n'avait pas fait le ménage comme ça depuis des mois. Tout était nickel de la cave au grenier, des sols aux plafonds. Sur son bureau à lui, elle a dressé un couvert de cérémonie. Un couvert pour une personne. Les unes sur les autres, trois assiettes du service de Saxe, et puis l'argenterie, les deux verres en cristal, la serviette brodée, et une enveloppe sur laquelle elle a écrit « bon appétit ». Il sait que dans l'enveloppe il y a une longue lettre pour lui, quand

elle laisse une enveloppe il y a toujours, dedans une longue lettre de plusieurs pages et il hésite à l'ouvrir, il n'ose pas. Leur dernière conversation remonte à dix jours. Elle lui avait dit *c'est fini*. Mais ça veut rien dire ça. Ça veut juste dire qu'elle en a marre et qu'elle veut que ça change. C'est pas la première fois qu'elle en a marre. Il tourne l'enveloppe entre ses doigts, il ne sait pas quoi faire alors il la pose et refait encore une fois le tour de la maison. Il ne manque rien. Il manque même pas une seule fourchette, il en est sûr. Son bureau. Son bureau est fermé à clé. C'est le seul truc inhabituel. Mais il doit avoir un double quelque part. Où ? Il trouve une clé qui tourne dans la serrure. Si ça se trouve, elle est là, dans son bureau. Elle est là à l'attendre. Elle a toujours des mises en scène pas possibles. Oui si ça se trouve c'est ça. Elle doit être là. Elle a caché sa voiture quelque part et elle l'attend dans le bureau et l'incident est clos.

Le bureau est vide. Vide. C'est à dire pas seulement qu'elle ne s'y trouve pas. La pièce est entièrement vide. Plus un meuble, plus un livre, plus une seule feuille, plus une tenture sur les murs, plus d'ampoule au bout de la douille du plafond, plus de tapis, plus rien, rien et il pense : *évidemment*. Evidemment, son bureau. C'était là, chez elle ! C'était là, son univers ! C'est le seul endroit qu'elle a vraiment habité. Le seul endroit où elle avait installé des choses à elle. Il réalise que dans tout le reste de la maison elle n'a rien pris parce que rien ne lui appartenait, parce que tout est à lui, parce que tout est chez lui. Il réalise que oui, elle est partie et elle a déménagé en entier son tout petit univers et il va s'asseoir devant la lettre, devant le couvert de cérémonie. Bon appétit. Il pense *elle a tout pris*. Il a peur de cette lettre.

Si ça se trouve elle a un autre homme, elle a trouvé quelqu'un. Elle est partie rejoindre quelqu'un. Mais non. Si c'était le cas, ça se verrait, elle soignerait mieux son apparence, il sait renifler ces choses. Non, il a rien senti de ce genre. Au contraire. Elle se maquille plus. Elle s'habille n'importe comment. Elle est devenue sèche comme un coup

de trique. C'est pas comme ça qu'on attire les mecs. Si elle avait un mec, elle serait ... comment dire... plus chaude, oui, plus chaude que ça.

Et voilà. Soyez sympa avec les bonnes femmes et voilà comment on vous remercie. En temps normal, il irait fouiller dans les tiroirs de son bureau, chercher un indice, de ce qu'elle a en tête. Mais là... qu'est-ce qu'il pourrait bien faire à part lire cette lettre? Il va bien falloir maintenant qu'il ouvre cette enveloppe et qu'il lise cette lettre. Il n'arrive pas à croire qu'il se passe quelque chose de définitif. Non. Il ne peut pas croire qu'elle puisse le laisser à vivre là sans elle dans cette maison où une pièce a été entièrement vidée. Elle va revenir. Elle ne peut pas être partie pour toujours. Elle ne peut pas m'avoir fait ça. Il ouvre l'enveloppe. Il commence à lire. Non. Il n'en revient pas qu'elle ait pu lui faire ça.





Août : je suis Méchante

J'en reviens pas encore de t'avoir fait ça.

Allez, dans le frigo, au fond du bac à légumes, tu vas trouver une bouteille de champagne. Va la chercher. Ouvre-la et sers toi un verre bien plein. Avant de commencer à lire cette lettre, lève ton verre et vide-le d'un trait à ma santé. Puis sers-toi un deuxième pour le boire à petites gorgées pendant que tu liras. Allez, à la tienne.

Je suis partie.

Au moment où tu lis cette lettre, je suis partie. Je n'habite plus dans ta maison et j'écris avant le dernier voyage sur un coin de ton bureau parce que le mien n'existe plus. Ce qui veut dire en clair que c'est toi que j'ai quitté. J'ai emporté avec moi tout ce qui m'est cher. Ce n'était pas beaucoup, ça tenait dans cette seule et unique pièce, si les murs n'étaient pas des biens immobiliers, je les aurais démonté pierre à pierre pour les emporter aussi et pour que mon bureau disparaisse. Tu vois, avec quelques vieilleries retrouvées dans le grenier, mon univers était tout entier transportable dans un coffre de voiture. J'ai fait quatre allers-retours et il n'y manque rien.

Donc, à partir d'aujourd'hui, tu n'as plus de femme. Je te quitte, tu te rends compte. C'est un grand moment dans nos vies. Allez, bois une petite gorgée. A la fin de la lettre, je veux que tu sois complètement saoul, et tu n'auras certainement plus trop les idées claires. J'imagine que tu pleureras peut-être sur ton malheur, que tu brameras à gros sanglots comme un faon orphelin, ou alors tu pourrais aussi bien sentir monter en toi une bonne colère d'ivrogne, une de ces grosses colères malpolies qui te prennent parfois sur leurs ailes sans te demander ton avis et s'envolent sans te dire où elles te mènent, mais celle-là ne sera pas comme les autres, celle-là ne sera pas pour moi et elle ne te quittera plus jamais, elle tiendra pour toujours compagnie à ta vie, cette colère-là je te la plante dans le cœur en espérant qu'elle soit définitive.

On s'est supportés vingt-cinq ans. J'en ai cinquante. Tu te rends compte ça fait tout juste la moitié de ma vie que j'ai consacrée à supporter la nôtre. Je dis « supporter », c'est pour son double sens que je choisis ce mot, on peut dire que j'ai été le plus fervent « supporter » de notre histoire et on peut dire pourtant qu'il y a une bonne vingtaine d'années que j'ai commencé à empiler sur mon dos la liste confidentielle de ses insuffisances. Les quatre premières années, on est fan, on rase gratis. Ce sont les années de la découverte. Les quatre premières années j'ai cru à tout ce que tu disais, à tout ce que tu faisais, à tout ce que tu montrais. Les quatre premières années, tu m'as fait croire que tu étais l'homme de ma vie. A partir de la cinquième je savais que tu m'avais mystifiée et que ce n'était pas le cas et sans en faire un drame j'ai commencé à essayer de sauver ce qui pouvait l'être. Et puis j'ai su que j'échouais. Si on ferme sa gueule alors qu'on sait on deviendra forcément un jour ou l'autre méchant. C'est ce qui m'est arrivé. Tous les matins depuis vingt ans, voilà le choix que j'avais en me réveillant pour affronter une journée de plus: dire et partir ou me taire et devenir méchante, te quitter ou continuer à te pourrir la vie. Pendant ces vingt ans je t'ai consciencieusement pourri la

vie, j'ai été ton œil de Caïn, la mauvaise conscience accrochée à ton plafond, le reproche muet braqué sur toi la nuit comme le jour. Je t'ai laissé amonceler tes tas de balourdises sans un reproche, je balayais, je te jetais en silence à la figure mes pelletées de désapprobation et je devenais méchante à l'intérieur sans que tu t'en aperçoives.

La dernière lettre que je t'ai écrite remonte à cinq ans. Cinq ans c'est le temps qu'il nous fallait pendant toutes ces vingt-cinq années qu'on a passées ensemble pour atteindre la côte d'alerte. Tous les cinq ans je t'écrivais : Attention on ne voit plus la ligne de flottaison, tous les cinq ans on renflouait, on jetait le lest, on décidait qu'on pouvait continuer. Tous les cinq ans on repartait pour un tour. Cette lettre n'est pas comme les autres. Il faudra t'y faire. C'est la dernière et le bateau coule. Il y a dix jours, je t'ai dit : « c'est fini ». Cinq minutes après, tu t'es levé de cette table de négociations où je t'avais convoqué, c'est toi qui es parti. Tu as filé. Tu as écrit : « je pars au Ferret. Je pense que c'est mieux comme ça, qu'il faut que je te laisse réfléchir tranquille ». C'est ce que tu as écrit sur un petit post-it que j'ai trouvé collé à mon bureau.

Par égard pour ma personne, tu me laisses réfléchir tranquille mais il y a vingt ans que, tranquille ou pas, je réfléchis en douce à ce ciment conjugal qui nous tient, à cet étrange pacte qui a fait de chacun de nous le gardien de la prison de l'autre et je sais que tu as filé pour autre chose. Je sais que tu as filé comme un voleur parce que tu n'as jamais eu le courage d'affronter les situations en face et parce que l'idée d'une explication t'épouvante et aussi parce que tu vas retrouver Isabelle. Je sais que tu es parti parce que tu préfères ne rien entendre des raisons qui m'amènent à faire mes valises ce matin, de ces raisons que tu connais en faisant semblant de ne pas les connaître, tu es parti pour que ça continue quand même, pour que ça continue comme si...

Mais voilà, c'est trop tard. Il est temps que tu découvres que je suis méchante. Les mâchoires t'en tombent non ? Méchante ? Allez, bois donc un autre verre... Tu peux même verser une larme. Après ton départ, à mon bureau, j'ai pleuré aussi. Pas longtemps. J'ai pleuré un petit peu devant cette évidence qui ne me laisse plus de choix : je suis devenue méchante et partir est encore la chose la moins méchante que je trouve à faire pour toi après avoir passé vingt-cinq ans de ma vie à couvrir tes mensonges et à me mentir à moi-même pour te couvrir, à assister avec indulgence aux dégâts que tu as faits et à les réparer, à peser les conséquences de ton irresponsabilité et à les assumer, à cultiver la certitude gentille que tes actes les plus inacceptables cachaient quelqu'un que je continuais à essayer de trouver en toi. Toi tu as passé tes caprices sur ces années en te reposant sur ce que tu croyais être ma formidable capacité de bienveillance. C'était un marché de dupes. Dans notre conte de fées, Blanche-Neige serrait les dents, se consacrant aux nains, ces six enfants formidables que j'ai élevés, éduqués, soignés, nourris, aimés sous tes yeux sans que tu prennes la peine de faire leur connaissance. Tu n'as été qu'un nain, le septième et puisque Blanche-Neige était méchante, tu ne pouvais pas t'appeler autrement que Grincheux. Dans notre conte de fées, Blanche-Neige restera à dormir au fond du bois, ses joues sont devenues grises, ses lèvres se sont asséchées, et ses cheveux ternes tombent en filasse devant ses yeux froids, son ventre est vide. Elle dort. On va la laisser dormir. Aucun Prince Charmant ne viendra la réveiller. En tous cas, tu n'étais pas de taille pour lui donner le baiser qu'elle attendait.

Donc. Ça y est... Nous y sommes. Je pars. On dit : c'est là que nos chemins se séparent. Il faut que je t'explique que partir c'est pas si méchant. Tu verras. Tu le comprendras plus vite que tu crois. Et tu redeviendras pleinement ce que tu es sans crainte de mon regard désapprobateur qui te pourrit la vie en pourrissant la mienne. Partir c'est moins méchant que ce regard qui ne peut plus te voir et qui porte sur toi

l'éclairage de toutes les méchancetés que j'ai dedans. Si je t'avais dévoilé ces méchancetés secrètes qui m'ont tenue vivante tu aurais été épouvanté et tu m'aurais ouvert toi-même la porte pour que je dégage au plus vite et tu l'aurais refermée à double tour derrière moi en priant n'importe quel ciel de faire en sorte que je ne revienne jamais. Et tu aurais eu bien raison. Parce que, sous la lisse apparence de l'indulgence je suis méchante dedans chaque fois que je te vois, chaque fois que je te pense, chaque fois que je t'évoque, chaque fois que je t'entends et à un point que tu n'imagines même pas, à un point que personne ne pourrait imaginer.

Par exemple, j'ai pensé à mettre de la soude caustique dans tes plantes vertes, celles que tu achètes par camion plein et que tu laisses crever et que tu remplaces quand des gens bien viennent en visite. J'ai cessé de les soigner à ta place, de les arroser, aérer, et j'ai eu envie de les voir jaunir toutes ensemble d'un seul coup sous les yeux des gens bien, empoisonnées par mes soins pour que les gens bien ricanent de toi à l'intérieur en te faisant des sourires de convenance ; tu le crois ça ? Et attends, c'est rien, c'est que de la petite méchanceté mesquine. Comment aurais-tu pu te douter que j'avais envie de te mordre quand tu distribuais tes airs contrits à l'assistance le jour de l'enterrement de Bonne Maman, et j'ai eu envie de te planter un couteau dans le dos la dernière fois que tu as essayé de monter sur moi, j'ai eu envie que ton fils te casse la gueule, oui tu sais, qu'il te massacre, c'était le jour où je l'ai amené aux urgences pour faire recoudre son crâne sur lequel il avait explosé une bouteille après que tu l'aies humilié comme un chien devant sa compagne, j'ai eu envie de te voir ruiné, cherchant un job de misère pour payer des dettes exorbitantes, j'ai eu envie de t'étouffer avec l'oreiller quand j'écoutais ta respiration la nuit, j'ai eu envie que ce médecin que tu déranges toutes les semaines pour rien t'invente une maladie très grave avec un traitement épouvantable aux effets secondaires dévastateurs... enfin bref, j'avais envie non pas que la vie me

débarrasse de toi mais que la vie te donne au moins une fois une bonne fois pour toutes une de ces petites leçons qu'elle ne t'a jamais données. Que la vie m'aide un peu. Et la vie ne veut pas te donner de leçon. Finalement je crois que c'est ça qui m'a rendue méchante, qui m'a donné cette envie de te voir malheureux. C'est le fait que la vie ne m'aidait pas. Il fallait bien que je prenne les choses en main.

C'est mieux comme ça. Crois-moi. Allez, sers toi encore un verre. Ça aurait pu nous tuer d'être ensemble. Ça nous rendait minables, mauvais, bons à rien. Séparés, nous redeviendrons peut-être au moins, bons à vivre. Cette malveillance, moi, elle me tuait. Imagine un peu toute l'énergie qu'il m'a fallu mobiliser pour contenir à l'intérieur de moi son énormité, pour qu'il n'en paraisse rien, pour qu'elle ne fasse pas trop de mal, qu'elle ne déborde pas, qu'elle reste cachée dedans à gonfler gonfler gonfler mais dedans, pour que continue cette sorte d'arrangement à l'amiable qu'on présentait aux admirateurs et qui a maintenu nos deux vies côte à côte dans la même maison pendant si longtemps. Je laissais croire à tous mais surtout à moi-même que je faisais de mon mieux. Je ne saurai jamais si c'était vrai. Je ne savais pas faire autrement. Etre autrement. Je suis épuisée de ça. Je pars exténuée. Ma méchanceté, de jour en jour, a gagné du terrain, elle a pris le dessus sur tout le reste, elle était en voie de me dépasser, de me détruire, oui de se retourner contre moi et de me détruire.

Tu vois, il vaut mieux que je m'en aille... avec elle. Je sais que loin de toi, elle s'éteindra. Il ne s'agit même pas de te quitter. Il ne s'agit pas d'une rupture. Les griefs et les rancœurs que j'éprouve à ton égard sont secondaires. Ce n'est pas seulement à cause d'eux que je boucle ma dernière valise ce matin mais par nécessité de redevenir respectable. Il s'agit de sauver ma peau. J'ai vécu trop longtemps dans les profondeurs de ce lieu peint en rose où les gens pouvaient venir s'extasier devant ta grandeur. J'ai vu tout ce qui s'y tramait. Les élans et les retombées, les montées et les

descentes, les arrivées et les départs, les vérités et les mensonges, les dessus et les dessous des choses, les causes et les effets, les grâces et les disgrâces. Je ne sais toujours pas ce que tu attendais de moi. Que je reste plantée là, peut-être simplement là, à me satisfaire de te regarder satisfaire tes désirs. Tu crois que c'est facile de croire en soi ? Tu crois que c'est facile de s'aimer quand on est rien ? Tu croyais que ce serait facile de m'aimer ? Tu crois qu'on peut aimer sans donner de ce qui coûte vraiment ? Voilà, la bouteille est finie maintenant et je crois que tu sais ce que toi, tu m'as coûté. Je te laisse. Tu te raconteras notre mémoire à ta sauce, comme tu as toujours fait. Tu la saliras ou tu l'embelliras. Tu trouveras que j'étais quelqu'un de remarquable ou la dernière des garces. Une garce remarquable. Tu feras comme tu veux. Et quoi que tu fasses, ce sera comme tout le reste, je ne te pardonnerai jamais de l'avoir fait.

P.S. Je t'ai préparé un tagine aux raisins, c'est toujours ton plat préféré ? J'ai pensé qu'après ce que tu viens de boire, un peu de solide ça ferait pas de mal. Il est dans le four, bon appétit !





Il se lève. Il titube un peu jusqu'à la fenêtre. C'est un mauvais jour et il fait un temps radieux. Qu'est-ce que je fais là ? Il n'y a aucun bruit dans la maison. Pas le moindre bruit. Il voudrait du bruit. D'un geste du bras, il envoie dinguer la bouteille et le verre et les assiettes de Saxe et tout ce bordel qu'elle a mis sur son bureau. Merde ! Qu'est-ce qu'elle croit ? Qu'il va la supplier de revenir ? Qu'il va se mettre à genoux pour la supplier ? Elle peut attendre. Elle le connaît mal. Qu'elle compte pas sur lui pour lui jouer du psychodrame ou du chantage affectif, du je peux pas vivre sans toi. De toute façon, dans pas longtemps, c'est elle qui reviendra ramper à ses pieds. Oui, ça c'est sûr et certain. Dès qu'elle aura besoin de quelque chose, elle reviendra lui lécher les bottes. C'est sûr ! Dans pas longtemps... Merde ! Ah ! Elle a bien caché son jeu ! Il n'aurait jamais pensé que cette nana cachait autant d'orgueil et de mauvais jus dans sa tête.

Il va voir dans le four. Bien sûr, le tajine aux raisins y est. Elle a dit qu'il y était. Elle ne ment jamais. Elle ne mentait jamais. Il le dévore debout dans la cuisine, directement dans le plat, déjà un peu tiède et déjà un peu figé dans sa graisse, presque sans y penser parce que sa tête est pleine de pensées qui s'affolent. Si j'étais un chien, je la retrouverais au flair, je collerais ma truffe à sa trace et je la suivrais la langue pendante et je refermerais ma gueule sur sa cheville pour la traîner jusqu'à la maison. Je la ramènerais. Il se sent mal. Fiévreux. Le feu aux joues et un bourdonnement dans le rythme cardiaque. Cette salope ! Partir comme ça ! Le quitter ! Ça y est, il a mal à l'estomac maintenant. Presque envie de vomir. Il a mangé trop vite. Cette garce ! Elle me le répète tout le temps que je mange trop vite. Elle me le répétait. Est-ce qu'à partir d'aujourd'hui, il faudra tout le temps qu'il parle d'elle au passé ? Il pense : ce sont des petites choses comme ça qui peuvent vous tuer dans la vie. Comme parler d'elle à l'imparfait. Elle était Parfaite. Elle était Remarquable. Il se dit : des fois, la mort, ça doit pas être si mal. Au moins, ça t'évite cette obligation à la noix de toujours rendre ta vie admirable. Il y aurait même des gens pour penser que c'est bien fait pour ma gueule. Il se dit qu'elle les a sans aucun doute tous mis dans sa poche avec ses airs de sainte. Ses airs de martyre qui sait se dépasser.

Il voudrait bien que le téléphone sonne. Il décrocherait. Ce serait elle. Il ne dirait rien. Rien du tout. Parce qu'il ne voit pas du tout ce qu'il pourrait dire. Ou alors, ce serait quelqu'un d'autre et il parlerait. D'habitude, c'est toujours elle qui décroche. Qui décrochait... Si le téléphone sonne, il redeviendra un homme dans une vie normale. Il est complètement saoul. Tellement saoul qu'il a l'impression de sucer l'air du regard. Où peut-elle bien être ? C'est minable ça. En être réduit à se demander où habite sa propre femme. Si elle avait la plus petite considération pour lui, elle aurait au minimum donné son adresse. Il tente une recherche sur internet. Pages Blanches. Si elle a le téléphone... Oui, elle l'a. Il a trouvé ! Oui, il voit très bien où c'est. Il connaît. Dans un

lotissement. Putain ! Un lotissement ! Un petit ensemble de cages à cas sociaux. Des vieux, des femmes seules avec ou sans enfants, des éremistes... Il se marre. Alors là ! ça durera pas longtemps de préférer être là-bas plutôt qu'ici, plutôt que chez lui, plutôt que dans un endroit idyllique comme ici. C'est sûr, elle tiendra pas des lustres. Ça doit puer le pauvre et le con à plein nez. Tiens ! il lui donne pas trois mois avant qu'elle revienne lui demander s'il veut bien la reprendre. Madame Pur Esprit ! Elle a quand même ses délicatesses, elle a quand même son petit besoin d'aisance. Il la connaît. Il suffit d'être patient. Surtout ne pas y aller. Chez elle. C'est pas l'envie qui m'en manque pourtant.

Ou alors, il ira la nuit. En pleine nuit. Quand elle dort. Quand il sera certain qu'elle ne le voit pas. Il passera lentement devant sans s'arrêter, juste pour se faire une idée. Non. Ne pas faire l'erreur d'y aller. Ça me briserait.

Avant trois heures du matin, il est réveillé par une excitation détestable. Comme une démangeaison dans la tête. D'ailleurs, il n'a pas vraiment l'impression d'avoir dormi. Je vis seul. Je ne suis plus marié. Je ne vis plus en couple. Seul. Ces idées noires n'arrêtent pas de tourner dans la nuit et le révoltent. Ce n'est pas que l'idée du célibat lui fasse peur. Au contraire même. Se sentir soulagé de la surveillance qu'elle exerçait sur lui, pouvoir se gouverner en suivant ses envies, sans culpabilité, sans avoir à rendre des comptes, c'est pas pour lui déplaire. Et d'abord, à qui ça déplairait de se sentir libre ? Enfin tout le monde aime la liberté. Ce n'est pas ça qui le révolte. Ce n'est pas l'idée du célibat. Non. Ce qui l'écœure, c'est qu'elle puisse le lâcher d'un coup, décider qu'elle peut tout gommer d'un coup comme ça, comme si elle avait oublié tout ce qu'il lui a apporté, comme si ça n'avait pas d'importance, comme s'il n'existait plus. Elle peut lui reprocher tout ce qu'elle veut, n'empêche qu'elle était bien contente d'être là et d'en profiter. Alors qu'elle vienne pas se la jouer détachée du matériel et tout et tout, maintenant, oui, elle était pas la dernière pour en profiter. Et comme remerciements, après tout ce temps, voilà : je me sens

soulagée quand je vois que t'es pas là, j'ai envie de t'étouffer, j'ai envie de te planter, j'ai envie de te mordre et j'en passe et des meilleures... Et puis quoi encore !!!

Il se dit que c'est la gueule de bois qui l'a réveillé. A cause du champagne d'hier. Il en a trop bu. Le champagne ça lui réussit pas. Elle le sait, elle a certainement fait exprès. Elle a écrit qu'elle est devenue méchante. Il va se lever et il va se préparer un bon whisky-coca. Comme il aime. Dans un grand verre, moitié whisky, moitié coca, deux glaçons, il ne connaît pas de meilleur remède contre la gueule de bois. Il y a au moins vingt ans qu'il ne s'en est pas préparé un. A cause d'elle. C'est elle qui dit qu'elle ne veut plus qu'il touche au whisky-coca. C'est elle qui dit que ça le rend odieux. Qui *disait*.

Après trois whisky-coca, il se sent tous les courages et il roule plein pot dans la nuit sur les routes de campagne. Le lotissement. Il ralentit. Numéro 16C. C'est là. Il passe lentement mais il n'a pas le temps de voir grand-chose. Il va jusqu'au bout de la rue, toujours lentement, pour faire demi-tour et repasse devant. Je ne dois pas m'arrêter. Ça a l'air tout petit. Tu parles d'un jardin ! A peine grand comme un salon ! Ah ça va lui changer la vie. Tout est éteint. Il s'arrête, il descend, referme tout doucement la portière. Deux molosses se précipitent en aboyant contre le grillage du jardin voisin. Bonjour l'ambiance ! Il peut bien jeter un coup d'œil. Juste un coup d'œil. De toute façon, à trois heures du matin, elle doit dormir sur ses deux oreilles, elle. Puisqu'elle est si soulagée que ça, elle doit dormir. Il voit que le portail déglingué pend à ses gonds et qu'il n'y a aucune haie pour protéger ce jardin de poche de la curiosité des voisins. C'est pas de sitôt qu'elle pourra le fermer son portail. Est-ce qu'elle saurait le réparer ? Est-ce qu'elle a pris des outils ? Il s'avance dans le jardin. Comme un voleur. Il colle son front à la porte vitrée. Allez, juste un coup d'œil. Pour voir à quoi ça ressemble. Sa respiration alcoolisée lâche une buée grasse sur le verre. Tout est éteint et il ne peut distinguer quoique ce soit. Une

gueule noire. Il retourne à la voiture prendre sa lampe torche, il revient sans bruit, il braque le maigre faisceau lumineux à travers la vitre et il recule d'un bond, le cœur battant. De l'autre côté de la vitre, elle a pendu son clown, sa marionnette de clown. Ça lui a fichu une de ces trouilles ! Maintenant, après ce coup de peur, il se sent misérable et vulnérable avec cette curiosité et son ivresse qui monte et qui descend. Il se sent minable. Chez *elle*... ces deux mots le rendent dingue. Il a la main sur la poignée de la porte et il sait que tout le temps où elle était avec lui elle n'a jamais voulu fermer une porte à clé et ses doigts brûlent de l'envie de vérifier. Effraction. Il pourrait rentrer par effraction. Après tout, si c'est pas fermé à clé, il n'y a pas d'effraction et puis il a le droit, c'est encore sa femme, non ? Pour autant qu'il sache, tant qu'ils n'ont pas divorcé, elle est encore sa femme et rentrer chez sa femme, pour autant qu'il sache c'est pas un délit, non ? S'il voulait chercher la merde, il pourrait même la poursuivre pour abandon du domicile conjugal. Elle a de la chance qu'il soit pas comme ça. La porte s'ouvre. C'est comme si ça s'était fait tout seul. La porte ouverte, il est entré dans la maison balayant l'obscurité de son faisceau, n'y trouvant que des cartons pas encore déballés, y trouvant un escalier qui doit monter aux chambres, les chambres sont toujours à l'étage quand il y a un étage, y trouvant le désir de monter sur la pointe des pieds pour la regarder dormir. Tout d'un coup, il se dit qu'elle pourrait être avec quelqu'un et que ce serait embarrassant de la voir avec quelqu'un dans un lit.

Elle est seule. Elle dort profondément, sur un matelas posé à même le sol, le dos à plat, bras et jambes écartés, bouche ouverte, une lente respiration en houle. D'abord elle a essayé la chambre numéro un parce que c'était la plus grande. Mais dormir dans une si grande pièce toute vide avec des sanglots dans l'estomac - elle a pleuré toute la journée - et avec ces bruits inconnus, ces résonances de cathédrale, dormir s'est avéré difficile. Derrière la cloison pas assez épaisse, juste contre sa tête, les murmures du logement voisin occupaient toute son attention. Des bruits de pas. Des

bruits d'enfant. Vers minuit, un bébé s'est mis à hurler. Elle a entendu quelqu'un se lever, parler puis s'énerver. Puis, au bout d'un moment, le silence et un peu plus tard, à nouveau des cris du bébé, à nouveau des cris d'adulte. Vers deux heures, elle s'est levée et elle a traîné tout son bazar, matelas, couette, oreillers dans la chambre numéro deux. C'était une pièce plus petite, tout de suite, il lui a semblé qu'elle s'y sentirait moins perdue. Quelle idée elle avait eue de vouloir prendre la plus grande chambre. Elle n'avait pas besoin d'une grande chambre. Elle avait besoin d'un endroit où elle se sente en sécurité c'est tout. Elle s'est recouchée et aussitôt, de l'autre côté de la cloison, un chien s'est mis à aboyer mais elle a senti qu'elle y dormirait plus facilement... Elle avait tellement de choses à faire le lendemain, il fallait qu'elle arrive à dormir. Allongée, les paupières serrées, elle a fait quelques exercices de respiration en comptant les secondes pour empêcher ce tourbillon de pensées qui la tenait en alerte. Sans succès. Elle s'est tournée et retournée deux cents fois sur ce matelas, les yeux brûlants de fatigue et le sommeil a quand même fini par la prendre vers trois heures.

Trois heures trente. Il pose sa main sur l'épaule de sa femme.

- Lève-toi. N'aie pas peur. C'est moi. Lève-toi.

Mais elle ne bouge pas d'un pouce et il doit augmenter un peu la pression de sa main sur cette épaule qu'il n'a pas touchée depuis des années. Il serre à peine avec les doigts et secoue un peu. Lève-toi. C'est moi. N'aie pas peur. Alors elle bondit dans le lit et s'assoie et elle voit le faisceau de la lampe torche et elle le voit lui accroupi au bord du matelas, qui tient la lampe torche et elle sent son haleine toute proche pleine d'alcool, du whisky, elle reconnaîtrait entre mille cette vapeur écœurante du whisky, elle sait que le whisky libère de la violence en lui et sans même oser se demander ce qu'il est venu faire, elle allume la lumière et elle

le regarde épouvantée avec tout d'un coup dans la tête le souvenir de ce même homme qui se tient là ce soir dans sa chambre, ce même homme en train de tuer à la carabine leur chien parce qu'il avait de l'eczéma et qu'il sentait mauvais et qu'il en avait marre de ce clébard.

- Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

Avec une femme normale, il aurait mille choses à répondre à ça. Il ouvrirait son cœur et il parlerait avec sincérité. Il dirait : j'ai besoin de toi, je n'y arriverai pas. Non, sans toi, je n'y arriverai pas. Ne me lâche pas. Tu me laisses à la dérive. Il faut que je m'accroche à toi. Tu comprends. Je ne peux pas faire autrement. Je ne peux pas te laisser partir comme ça. Je sais que c'est nul de m'accrocher, que c'est pitoyable, mais je peux pas supporter... tu comprends... je veux pas que ça s'arrête... je veux dire... nous.... Ça ne peut pas s'arrêter comme ça. C'est trop con. Je supporte pas. Tu comprends....

Avec une femme normale, il dirait : j'arrive pas à y croire, c'est tout. Ça me rend fou d'envisager de croire que c'est fini. J'arrive pas à croire que c'est possible. Je peux pas. Non. Quand je te vois sur ce foutu matelas, je me dis que c'est juste un accident. Juste un putain de mauvais rêve et que je vais me réveiller... tu comprends. Que c'est juste une sorte d'examen que tu veux me faire passer pour qu'on redémarré quelque chose.

Avec une femme normale, il dirait : je veux pas que tu partes. Je veux pas qu'on ne s'aime plus. Tout le reste, je m'en fous. Je veux pas que tu me laisses tout seul dans un monde où je me fous de tout. Merde. Tu peux pas faire ça. Tu peux pas. Ça me rend malade.

Avec une femme normale, il laisserait sortir tout ce qu'il retient depuis son enfance, depuis toujours, toutes ces choses qui font mal et qu'on n'a pas le droit de montrer quand on est un adulte, qu'il a toujours tout fait foirer dans sa vie, tout le temps, et qu'il n'a personne à qui en parler parce que tout le monde s'en fout, et qu'il sait plus du tout quoi foutre de

sa peau et qu'on peut pas vivre comme ça en se demandant toute sa vie ce qu'on pourrait bien faire de sa peau, qu'au bout d'un moment, ça commence à bien faire d'avoir l'impression qu'il n'y a que les autres qui ont le droit d'être heureux et pas lui, jamais, jamais et que des fois c'est à se taper la tête contre les murs même si ça ne se voit pas, il n'aurait pas peur de sangloter comme un pauvre type, oui, comme un misérable, il n'aurait pas honte et il avouerait qu'il est malheureux.

Au lieu de ça, il la regarde sans rien dire, rien, muet, paralysé par le poids des mots qui ne sortent pas. Au lieu de ça, il reste silencieux, il ne sait pas quoi répondre à sa question – qu'est-ce que tu fais ici ? - et il voit bien qu'il lui a fait peur mais il ne voulait pas l'effrayer, il voulait juste vérifier qu'elle existe, on peut pas répondre je voulais vérifier que tu existes et il voit tout de suite que ça va mal tourner, qu'il ne devrait pas être là, qu'il n'a rien à faire là.

- Bon sang, elle dit, qu'est ce que c'est que cette coupe de cheveux ? J'ai failli pas te reconnaître. Mais qu'est-ce que tu leur as fait ? Elle rit nerveusement. Une teinture ? Mais c'est quoi ? Tu t'es fait un henné ? On dirait que t'as un plat de carottes rapées sur la tête !! Elle rit.



Août

Je n'aurais pas dû lui parler sur ce ton. Je n'aurais pas dû lui parler de ses cheveux. Peut-être que si je ne lui avais pas parlé de ses cheveux, rien ne serait arrivé. Peut-être qu'il y avait une possibilité pour que ça finisse autrement... On ne se rend pas compte de la gravité de ce qui sort de nos bouches. On ne se rend pas compte qu'un seul mot, un seul petit éclat de rire suffit à déclencher une catastrophe. On ne se rend pas compte qu'un seul petit mot peut être un mot de trop.

Je savais qu'il avait bu du whisky-coca et je savais que toujours le whisky-coca réveillait en lui une brute endormie. Je ne peux pas dire que je ne savais pas ça. Combien de fois je l'avais expérimenté avant de lui demander de ne plus jamais en boire ? Je ne pouvais pas dire que j'ignorais que la brute endormie ne supporterait pas qu'on se moque de ses cheveux. Et je l'ai fait quand même. En sachant bien que c'était aussi risqué, aussi dangereux que le griffer, le gifler ou lui cracher à la figure.

En entendant ça, comme s'il avait pris une bonne gifle, il a eu un recul. Un brusque recul du visage et puis il

s'est relevé et son corps s'est renversé un peu mais il a redressé la situation. Il était blême et terrifiant quand il s'est mis à hurler.

- T'inquiètes pas. Ah, ça te plait pas ma coupe de cheveux, hein ? C'est ça ? La teinture, ça te convient pas ? Mais je vais t'arranger ça, t'inquiètes pas. Tu vas voir que je vais t'arranger ça tout de suite, moi. Ça va être vite fait ! Tu vas voir.. Merde, il criait, tu vas voir comment je vais t'arranger ça... Il n'arrêtait plus de crier et tout en criant, il a fouillé la poche de son jean avec des gestes précipités et maladroits, comme s'il y avait tout d'un coup au fond de sa poche quelque chose qui le brûlait et il en a sorti son laguiole qui est toujours affûté comme un rasoir et il a commencé à se tailler au couteau une large mèche de cheveux en tirant fort dessus avec l'autre main et encore une autre, il criait toujours : Regarde, c'est mieux comme ça, hein ? merde ! c'est beaucoup mieux je suis sûr... tu vas voir, tu vas aimer ça. Tiens. Encore mieux. Et avec le couteau il a taillé un morceau de cuir chevelu, un bout de scalp qu'il a jeté sur le lit. Tiens, t'en veux un autre ? Y'a qu'à demander. Le sang coulait sur le côté de son visage. J'ai fait de mon mieux, moi. Putain, depuis que je te connais, j'ai fait de mon mieux... pour te plaire, tu entends ça ? et j'en peux plus, tu comprends ? j'en peux plus... j'y comprends plus rien. Mais si c'est une coupe de cheveux qui te gêne, voilà ! C'est pas difficile. Tu es contente, hein ? Madame est satisfaite ? Tu vois, je fais tout ce que tu veux !

Il avait déjà abîmé la moitié de son crâne et je voyais de larges plaies apparaître entre les touffes irrégulières de cheveux qu'il n'avait pas encore tondues.

Alors, j'ai reculé. Petit à petit, j'ai reculé à l'autre bout de la chambre. Terrorisée par ce que je voyais et encore plus terrorisée de découvrir ce qu'il y avait en moi, de découvrir que je ne ressentais aucune compassion devant la souffrance de cet homme qui explosait sous mes yeux. Sans envie aucune de le secourir, de lui venir en aide, de lui adresser le moindre signe de bienveillance. J'ai juste dit :

- Fous le camp d'ici, fous le camp d'ici tout de suite. Et tout ce que je voulais c'était qu'il foute le camp. Qu'il aille se défouler ou se calmer ailleurs... avec son couteau, et son crâne à moitié pelé et ses cheveux orange, ailleurs, pas sous mes yeux, pas dans ma chambre, pas devant moi, pas dans ma vie.



Dans le village, on dit qu'il roulait pas de flemme. Oui quand on l'a retrouvée, sa voiture était carrément encastrée autour de l'arbre, parfaitement, il devait sacrément y aller quand même ! Oui, une grosse voiture comme ça, solide et tout, elle s'était littéralement enroulée autour du tronc. Mais c'était pas la première fois qu'on le voyait passer comme un dingue, ça devait bien finir par arriver. Oui, si c'est pas malheureux quand même de brûler sa vie comme ça. Heureusement, enfin, si on peut dire heureusement dans ce genre d'histoire, enfin quand quelqu'un finit comme ça, c'est sûr c'est pas heureusement qu'on devrait dire, mais à quatre heures du matin les routes étaient désertes et au moins l'accident c'était lui tout seul, vous vous rendez compte, il aurait pu aussi bien percuter une autre voiture, quelqu'un qui venait bien tranquillement en sens inverse sans rien demander et faire des morts. Un mère de famille par exemple avec ses enfants derrière bien attachés comme il faut. A cette vitesse, il aurait pu faire un carnage. Des morts ou au moins des blessés graves. Et des gens qui ont rien demandé à personne et qui ont toujours roulé comme il faut en respectant le code et tout peuvent se retrouver au cimetière ou handicapés à vie, comme des légumes.

Non, c'est peut-être pas aussi simple que ça. Il allait bien trop vite, ça c'est certain et y'a pas à revenir là-dessus mais c'est un type qui maitrisait vous voyez, il aurait pas perdu le contrôle comme ça dans une ligne droite. Il y a un seul arbre sur deux kilomètres dans la ligne droite où c'est arrivé, et pas une trace de freinage rien, ça c'est un peu suspect quand même, vous trouvez pas ? on dit que c'est peut-être pas un accident, qu'il a jeté sa voiture sur l'arbre en pleine accélération, ça se pourrait bien qu'il ait jeté exprès sa voiture sur l'arbre, qu'il ait décidé d'en finir là tout d'un coup au volant de sa voiture, dans la nuit, et il a vu l'arbre et il a visé l'arbre.

On dit ça ce serait pas étonnant, c'est parce que sa femme est partie. Et puis il paraît qu'il était saoul. Oui un taux d'alcoolémie à craquer les records. Alors, ça vous altère le jugement et après c'est bien possible qu'il ait eu tout d'un coup l'idée d'en finir.

C'est pas tout. Moi je vous dis que c'est pas tout. Il s'est passé des choses qu'on sait pas. Oui certainement. Moi, j'ai entendu les gendarmes et ils disent que sur la tête il présentait des blessures multiples qui n'étaient sûrement pas dûes à l'accident. Oui, vous pouvez me croire, il paraît que c'était pas joli à voir, ce qu'ils ont trouvé à l'intérieur quand ils ont réussi à désincarcérer le véhicule. Il paraît qu'ils ont ouvert une enquête. Et je crois, moi, qu'ils vont découvrir des choses pas très catholiques. De toute façon, on l'a toujours dit qu'il se passait des choses pas très catholiques chez eux. Voilà où ça mène.

Mais, c'est sa faute. A elle. Alors oui, c'est sa faute. Moi, je la plains. C'est sûr que vivre avec ça maintenant...

Août : je suis un monstre

Ce sont les enfants qui ont été obligés de m'annoncer la nouvelle. *Il faut que tu viennes....* Il faisait encore nuit et j'entendais des rigoles de pluie, dehors, dégouliner des gouttières. A cinq heures du matin, quelqu'un avait appelé les gendarmes : une voiture accidentée avec un passager qui avait l'air très très mal en point. La première personne que les gendarmes avaient réussi à joindre, c'était l'aîné. C'était lui qu'ils avaient réveillé en pleine nuit. C'était à lui qu'il incombait d'appeler le cercle familial et de lui annoncer la nouvelle. *Il faut que tu viennes...* Il avait dit accident, et aussi d'autres mots graves, des mots un peu confus, il avait été bref, il n'avait pas parlé des détails qu'on lui avait donnés à lui. Sa voix au téléphone était mal assurée bien sûr et j'y avais senti déjà comme un reproche, *il faut que tu viennes*, c'est à dire, c'est toi qui devrais être là, si tu étais là, ça ne

serait pas arrivé mais peut-être que je me faisais seulement des idées.

J'avais pris ma voiture et roulé dans la forêt, sans aucune pensée dans la tête, juste la lampe du tableau de bord. Pas d'angoisse. Pas de chagrin. Pas de question. J'avais pensé à prendre une route excentrée, plus longue mais où je ne risquais pas de passer à côté des débris de l'accident. Est-ce que c'est ma faute ? Me tenir à distance. Me tenir à l'abri. J'étais dans un état étonnant d'indifférence, de détachement et de calme intérieur. Il me semblait qu'il aurait dû se produire en moi quelque chose de sinistre, une torsion douloureuse ou un éclatement, mais rien ne se produisait. L'œil du cyclone. En conduisant, à un moment j'ai pensé : je suis dans l'œil du cyclone. Il fallait profiter de cet instant avant que le vent ne se mette à tout balayer. Les essuie-glaces étaient mal réglés. Ils grinçaient sur le pare-brise et avaient du mal à évacuer l'eau et à travers ce rideau, je voyais la lumière des phares découper la route mètre après mètre et j'avais l'impression de glisser dans une nuit savonneuse qui défilait morceau par morceau vers la fin de quelque chose.

Et puis, je me suis demandé comment j'allais faire, en arrivant, pour prendre tous les reproches muets de ces enfants au creux de mes bras. Ils m'en voudraient pour toujours maintenant parce que ce n'était pas juste qu'un enfant se trouve obligé d'annoncer une nouvelle pareille à sa mère et ils penseraient que c'était ma faute. Cette idée me terrorisait. Comme si les choses tout d'un coup étaient retournées cul par dessus tête, comme si la vie tout d'un coup se mettait à marcher sur la tête pour me faire rire et me montrait un horrible faciès à l'envers, barré du rictus de l'ironie. J'avais répondu : j'arrive tout de suite. J'avais failli penser : putain, il fait chier, c'est pas vrai, il a bien choisi son jour, et que ça tombait vraiment mal et qu'on aurait pu ne pas réussir à me joindre. Mais non. Le temps des leçons était terminé et j'avais toujours été quelqu'un de joignable.



Ils m'attendaient dans le salon, devant la télé. Ils étaient tous là. Les six daltons des Andres. Les six nains. A cette heure matinale, un animateur faisait bruyamment le pitre pour réveiller la galerie mais ils avaient tous un visage grave, sévère, fermé, leurs traits de grands enfants un peu mâchés par le manque de sommeil, par le réveil trop brutal. Sur le coup, je les ai vus tout petits et fragiles et en danger. Loin. Si loin. J'ai pensé qu'il faudrait six paires de bras pour les retrouver, pour les faire revenir à l'insouciance et pour les remettre à l'abri dans l'enfance comme avant mais les six barres que je voyais sur leurs six fronts de jeunes adultes me disaient bien que ce serait impossible. Que ce ne serait plus jamais mes bras qui feraient ça. Et de toute façon, mes bras étaient de marbre. En pénétrant dans ce salon que j'avais quitté la veille pour toujours, j'avais senti tout de suite la fossilisation s'emparer de moi. Ça commençait par les pieds et remontait, membre après membre, organe après organe, j'étais pétrifiée jusqu'aux yeux. Il finira par nous donner un cœur de pierre avait dit Bonne Maman. J'ai posé les mêmes questions que j'avais posées au téléphone pour entendre les mêmes réponses. Spontanément tout le monde a compris qu'il faudrait une économie maximum de mots.

- Où ?

- Sur la route de .... Dans la ligne droite. Un arbre...

- Quand ?

- Sans doute dans le milieu de la nuit.

On avait trouvé la voiture un peu après six heures. Le moteur était froid....

Froid... Oui froid. Je sentais un oxygène glacé s'insinuer dans les cavernes glacées de mon cœur de pierre. Est-ce qu'on a froid, inconsciemment, consciemment, coincé dans les tôles d'une voiture accidentée, sur une route déserte, pendant trois heures où personne ne passe ? Est-ce qu'on sent le froid s'installer petit à petit, gagner son coma, paralyser l'air ? Est-ce qu'on a le temps d'avoir froid avant de basculer ? La télé braillait toujours. *Morning Live... de sept heures à neuf heures... l'émission qui réveille*

voooooo..... Voisins !!!!!!! Personne ne la regardait et personne ne songeait à l'éteindre...

Il a fallu prendre deux voitures pour se rendre en convoi silencieux, à sept, effectif au grand complet, jusqu'à l'hôpital où les pompiers l'avaient déposé. Soins intensifs. Service des grands traumatisés. Les médecins ignoraient que cet homme n'était plus mon mari depuis la veille. Ils m'ont prise à part, et ont usé des prévenances convenues qu'il faut avoir avec ... une veuve ? Non. Il vivait. Enfin, quelque chose vivait encore dans le corps allongé inerte et tuyauté qui était sous nos yeux.

- Madame, je ne vous cache pas que son état est très préoccupant. En appuyant sur le très. Le docteur avait les yeux cernés par une nuit de garde. Il lui tardait certainement de rentrer chez lui. Mais il faisait son boulot.

- Vous voulez dire que nous devons nous préparer à.....

- Il est trop tôt pour dire si le pronostic vital est vraiment entamé. Mais quoi qu'il en soit, je crains des lésions irréversibles.

- C'est à dire ?

- Le choc a causé un traumatisme crânien qui, dans l'hypothèse, où il ne serait pas fatal, aura très certainement des conséquences graves. Les constantes sont critiques. Pour le moment, nous ne pouvons rien dire sur la façon dont l'organisme réagira, mais il semble que des zones importantes du cerveau aient subi des dommages très sévères... ce qui peut présumer des lésions motrices et neurologiques définitives mais en l'état actuel des choses rien n'est sûr. Nous allons ponctionner le sang qui s'est répandu dans la zone cérébrale pour réduire la pression de l'hématome et il faudra attendre quelques heures pour voir l'évolution.

Le docteur parlait d'un ton monocorde. La neutralité bienveillante. Il récitait une leçon cent fois récitée. Ensuite, si tout se passait bien, on pourrait faire un IRM pour évaluer les

lésions plus précisément. Mais pour l'instant, on ne pouvait pas se prononcer. Alors, tais-toi. Si tu ne peux pas te prononcer, pourquoi tu causes ? En écoutant ce que disait ce docteur aux yeux cernés, je prenais pleinement la mesure de ce qui se passait. En clair, il venait de m'annoncer un avenir proche pas radieux du tout. Les deux options qui s'offraient à moi étaient : prépare-toi à être veuve ou prépare-toi à être la femme d'un légume. Et je ne pouvais évidemment pas répondre au gentil docteur plein de prévenance : ah mais vous savez, il va falloir trouver quelqu'un d'autre à qui raconter vos trucs, là, parce que moi, je suis plus dans le coup, vous comprenez, j'ai quitté cet homme hier, et j'ai tous mes cartons à déballer et un bazar incroyable à ranger alors vous voyez, tout ce que vous êtes en train de me dire c'est un peu comme si j'avais autre chose à faire, un peu comme si ça ne me concernait pas, non ? Je suis revenue dans la chambre et j'ai dit aux enfants que les docteurs nous conseillaient de rentrer à la maison, qu'ils nous appelleraient dès qu'ils auraient du nouveau, qu'ils allaient pratiquer toute une série d'examens et que c'était inutile, pour le moment, d'être là à attendre et à les encombrer. Rentrer à la maison !

J'ai jeté un coup d'œil agacé sur le lit. Une tête enveloppée de pansements et appareillée des machines à vivre quand même. C'était sa tête à lui. Celle qu'il avait pelée devant moi quelques heures avant. La tête de celui que j'avais quitté hier, méchamment. Fini. Terminé. Tu parles ! Il avait toujours su trouver la parade. Cette fois encore il l'avait trouvée. Il avait toujours manqué à tous ses devoirs : lâche devant les situations difficiles, fuyant devant les décisions à prendre, toxique pour ceux qui avaient la faiblesse de l'aimer. Mais il avait toujours su se donner le change, inventer des combines à toutes épreuves : il mentait aux sincères, il inondait la vie des siens avec les petits bobos qui le tourmentaient, il ignorait, minimisait, raillait la souffrance qui les tuait, il savait les pousser sans qu'ils s'en rendent compte dans leurs derniers retranchements pour toujours mieux les accabler, il savait les retenir écrasés dans les délices du

paradis où il était le donneur d'ordres, et tenir bien fermés les murs d'enceinte du royaume où il les posséderait toujours, captifs. Captifs. Tout d'un coup j'ai eu la certitude qu'il ne mourrait pas, qu'il allait s'accrocher, dans n'importe quel état de survivance, il s'accrocherait. Il m'accrocherait. J'ai eu la vision fugace de ce qui m'attendait. Je ne pourrais pas faire autrement, j'avais réussi à démissionner de mes fonctions, oui, à ne plus être la femme de ce qu'il avait osé devenir : de l'homme sombre, fermé, grincheux et nauséabond qu'il avait été, du chien de garde sournois qui ne montrait pas franchement les dents mais qui me mordait à pleines mâchoires chaque fois que j'avais le dos tourné, j'avais réussi à ne plus être la femme de son humeur aboyante, de son instinct de mâle dominant, de sa rage chronique à l'égard des autres, de sa méfiance orgueilleuse contre ses semblables, j'avais réussi à ne plus être la femme de son handicap affectif qui l'avait privé de m'aimer. Qu'importe. Il avait toujours eu des ressources de secours sous le coude. Il me proposait aussitôt un autre poste, un poste qui ne se refuse pas : maintenant je devrais être la femme de cette carcasse d'homme qu'il venait de vider.

Non, je n'avais pas su trouver le moyen de l'empêcher d'enterrer ma dignité.

J'ai dit aux enfants ça va s'arranger. Tout va s'arranger.

On a pris tous ensemble un petit déjeuner plein de brioches et de croissants à la cafétéria de l'hôpital, on a beaucoup parlé et on est rentrés à la maison.

Novembre : je suis la servante du seigneur.

On ne part pas.

On ne revient pas.

Il suffit qu'une voiture rentre dans un arbre pour que ce qu'on voulait faire basculer d'un côté bascule exactement de l'autre côté.

Mais on continue à vivre même sur l'autre rive de la vie.

Servante du seigneur.

Les enfants ont certainement pressenti que ce qui viendrait ensuite n'était pas pour les enfants et leur jeunesse a eu la sagesse de s'éloigner d'ici. Pour eux, les événements récents avaient donné le signal de la prise de distance et signé la décomposition de l'enfance. Le cocon n'existe plus depuis qu'ils l'ont vu en bandages autour de la tête mutilée de leur père. A leurs yeux, leur mère est peut-être devenue comme ces doudous raides et crasseux qu'ils ont suçoté tout au long de leur enfance : une loque. Ils ont raison de se tenir à l'écart.

Dans cette maison que j'ai voulu abandonner et qui m'a reprise, je n'ai pas de territoire. Pas de place. Mais ce n'est pas grave, la servante du seigneur n'a pas besoin de ça. Des fois j'ai l'impression de patauger au fond d'un puits de mine trop profond pour que qui que ce soit puisse venir m'y chercher. Des fois le carrelage est un peu trop glacé sous mes fesses et le radiateur électrique me brûle le dos tandis qu'une pluie noire lave la fenêtre. Je me dis que si quelqu'un me voyait là, accroupie dans le coin le plus sombre du salon, comme au fond d'une tanière, le dos cherchant la chaleur métallique du radiateur, en train de bouffer avec des nausées récalcitrantes à même le pot en plastique un vieux reste de ragoût décongelé ça serait au moins quelque chose, quelqu'un. Mais ça ne dure pas. De toute façon, dans le regard des autres, de tous les bien-pensants qui viennent compassionner devant le légume, il y a maintenant un mélange acide de reproche : *c'est peut-être sa faute oui sa faute* et d'admiration *comment elle fait pour assumer ça*. Je m'en fiche. Je suis la servante du seigneur. Ils ignorent tout. Tous ces ennemis m'emmerdent. La servante du seigneur n'a pas d'amis.

Même pas Jef. Quand il est venu, il y avait la même incertitude veule, la même gêne dans ses yeux. Il est comme les autres. Et il ne sait pas tenir les secrets. Il a dit à sa femme pour les trois jours et elle a bien failli le quitter. Il a dit aussi qu'il regrette parce qu'entre eux ça ne sera plus jamais comme avant sous-entendu bien sûr que c'était ma faute. Même pas Eleonor. Elle avait assuré : je te suis... Elle vient régulièrement et je vois qu'elle fait des efforts pour tenir sa promesse. Mais elle devrait se rendre compte qu'elle n'est pas de taille à suivre la servante du seigneur dans ses retranchements ultimes surtout en lui léchant les bottes avec ces regards mouillés par la pitié et la commisération.

Froid. Personne. C'est mieux comme ça. C'est moi qui me regarde. Allez, baffre, vas-y, baffre. Une cuillère pour papa. Une cuillère pour maman. Mange ta soupe. Mange ta viande froide. Ce n'est pas le froid le plus difficile hein ? Alors finis ton assiette.

Je ne cuisine plus. Je maigris. Quand le congélateur sera vide j'arrêterai de manger.

Avec le légume, je fais ce qu'il y a à faire sans trouver la moindre raison de m'apitoyer ni sur lui, ni sur moi. Ce n'est pas compliqué. Toujours les mêmes gestes. Le tourner d'un côté. Le tourner de l'autre côté. C'est pour éviter les escarres. C'est comme un tas de viande inhabité. Certains jours où il est plus raide, c'est comme un tronc d'arbre. Brancher la sonde gastrique toutes les quatre heures pour que la petite machine y administre directement dans l'estomac la pâtée de nutriments. C'est tout. Il se laisse manipuler docilement sans jamais réagir. Les infirmières passent deux fois par jour et elles se chargent de tout le reste. Un jour ses yeux sont devenus très mobiles tout d'un coup. Pendant quelques minutes, ils bougeaient dans tous les sens sans rien regarder et j'ai eu un sacré frisson, l'impression qu'un fantôme dansait dans la pièce et qu'il voulait le suivre du regard. Mais ça n'est arrivé qu'une seule fois. Le reste du temps son état est « stationnaire ». Les docteurs appellent cet état un miracle. Ils disent l'avoir sauvé. Ils disent qu'il ne faut pas perdre l'espoir. Moi, je me dis par moments que si je le retournais complètement sur le ventre, il ne broncherait pas, il s'étoufferait dans l'oreiller sans même chercher à tourner la tête pour respirer. Mais ce n'est pas la peine d'en arriver là. Posé ainsi dans son appareillage médical, il n'est pas plus dérangerant qu'un petit animal domestique enfermé dans une cage. Et il n'a aucun besoin de compagnie. Ça peut bien durer des années. Dans sa maison, maintenant, je suis tranquille comme s'il n'y était pas.

Il ne faut pas croire pour autant que je n'ai pas une vie à moi, à l'intérieur. J'ai reçu après trois mois de silence des caresses de Lucas dans mon téléphone. Ça m'a fait bien plaisir qu'il se rappelle de nos caresses. Quand je lui en ai envoyées quelques jours après il a répondu qu'il ne fallait pas que je l'appelle ou que je lui écrive parce que son amie peut à tout moment lire ses messages ou ses mails. Mais j'ai

le droit de répondre à ses messages quand le téléphone sonne. Alors, j'embrasse le téléphone quand il sonne. Ce n'est pas dégradant. C'est la règle du nouveau jeu. C'est tout. J'accepte la règle. Je joue. Quand on raccroche, ça claque partout du bec dans la solitude. Un équilibre en quelque sorte.

Des fois, j'ai les yeux qui saignent. Hygiénique besoin des larmes à jeter tout de suite dans la benne à ordures sentimentales. Je ne voudrais pas être quelqu'un qui voit ça alors je ne veux pas me montrer. Personne ne doit voir pleurer la servante du seigneur quand elle pend à ses fils. Quand elle pend aux clous des murs de la maison qu'elle ne quittera pas. Pend par les tripes, par les nerfs du cœur, par les doigts des yeux, par les lèvres. Personne ne verra ça. La servante du seigneur n'a pas de faiblesses. Elle plonge dans le gris. Elle baigne dans le noir. Mais elle ne coule pas. Quand les marées à l'intérieur veulent l'emporter vers des profondeurs, son cœur est peut-être en pierre mais il flotte. Elle a toujours un petit sourire noir crispé sur ses lèvres. Rien ne lui fait mal. C'est terrifiant. Cette mauvaiseté pétrifiée et dure, dedans, c'est terrifiant qu'elle ne me fasse pas le moindre mal.. J'aimerais bien quelquefois être encore le petit oiseau fragile au bord de la falaise et que quelqu'un vienne me prendre délicatement au creux de sa main, mais la servante du seigneur est un vautour qui donne des méchants coups de bec à tout ce qui approche. Je crois que c'est plus sûr.

Tant que les docteurs prétendent qu'il y a de l'espoir, il n'y a pas de raison pour que j'ai envie que ça s'arrête. Je n'ai pas envie d'attendre autre chose. Pour que ça explose encore d'avoir si longtemps attendu. Merci, bien. C'est fini, d'attendre. D'ailleurs, qu'est-ce que je pourrais bien vivre qui vaille le coup plus que ça et qui ne ressemble à rien d'autre je me le demande... Alors, pourquoi faudrait-il que ça s'arrête ? Pour quelle raison devrais-je me croire obligée de me lever, de sortir de cette maison et de trouver l'envie de faire autre



chose ou d'aller autre part ? L'autre jour Eleonor a dit que je devrais m'occuper de moi, que je devrais passer à autre chose, peut-être même à quelqu'un d'autre. Elle se révèle de plus en plus incompétente en terme d'amitié. Je la trouve agaçante et elle pose trop de questions personnelles. « Je me sens tellement triste de ce qui t'arrive ». Mais elle ne sait pas de quoi elle parle. C'est pas parce que je suis sortie du réel, c'est pas parce que je n'y reconnais plus un moindre reste d'humanité que je ne suis pas en train de m'occuper de moi. J'essaie de revenir d'un monde où je me sentirais aimée mais je n'y arrive pas. Et c'est normal parce qu'il n'y a pas d'endroit où revenir. Il n'y a pas de quoi en faire un drame. Je ne vais pas perdre mon temps à expliquer ces fadaises à Eleonor. Mais pour lui clouer le bec, je lui ai dit ce que je pensais :

- Tu peux pas savoir à quel point je me sens soulagée.

- Soulagée ?!! Tu rigoles....

- Oui soulagée et rassurée même. J'avais dit pas de whisky-coca et pas d'excès de vitesse. Il aurait dû m'écouter. Maintenant, je sais que la vie donne des leçons à tout le monde. Même à lui.

Pour se donner bonne contenance elle a essayé de rire – toi alors ! t'as toujours de ces réflexions ! – mais elle n'est plus revenue me casser les pieds.

Je ne lui ai pas dit qu'on ne part pas. Qu'on ne recommence pas. Que la vie nous échappe et qu'elle établit sans nous les règles de ses jeux. Que c'est comme une musique lancinante qui se répèterait d'elle-même, oui comme une musique qu'on ne peut pas s'empêcher de fredonner. Et on l'aime ou on l'aime pas, on sait pas, quelle importance, puisque ça se chante tout seul dans la tête et qu'on a des cœurs de pierre. Ça s'étire , les notes les unes après les autres, ça redémarre dès que c'est fini. Des fois ça crie je t'aime en ricanant dans ma tête et je me dis que c'est stupide de crier je t'aime à personne, à des personnes qui ne sont pas là, qui n'existeront pas. Je me dis que c'est pas ça certainement aimer même s'il y a du frisson à le penser,

même si ma peau en frémit un peu à chaque fois. C'est pas de l'amour, non, c'est du sadisme qui me tient encore accrochée à du presque rien, à du fil trop mince entre la vie et moi mais trop solide aussi, un fil qui a juste du mal à se couper, ça me dégoûte de voir comme c'était beau au début. Comme c'est neutre et feutré et chargé de prudence l'approche de la vie. Maintenant quand je pense à tout ça, quand je vois toutes les promesses que la vie m'a faites et ce qui s'est passé après, ça me dégoûte.

Il y aura bientôt un an que Bonne Maman est morte. Un an que je ne suis plus rattachée à rien. Finalement j'ai accepté l'idée de prendre sa suite. L'idée d'être là. Elle ne me flotte plus dans l'estomac comme une envie de vomir qui ne vient pas. Je ne sais pas si c'est moi qui me meurs ou si c'est la netteté de la vie qui se froisse petit à petit mais je sais que tout ça finira bientôt. Je m'en fiche. La mort me laisse froide.



Cet ouvrage a été imprimé par

*Pleine Page*

Pour le compte des éditions  
La Cause du Poulailleur  
En Janvier 2010

## *Editions La Cause du Poulailleur*

**POULAILLER** : *n.m.* [pulaje] **1-** Bâtiment d'élevage de volailles de taille modeste, en particulier de poules. Le terme peut désigner également l'enclos d'élevage. Les volailles aiment vivre à l'extérieur mais le poulailler procure un abri contre la pluie et pour la nuit. Les poulaillers sont une forme d'agriculture domestique, souvent entretenus à l'échelle de petites unités vivrières, comme ressource d'appoint, pour les œufs qu'ils permettent d'obtenir, comme loisir ou pour les deux. Ils peuvent être considérés comme complémentaires à un jardin potager, car ses occupants peuvent être nourris des surplus ou déchets verts issus du potager. Le poulailler doit interdire l'accès aux prédateurs nocturnes : rats, belettes, visons, hérissons, buses, aigles, renards, blaireaux, fouines, etc... • *Un poulailler trop spacieux préjudicie sensiblement à la ponte (Parmentier Instit. Mém. scienc. 1806, 2<sup>e</sup> sém. p. 34)* **2-** Fig. et fam. Dans une salle de spectacle le "poulailler" désigne familièrement la partie du théâtre élevée et la plus inconfortable, les spectateurs y étant juchés par gradins comme sur un perchoir. Ce sont en général les places les moins chères, d'où fusent souvent les huées. (Synonyme : paradis.) **3-** Fig. et fam. Bicoque, place mal fortifiée, maison chétive. • *J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tournay, que j'avais prêté à M. le duc de Villars (Voltaire Lett. Richelieu, 9 janv. 1767)* **4-** Historique. Petite voiture de marchand d'œufs et, par extension, mauvaise et vieille voiture.  
Etymologie : Polaille : wallon, poli.